

## La revue catholique des idées et des faits

### SOMMAIRE

Cinq siècles de théologie à Louvain  
Le rôle de la théologie à l'Université  
Hommage de gratitude à Louvain  
Où en est le problème de Jésus ?  
Fouquet  
L'abbé Frémont  
Le fascisme est-il antiintellectuel ?  
Le folklore de Noël en Ardenne  
Gustave Flaubert  
La prière sur la montagne

S. Em. le cardinal VAN ROEY  
S. Exc. Mgr LADEUZE  
Dom Maëul CAPPUYNS, O. S. B.  
Lucien CERFAUX  
Jacques BOULENGER  
Omer ENGLEBERT  
Fernand DESONAY  
Louis BANNEUX  
René DUMESNIL  
Pierre MANTEL

Les idées et les faits : Chronique des idées : Thérèse Neumann et Louise Lateau, Mgr J. Schyrgens.

## La Semaine

Le ministère que vient de former le comte de Broqueville nous paraît être le meilleur possible, avec une réserve toutefois : nous regrettons le départ de M. Bovesse. Il exigeait, dit-on, pour rester, le portefeuille de la Défense nationale. Était-il vraiment impossible de le lui confier ? Quoi qu'il en soit, en écartant M. Bovesse on a, très inutilement, porté de l'eau au moulin wallingant. Il ne faudrait tout de même pas que Bruxelles se mit à heurter la psychologie du Sud après s'être pendant si longtemps trompé sur celle du Nord!...

Et nous aurons donc, M. de Broqueville l'a affirmé, un Gouvernement qui gouverne. Tant mieux!

On aura tout vu! Voilà que le citoyen Louis Piérard se mêle d'apprendre aux catholiques comment ils doivent prier!...

Il faut savoir, ami lecteur, que M. Piérard dénonce quotidiennement, dans le *Peuple*, ce qu'il appelle l'*infamie cléricale*, « l'exploitation de la religion pendant la campagne électorale ».

*En réalité*, — écrit-il, — sur quoi aurait dû porter exclusivement l'élection du 27 novembre? Sur les meilleurs moyens d'opérer le redressement financier « sérieux et profond », ainsi que disait M. Devèze.

Et les résolutions des Congrès socialiste et libéral au sujet de la suppression progressive des subsides scolaires au cours de la prochaine législature? Et les infâmes brochures socialistes où on voyait généraux et « curés » vivre et jouir de la guerre? Et les affirmations, mille fois répétées, que, voter pour les socialistes, c'était voter pour le désarmement et pour la paix?...

On n'imagine pas pire mépris que celui de M. Piérard pour l'intelligence des malheureux lecteurs du *Peuple*.

*Qui paiera les 3 ou 4 milliards qu'il va falloir trouver? Les cléricaux ont répondu* : « La belle âme de l'enfant »! Ils ont usé de la diversion traditionnelle dans ce pays où existe un vieux fonds de religiosité...

Et c'est nous les menteurs et les trompeurs! Heureusement que les catholiques belges ont fait passer la question essentielle — la défense des intérêts religieux — avant le problème secondaire — le redressement financier! Sans le redressement catholique, c'était le cartel anticlérical. Maintenant on y regardera à deux fois.

*Pour nous*, — déclare solennellement M. Piérard — la religion est affaire privée, affaire qui ne regarde que la conscience de chacun. Nous sommes pour la liberté religieuse. La religion n'a rien, ne doit rien avoir à faire avec la politique.

Mais nous ajoutons que la question scolaire est nettement distincte de la question religieuse. S'il plaît aux catholiques d'avoir, en vertu de la liberté d'enseignement que nul ne leur conteste, des écoles à eux, imprégnées de leur foi, qu'ils les paient.

Ce n'est pas plus compliqué que cela — foi d'honnête homme! Mais les anticléricaux français ont-ils jamais dit autre chose?

Et pourtant... ils ont déchristianisé la France au nom de cette conception-là de la liberté religieuse! Oh! piperie des mots... oh! flagrante hypocrisie, car M. Piérard *sait*, lui, ce qui se trame dans les Loges...

\* \* \*

Donc, le libre-penseur et franc-maçon M. Piérard fulmine contre les Evêques coupables d'avoir fait prier les fidèles pour que Dieu, « par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de la sainte Vierge, de saint Joseph, de tous les saints du Paradis et particulièrement de ceux qui ont fécondé de leur sang le sol de la Belgique », daigne éviter à celle-ci les horreurs d'une guerre religieuse.

*Pour un vrai croyant*, — écrit-il — j'imagine que la prière est ce qu'il y a de plus pur, de plus élevé. C'est un mouvement de l'âme un élan de tout l'être vers Dieu. Le chrétien communique avec lui pas toujours, pas seulement pour lui demander quelque chose, mais pour lui rendre grâce, parfois aussi, ou pour se confondre en lui [...]. Si nous en croyons Bossuet, saint Jean de Damas définit la prière « la demande qu'on fait à Dieu des choses convenables ».

Hé bien! les cléricaux de Belgique, pendant la campagne électorale ont fait dire des prières pour la défaite des socialistes et pour le triomphe du parti que Godefroid Kurth appelait le « parti des coffres-forts en délire ». Était-ce demander à Dieu « des choses convenables »?

Pauvre M. Piérard! Que n'a-t-il récité attentivement le *Pater* avant d'écrire de pareilles insanités. Il eût évité de se couvrir de ridicule.

« Que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel... », c'est cela, et rien que cela que les catholiques ont demandé à Dieu pendant la campagne électorale. Leurs prières furent exaucées, la violente colère de M. Piérard en témoigne à sa façon...

Oui, et cent fois oui, « la jeunesse possède, malgré les plus valables présences, le droit de rompre avec une pensée qui l'a déçue, mortifiée, sacrifiée... »!

Non seulement le droit, mais le devoir...

C'est ce oui catégorique — en réponse à une question de M. Alex Salkin-Massé — que nous voulons inscrire en tête de quelques-unes des réflexions que nous a suggérées son émouvante confession.

Il n'est pas facile de se représenter de façon précise l'état d'esprit de M. Salkin. Sa longue harangue est fort touffue, riche de mille et une notations. Le fil conducteur n'en est pas aisément perceptible et les détails d'analyse nuisent à la compréhension de l'ensemble. Il nous paraît d'ailleurs que sa pensée est moins ferme que son sentiment n'est vif. Il éprouve plus qu'il ne voit. Tel quel, son témoignage est extrêmement précieux car il nous apporte une déception tragique et qui pourrait être salvatrice.

Le XIX<sup>e</sup> siècle fut plus que « stupide », il fut atrocement criminel. Préparé par le XVIII<sup>e</sup>, qui pervertit les élites et mina la chrétienté, il entendit reconstruire l'Europe d'après des principes

nouveaux. Kant et Rousseau en furent les apôtres. Laissons là les merveilleux progrès des sciences positives, car il s'agit de bien autre chose. L'homme, le chrétien racheté par Jésus-Christ et devenu fils du Père, cohéritier du Royaume, s'est prétendu naturellement bon et assez évolué pour se passer à l'avenir de la Superstition et des Dogmes. Le Progrès permettait de ne plus recourir, désormais, à d'inutiles croyances. Chute et Rédemption devenaient périmées. L'Intelligence humaine n'avait plus besoin que d'elle-même. Arbitre suprême du Vrai, du Bien et du Beau, cette Intelligence allait tout embrasser, tout régir, tout dominer. Une fraternité universelle règnerait bientôt parmi des hommes enfin libres et enfin égaux...

Tout le XIX<sup>e</sup> siècle occidental s'est développé dans cette ligne, diamétralement opposée à la conception chrétienne de l'homme, de sa nature et de sa destinée. L'Eglise eut beau multiplier ses avertissements, supplier et menacer, prédire les pires catastrophes si l'Europe persistait à tourner le dos à toute la tradition chrétienne: on la laissa crier dans le désert — quand on ne la persécutait pas ouvertement.

On pourrait multiplier les citations. Jamais les Papes ne furent aussi docteurs qu'au siècle dernier. Si M. Salkin, dont les lectures apparaissent immenses, voulait se donner la peine de parcourir les Encycliques romaines depuis Grégoire XVI jusqu'à Pie XI, il serait édifié, et il ne laisserait plus divaguer son ami catholique comme il l'a fait.

Cent ans de rousseauisme, de kantisme, de « droits de l'homme », de libéralisme, de faux idéalisme humanitaire, conduisirent à ce que M. Salkin définit en ces termes :

*L'Europe, en état d'euphorie, vivait une vie achevée en soi dont la courbe commençait avec l'individualisme napoléonien, machine de guerre imprévue mais efficace, et s'arrondissait en contournant les crises économiques, les révolutions communardes et les guerres tôt réparées, pour s'achever dans le triomphe de la démocratie, de la science et du progrès.*

*Trois mots passe-partout qui signifient que l'individu avait découvert dans la satisfaction intellectuelle et le confort un point d'équilibre assimilable à une apogée.*

*Les dirigeants de la pensée, portant en sautoir ces trois mots magiques, parcouraient le siècle à la recherche d'un spiritualisme complice du bien-être général.*

La Démocratie, la Science, le Progrès... les trois assises de l'Humanité nouvelle...

\* \* \*

Juillet 1914 : écroulement inouï, effondrement de tout... Des millions et des millions de morts. Des flots de sang partout, des larmes partout, des ruines partout... L'Europe avait voulu se passer du Christ et de Dieu. Elle s'entredéchirait comme jamais encore elle ne s'était entredéchirée...

Et après?... Devant cette faille éclatante de tout ce qu'avait professé, aimé et exalté le XIX<sup>e</sup> siècle, M. Salkin s'étonne dououreusement de voir qu'on est retombé dans les vieilles ornières, qu'on a repris les anciens conformismes. La guerre ne serait-elle donc qu'une parenthèse sanglante? Tout son être s'insurge et à bon droit. Malheureusement sa révolte est surtout sentimentale. Tout pétri, à son insu, de morale évangélique et de mentalité chrétienne, il souhaite ardemment un ordre nouveau puisque celui d'hier s'est révélé impuissant et néfaste. Mais quel ordre? Il sent vaguement qu'un idéal chrétien imprécis exige autre chose que ce qui causa l'affreuse tuerie. Il a attendu le génie « dont le thème eût été simplement de reciter la leçon de la guerre »! « Avec quelle exubérance — ajoute-t-il — un directeur de conscience se trouvait être souhaité par toutes les jeunesse tendues! » Et on se demandait si « ce clerc admirable » viendrait « de la laïcité internationale ou de l'Eglise romaine »...

Il constate — hélas! — que l'après-guerre n'apporta pas le renouvellement de toutes choses qu'une aussi terrible expérience eût dû, logiquement, susciter.

*Les abstractions recrudescents prirent la place des rois renversés. Les traditions se ressoudèrent et augmentèrent leur fixité. Les nationalismes s'exacerbèrent, réservant à l'équité la position pervertie d'une vertu nationale. Ainsi, l'idéalisme ne délaissait rien de sa morgue verbale. On réexalta la xénophobie, le germanisme, la latinité. Les historiens sévirent pour expliquer le présent par le passé : la porte ouverte par la porte fermée. Quant à l'avenir, il fut délaissé à la politique.*

*Les mythes de la production et de la consommation furent restitués à leur frénésie. Chacun revendiqua le privilège de sa culture. Les races se redressèrent. Nulle part ne s'affirma le véritable courage de venger les morts par l'inscription, en exergue des Constitutions revisées, de ce postulat né de la confrontation de l'homme et du canon : « La guerre est bête ».*

Et oui, cher Monsieur Salkin, la guerre est bête, mais il y a quelque chose d'infiniment plus bête encore, plus bête et plus meurtrier, et qui, à y bien réfléchir, est à la guerre ce que la cause est à l'effet : le rejet, par l'Europe, du message évangélique; l'apostasie des peuples qui furent chrétiens; la révolte contre Celui qui, seul, peut amener les hommes à s'aimer un peu les uns les autres...

Vous dites que nulle part ne s'affirma le véritable courage de venger les morts par l'inscription, en exergue des Constitutions revisées, du postulat : La guerre est bête... Mais nulle part non plus, ne s'affirma la volonté d'épargner les générations futures par l'inscription, dans ces Constitutions, de ce qui, seul, peut prévenir de nouveaux massacres : tous les hommes sont frères dans le Christ Jésus!

\* \* \*

Qu'ils sont heureux ceux qui comme M. Salkin sentent que cela ne va pas, et cherchent, et appellent « quelque chose ». C'est le commencement du salut, cette inquiétude, cette sensation de l'imparfait, ce dégoût du faux, fut-il commode, et du factice facile et agréable. N'est-ce pas une variante du : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé... », de Pascal?

Comme nous comprenons la déception de ces bonnes volontés égarées par les bobards du stupide XIX<sup>e</sup> siècle et qui attendaient, après la guerre, on ne sait trop quelle révélation nouvelle.

*Le philosophe tant attendu ne vint pas. L'époque se sera en vain cherché un maître. Tous les clercs se mirent à trahir...*

Non, tous les clercs n'ont pas trahi. La thèse de M. Benda est fautive. L'Evangile se prêche toujours, le catéchisme s'enseigne toujours. L'Eglise ne cesse d'affirmer que, sans retour à Dieu et à son Christ, la catastrophe d'hier se reproduira demain, doublée et décuplée...

*L'Eglise, riposte M. Salkin, mais l'Eglise elle-même, délaissant saint Thomas d'Aquin et sa critique du Prince au profit de la dangereuse casuistique d'Ignace de Loyola, s'inclina devant le pouvoir et adhéra aux abstractions. L'Allemagne fut par elle absoute du crime de guerre parce que dans un état d'ignorance invincible, en quoi il y a toujours une fausseté sous forme de concession, soit l'état d'ignorance, soit la nécessité d'absoudre aux yeux de l'univers.*

Voilà qui vaut d'être mis au point. Libre à M. Salkin de penser que tel Pape s'est trompé dans ses vues humaines, a erré dans sa politique vis-à-vis de l'Allemagne; libre à lui de rêver : d'un chef de l'Eglise qui, en juillet 1914, aurait commandé au monde catholique : Ne partez pas...; et d'ajouter que : la conclusion de ce rêve est qu'on se serait peut-être battu malgré cette défense, mais que la tuerie aurait aujourd'hui un sens qui n'a jamais pu lui être fourni et que la force morale de l'Eglise bénéficierait d'un invincible attrait.

Un catholique peut, légitimement, penser ou rêver tout cela. Il peut apprécier librement tout le côté humain de l'activité des successeurs de Pierre et des successeurs des apôtres. Tout cela n'est que secondaire.

La question est de savoir, non pas ce que les hommes, ce que certains hommes ont fait de l'Evangile, mais « ce que le catholicisme demande aux hommes de faire, l'idéal qui, par lui, plane au-dessus d'eux ». Seul, l'Evangile peut apporter une réponse aux inquiétudes de l'esprit, un remède aux maux actuels, une assurance contre de nouvelles catastrophes : il est au centre de tout problème humain. Que des hommes d'Eglise, que des hommes d'Etat catholiques n'aient pas réussi à faire rendre à l'Evangile ce qu'il contenait, déplorez leurs faiblesses, leurs erreurs, et même leurs fautes, mais n'incriminez pas l'Eglise. Les hommes ne sont que des hommes. L'état de grâce ne confère pas le génie. La bonne volonté de remplir son devoir d'état ne donne ni la compréhension profonde des besoins de son temps ni la supériorité dans la conduite des événements. Prions pour que Dieu daigne accorder à son Eglise le saint de génie qui pourrait faire tant de bien à notre époque, mais n'oublions pas que l'essentiel n'est pas là. Il est, cet essentiel, dans une doctrine merveilleuse, dans ce message de charité que le Christ est venu apporter au monde et que le monde repousse, dans une vie surnaturelle qu'ignorent ou que refusent de vivre tant d'hommes qui y sont appelés...

\* \* \*

« Aimez-vous les uns et les autres comme Je vous ai aimés... », ne cesse de répéter le Christ par la voix de son Eglise. Mais l'homme reste libre dans ses actes. L'insondable mystère de cette liberté répond aux reproches injustifiés de M. Salkin. Combien sont-ils en Europe à se préoccuper encore, en vérité, du grand commandement du Christ?... Et opposés à combien d'autres pour qui la Charité du Christ n'est plus qu'un vain mot, quand ils ne la considèrent pas, à la suite de Nietzsche, comme une faiblesse et comme une honte?

*L'éternel message du Christ est-il intercepté et ne reprendra-t-il jamais sa portée libératrice qui fut de démilitariser le monde et d'étouffer l'esprit politique?* demande M. Salkin.

Cela dépendra du sort que les générations futures réserveront à ce message. Pour que celui-ci reprenne sa portée libératrice, il lui faut d'abord être accepté; il faut que les hommes croient en Dieu, au Christ, à l'Eglise, pratiquent leurs croyances, s'emploient à vivre chrétiennement et à poursuivre leur salut éternel. La démilitarisation du monde ne viendra, ne peut venir que par surcroît... Ce sera un résultat.

S'il est piquant de demander « pourquoi le Pape éteint les lumières du Vatican lorsque Mussolini organise un raid d'avions — et on pourrait demander aussi pourquoi, au Vatican, on se méfie des voleurs en faisant surveiller les musées ou pourquoi on s'y assure contre l'incendie!? — ce n'est là qu'un jeu facile et vain. Encore une fois, il s'agit de bien autre chose que d'humain et de temporel, il s'agit de *vie chrétienne, d'âme chrétienne*, à infuser à un siècle qui ne « sait plus »...

Vouloir s'opposer à de nouvelles hécatombes en bêlant à la paix, en refusant le service militaire ou, comme l'ami communiste de M. Salkin, en ne criant plus « Nach Paris » ou « à Berlin »; croire, comme son ami sceptique, que le bon sens, le culte de la raison, pourront conjurer une autre catastrophe, c'est se tromper lamentablement. Le culte de la Raison! Mais le stupide XIX<sup>e</sup> siècle débata par lui, et comment! L'essentiel de sa « stupidité », il la puisa précisément dans ses illusions rationalistes. Sa faillite est, avant tout, celle de la Raison..., d'une Raison déraisonnante...

\* \* \*

Oui, il est déraisonnable de faire la guerre, de s'entretuer, de ne pas éviter tout ce qui nourrit l'esprit conquérant, de jeter du blé à la mer, etc. Mais il est bien plus déraisonnable encore, quand on est une créature, de renier son Créateur, de lui refuser l'hommage qui Lui est dû, de ne pas reconnaître son Fils, incarné pour nous sauver, de repousser l'Eglise, Epouse du Christ rédempteur, de ne pas recourir aux sacrements, canaux de la grâce...

Encourageons certes, tous les efforts de pacification, collaborons de notre mieux au désarmement des esprits, mais en ne perdant jamais de vue que sans réforme intérieure, sans « conversion » profonde, tout cela ne peut qu'avantager les belliqueux, tout cela ne fera qu'encourager les méchants à tomber sur les bons, qu'inciter les Prussiens à tenter une revanche.

L'ami catholique de M. Salkin, croit à juste titre, que « la gloire et la puissance d'attraction de l'Eglise exigent qu'elle résiste moralement aux erreurs humaines ». Elle l'a fait tout le long du XIX<sup>e</sup> siècle, elle l'a fait pendant la guerre, elle l'a fait après la guerre; elle l'a fait hier, elle le fait aujourd'hui, elle le fera demain, prêchant le Christ et condamnant tout ce qui s'oppose à la doctrine catholique. Elle condamne la guerre, c'est-à-dire l'emploi injustifié de la force. On ne l'a pas écouté avant 1914. A cause de la Prusse, — et rien que de la Prusse — la même course aux armements risque de reprendre. Accuser l'Eglise de ne pas défendre à ses fils toute préparation militaire et tout homicide, quel qu'il soit, même en cas de légitime défense, est-ce bien là prôner ce culte de la raison que l'on veut exalter? *Le sacrificium nomen tuum, l'adveniat regnum tuum, du Pater*, exigent-ils donc que les catholiques renient le « bien commun », ce bien commun qui demande que soient prises toutes précautions utiles pour sa défense et qu'on lui immole au besoin sa vie pour empêcher des mains criminelles de s'en saisir et de le profaner?...

Le catholicisme ne diminue pas, mais grandit et élève. L'amour du patrimoine national est une vertu. Dieu a voulu la famille et cette famille de familles qui forme la Patrie. La société humaine n'a de sens que comme ensemble des sociétés parfaites que sont les Etats, elle n'est pas un superétat. L'humanitarisme, la fraternité universelle ne sont que de grands mots sonores qui égarent les cœurs généreux. Ce n'est pas en honorant d'impossibles mythes que l'on procurera au monde plus de bonheur et plus de tranquillité. L'idéal n'est pas devant nous mais derrière nous, comme l'a proclamé Pie X. Le Progrès incessant n'est qu'une « fausse idée claire ». Il y eut une chrétienté, et elle n'est plus. Loin d'être un progrès, c'est une régression. Si le catholicisme est vrai, l'Incarnation, la Passion, la Résurrection forment la ligne de faite de l'histoire. Qu'ont fait les hommes du don de Dieu?...

M. Salkin pense qu'expliquer le présent par le passé, c'est expliquer « la porte ouverte par la porte fermée ». Comme le bobard du Progrès le tient encore sans qu'il s'en doute! Seul le passé explique le présent. Seule, la philosophie de l'histoire qui a nom : catholicisme, permet de montrer les erreurs et les fautes à éviter dans l'avenir si on veut ne plus faire de trop douloureuses expériences.

Ah! combien poignante est l'angoisse des jeunes intellectuels d'aujourd'hui! Comme on comprend qu'ils professent que « c'est de l'esprit de rupture qu'il faut attendre la rénovation tant espérée et de ceux qui, encore couverts d'ombres, en sont la proie, les figures lumineuses du temps ». Oui, il faut rompre avec l'esprit du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais les intelligences catholiques ont sur les autres l'immense supériorité, au milieu du chaos actuel, né des folies du rousseauisme et du kantisme, dans cette nuit noire où nous nous débattons, de connaître au moins les conditions essentielles du salut.

Où l'Europe retournera au Christ, ou elle périra...

# Cinq siècles de théologie à Louvain

## Félicitations de l'Episcopat<sup>(1)</sup>

Au nom de l'Episcopat, il m'incombe l'agréable devoir de présenter à la Faculté de théologie nos ardentés félicitations et de lui témoigner nos sentiments de dévouement et de profonde reconnaissance.

Le fait de la présence à cette fête de tous les Evêques, sans exception S. Exc. Mgr de Namur, très bien représenté par S. Exc. Mgr Cawet et qui est de cœur avec nous, démontre à lui seul la haute importance que nous attachons à votre institution. Nous avons considéré comme un devoir de nous associer à son mémorable jubilé.

Que signifie-t-il, en effet? Cinq siècles de travaux au service de la science et de l'Eglise, de labeur obscur souvent, mais toujours fécond, d'enseignement, de publications savantes, de formation du clergé, de luttes et d'épreuves aussi pour la vérité et la justice! C'est un long et glorieux passé qu'il évoque; il fait revivre la mémoire de tant de maîtres *eximii*, qui ont illustré l'Université de Louvain et bien mérité de la foi catholique. Je remercie et félicite la Faculté d'avoir organisé cette solennité commémorative.

Et il me semble qu'elle l'a fait de la manière qu'il fallait: avec modestie, comme il sied à la théologie, sans bruit mondain et sans apparat tapageur, dans l'intimité et la cordialité d'une fête de famille; mais aussi avec la dignité voulue et conformément à ses traditions séculaires. Ces traditions comportent, d'abord, une séance académique, et nous venons d'assister à une séance remarquablement intéressante; puis, une pieuse visite à la céleste Patronne de l'Université catholique et plus spécialement de la Faculté de théologie, la *Sedes Sapientiae*, qui a recueilli depuis cinq siècles les hommages de vénération et les prières des maîtres et des étudiants. Et voici le dernier point du programme traditionnel: le banquet; la table que vous nous avez dressée ressemble quelque peu aux banquets plantureux dont parle l'histoire!

Je vous disais que je tiens à vous exprimer mes sentiments bien sincères d'attachement et de gratitude.

D'abord en mon nom personnel, comme ancien étudiant et professeur de la Faculté; et, en le faisant, je suis certain d'être l'interprète de tous ceux, présents ou absents, qui ont eu le privilège de s'asseoir au pied de vos chaires. Les dix années que la Providence m'a donné de passer au milieu de vous comptent parmi les plus belles et les plus sereines de ma vie. S. Exc. Mgr le Recteur vient de rappeler le capital spirituel que l'Université m'a avancé avec une générosité sans pareille; très volontiers je reconnais

l'immense dette que j'ai contractée vis-à-vis de l'*Alma Mater*, et je continuerai à m'en acquitter dans la mesure de mes moyens.

Tout particulièrement je n'oublie pas ce que je dois aux maîtres qui se sont dépensés pour notre formation théologique. Ce n'est pas sans émotion que je pense à chacun d'eux. Aujourd'hui encore, je leur témoigne mon respect, et, malgré la fuite des ans, je voudrais dire à ceux qui nous restent que je garde au fond du cœur le souvenir indéfectiblement reconnaissant de leur grand dévouement.

Mais j'ai surtout l'avantage de prendre la parole comme évêque et comme chef de l'Episcopat, et, au nom de mes vénérés collègues comme au mien, je remercie la Faculté jubilaire des services signalés qu'elle a rendus depuis cinq siècles et qu'elle continue à rendre à l'Eglise de Belgique et à l'Eglise tout court.

Nous lui envoyons, comme nos prédécesseurs, nos jeunes prêtres d'élite, pour qu'ils se perfectionnent dans les différentes branches de la théologie, dans l'écriture sainte, dans le droit canon, dans les langues orientales, dans les sciences auxiliaires, et ils nous reviennent, munis de toutes les ressources du savoir ecclésiastique, parfaitement aptes à occuper des postes importants dans l'enseignement des séminaires, dans l'administration diocésaine, dans les œuvres et dans le ministère pastoral. De cette formation excellente, je tiens à témoigner notre haute appréciation et notre vive reconnaissance.

Votre enseignement se distingue par des qualités auxquelles je me plais à rendre hommage.

Et tout d'abord par son attachement à la doctrine de l'Eglise catholique romaine. La Faculté de Louvain se fait une gloire d'être la servante de la foi et de l'Eglise; elle sait d'ailleurs que c'est là son premier devoir, puisque la théologie, par définition, n'est autre chose que la connaissance scientifique de la foi. Aussi, les Souverains Pontifes, à plus d'une reprise, et spécialement S. S. le Pape Pie XI glorieusement régnant, lors des fêtes jubilaires de l'Université, ont-ils daigné relever avec de singuliers éloges sa fidélité et son dévouement aux doctrines orthodoxes.

Cet attachement va de pair avec une saine modernité, et c'est précisément cette note sagement progressive — on l'a dit justement — qui a préservé notre école théologique du modernisme, alors que ce ramassis d'erreurs atteignait tant d'autres institutions similaires. A Louvain, depuis quarante ans, l'enseignement de la théologie, dans les parties spéculatives, est à base de philosophie thomiste et, dans les parties positives, à base de saine critique; ce qui a fait que les systèmes modernistes n'ont pas eu de prise sur l'esprit des maîtres, ni des étudiants.

Enfin, qu'il me soit permis de louer la Faculté de Louvain pour les hautes visées scientifiques qui ont toujours présidé à l'établissement de ses programmes d'études et à l'organisation de ses grades académiques. C'est peut-être la raison principale de la réputation mondiale dont elle continue à jouir, malgré le nombre relativement

(1) Toast prononcé au banquet du cinquantième centenaire.

restreint de ceux qui fréquentent ses cours. Elle n'a pas eu à se hausser au niveau des prescriptions si sages que Notre Saint Père Pie XI a imposées récemment à toutes les Facultés catholiques de théologie dans la mémorable constitution apostolique *Deus scientiarum Dominus*; ses grandes traditions scientifiques ont fait en sorte qu'elle a, de tout temps, prévenu et dépassé ces légitimes exigences du Saint-Siège.

Gardez toujours, messieurs les Professeurs, ces notes caractéristiques de votre Faculté, — c'est le vœu le plus ardent que je forme à l'occasion de votre jubilé : une orthodoxie rigoureuse, sagement adaptée aux besoins et aux méthodes modernes, et revêtue toujours d'une belle tenue scientifique.

Vous avez recueilli un héritage lourd de gloire; je souhaite que vous nous le conserviez intact, et même que vous le développiez encore. Soyez dignes de vos illustres prédécesseurs.

A la vieille Faculté de théologie, cinq fois centenaire, mes vœux de jeunesse, de vie et de prospérité!

† J. E. Card VAN ROEY,  
Archevêque de Malines.

## Le rôle de la théologie à Louvain<sup>(1)</sup>

Je remplis un impérieux mais bien agréable devoir en apportant à la Faculté jubilaire de théologie les hommages de l'Université catholique tout entière, l'hommage de ses félicitations et celui de sa gratitude.

Ces félicitations et cette gratitude, elle les mérite pour la large part qu'elle a prise depuis cinq siècles au progrès de toutes les sciences théologiques; pour les fleurons qu'elle a ajoutés à notre couronne, en provoquant ici la création de nouvelles disciplines, la philologie orientale par exemple, ou de nouvelles institutions, comme le Séminaire historique; pour le rôle qu'elle a joué, à chacun des siècles de son existence, dans la conservation de la foi dans nos provinces; pour la formation qu'elle a donnée à tant de théologiens belges et l'action que par eux elle a exercée sur l'enseignement de nos séminaires et sur la vie intellectuelle de l'ensemble de notre clergé; pour le rayonnement international qu'elle a assuré à l'*Alma Mater* en attirant sur ses bancs, de tous les pays du monde, des étudiants d'élite.

Mais à ces titres de gloire, à ces brillants services, je ne puis pas m'arrêter; ils viennent d'être rappelés dans deux non moins brillants discours.

Ce qu'il m'appartient de souligner en quelques mots, en répétant de vieilles idées (on peut bien présenter de vieilles choses à un cinquième centenaire!), c'est l'excellence du rôle organique que, depuis cinq cents ans, la Faculté joue dans l'Université comme telle.

Une université qui n'a pas de faculté de théologie, c'est un corps sans tête! Pour prendre une autre figure, dans l'édifice universitaire cette faculté est la clef de voûte, la pierre centrale qui, posée la dernière, maintient en position toutes les pierres de la voûte pour couronner le monument.

Pourquoi notre Faculté fut-elle établie près de sept ans après les autres? On a dit parfois que Martin V craignait d'étendre

les discussions théologiques au lendemain du Grand Schisme, tandis qu'Eugène IV voulut se créer à Louvain un appui contre le Concile qui allait se réunir à Bâle. D'autres ont pensé que ces délais devaient exciter le désir de l'érection, et un désir plus ardent assurer une réalisation plus parfaite. Des études du P. Denifle sur les universités du moyen âge il résulte que Martin V n'a fait que se conformer à l'usage et qu'à l'origine cet usage s'explique par l'intention de ne pas nuire au *Romanæ Sedis Studium* de Paris. Pour le moment, je vous propose de voir dans ce retardement un symbole de la fonction universitaire de la Faculté de théologie. Il fallait élever d'abord les murs et les colonnes, avant de les couronner par la voûte, et, dans la voûte elle-même, la clef de voûte fut posée en dernier lieu.

« Chaque fois, nous disait en 1907 le Cardinal Mercier, que le progrès de la pensée, conditionné par la division du travail, fait surgir du péle-mêle des observations empiriques l'objet d'une science nouvelle, c'est qu'un homme de génie a su dégager de l'encombrement où d'autres tâtonnaient un aspect nouveau isolable, inaperçu jusqu'à lui, de la réalité. Les vieux scolastiques appelaient cet aspect distinct du réel, objet d'une science à part, l'objet formel de cette science. » Mais l'isolation de ces objets formels est une abstraction. Ces objets ainsi distingués par la pensée se tiennent dans la réalité. Les diverses sciences ne sont pas des colonnes séparées, comme celles que notre collègue M. Moyence dégage en ce moment des ruines d'Apamée. Il ne suffit même pas que, comme les colonnes d'Apamée, elles voisinent. Il ne suffit pas que ces sciences soient cultivées toutes à la fois, l'une à côté de l'autre. Sans trait d'union, elles ne satisfont pas l'esprit humain fait pour la vérité, et donc pour l'unité, et qui veut remonter aux causes communes des choses. Elles appellent une synthèse qui les réajuste à la réalité. De la philosophie, les autres sciences doivent recevoir, non pas seulement leurs principes, la légitimation de leur méthode et leur certitude, mais surtout le complètement indispensable dont elles ont besoin pour éviter l'émiettement de la pensée. A la philosophie il appartient d'établir, au-dessus des éléments et des lois, données des sciences particulières, une unité supérieure. Nulle science particulière n'est suffisante à éclairer ses propres voies; elle doit faire appel aux autres; cultivée exclusivement, elle risque même de fausser l'esprit. L'ensemble des sciences spéciales ne suffit pas davantage, puisqu'il n'est qu'une juxtaposition qui laisse subsister l'émiettement du vrai en fractions éparses. Il n'y a pas de science véritable de l'univers, sans la découverte des rapports fondamentaux de tous les êtres. Dès lors, c'est à la cause première dont tout dépend, que doit s'éclairer enfin tout notre savoir, pour découvrir dans les sujets restreints ce qui est commun à eux et à d'autres, à eux et à tous. Le principe suprême d'unité qu'appelle l'esprit, n'existe qu'en Dieu.

Mais Dieu, l'histoire est là pour le prouver, l'intelligence humaine est d'elle-même moralement impuissante à établir sans erreur l'ensemble des vérités même rationnelles qui le concernent. « Il est donc nécessaire, conclut saint Thomas, qu'il y ait, outre la science philosophique, un enseignement divin que nous recevions par voie de révélation ». Cet enseignement, c'est l'objet de la théologie. Dans l'édifice de la vérité totale qu'est une université, la théologie ne trouve pas seulement place, parce qu'elle a son objet formel propre et sa méthode spéciale, — méthode dont une évolution a été, au XII<sup>e</sup> siècle, à l'origine des premières universités — sa place dans cet édifice est au sommet des sciences, par ce que Dieu est au sommet de l'être, et que seule la théologie catholique peut faire connaître Dieu en exposant sa révélation. Ceux d'entre vous, Messieurs, qui étaient ici en 1909, se souviendront sans doute du regret que les maîtres de Cambridge exprimaient dans l'adresse qu'ils nous ont remise alors à l'occasion d'75<sup>e</sup> anniversaire de notre restauration, d'avoir laissé découronner

(1) Discours prononcé à la séance académique consacrée au cinquième centenaire de la Faculté de théologie.

leur édifice universitaire de ces sommets philosophique et théologique que nous avons heureusement maintenus.

Prenons garde cependant, en parlant ainsi d'édifice et de sommet, de nous laisser tromper par les mots ! Il ne s'agit pas seulement de la discipline théologique considérée objectivement et de ses rapports objectifs avec les autres disciplines scientifiques. Le sommet en cause, c'est une tête, comme l'édifice est un corps. La théologie en question, c'est la théologie vivante dans les théologiens et, par eux, exerçant un influx vital sur tous les membres de la société universitaire. Car les professeurs de toutes les facultés, surtout dans une ville comme la nôtre, entretiennent des relations étroites avec les théologiens. Ceux-ci, dans leur travail propre, doivent constamment s'éclairer aux lumières des autres, pour éclairer leur propre matière. Le contact est sans cesse maintenu sur le terrain scientifique lui-même. L'activité de la Faculté de théologie s'exerçant dans ces conditions est pour les autres un perpétuel rappel des causes supérieures considérées comme objet d'étude, et une invite à toutes les sciences à s'y rattacher. Cette Faculté, c'est un trait d'union vivant entre les autres ! Ainsi pensaient toutes les Facultés louvanistes, quand, devant les injonctions de la Révolution française, elles décidèrent d'un commun accord, à l'appel d'un théologien, de ne plus être plutôt que d'être sans la religion catholique, ne voulant pas encourir l'opprobre flétri par le poète : *propter vitam, vitae perdere causas*.

\* \* \*

Voici donc cinq cents ans que l'Université de Louvain doit à sa Faculté de théologie de réaliser tout le concept d'université ! Comment le corps de 1425 ne saluerait-il pas la tête de 1432, à l'occasion de son semi-millénaire, d'un salut de profonde gratitude ?

« La communication de vie et de science d'une faculté à l'autre, disait le marquis de Vareilles-Sommières au Congrès catholique de 1877, l'échange de lumière et les mutuels services supposent, en même temps qu'ils la fortifient, l'unité morale. Elle n'est guère possible que chez nous, où les cœurs se rapprochent dans les manifestations religieuses, où une seule vérité suprême rallie toutes les intelligences. Le corps est achevé dans son organisation ; l'âme est une. Au sommet de cet édifice vivant, la doctrine catholique est officiellement représentée par le théologien et le moraliste, qui sont interrogés par tous et ont eux-mêmes grand besoin de s'adresser à tous. Commerce admirable qui fait bénéficier chacun du travail de tous et où toutes les sciences ne font qu'une science ». En décrivant ainsi, de façon concrète et par les faits, le courant doctrinal qui, dans une université complète, doit circuler de haut en bas, l'ancien doyen de la Faculté libre de Lille nous met sur la voie d'un autre service que notre Faculté de théologie rend, depuis cinq siècles, à *Alma Mater* louvaniste. C'est à elle qu'elle dut toujours d'être, dans tout son ensemble, une université vraiment catholique.

Une des principales raisons d'être d'une Université catholique, c'est la sauvegarde de la foi de ses étudiants. Tous les maîtres doivent y professer la foi catholique, pour que soit pure l'atmosphère intellectuelle dont l'influence est prépondérante sur les jeunes gens à une époque qui est pour eux celle des déterminations décisives et des options irrévocables. Cette foi, les maîtres doivent donc la sauvegarder continuellement et la développer en eux. Ce qui assure cette sauvegarde et ce développement, c'est cela qui maintient à l'Université son caractère catholique. Or, cette sauvegarde, les professeurs de Louvain l'ont toujours trouvée dans leur commerce avec les théologiens. A Louvain, dans les solennités académiques, la Faculté de théologie marche en tête

du corps professoral ; c'est un symbole de l'attention avec laquelle à leur insu peut-être, les autres Facultés ont toujours les regards fixés sur elle. Chez le savant voué au culte des sciences positives, les difficultés contre la foi naissent le plus souvent d'une fausse explication de l'objet et des exigences de la foi. Ces difficultés se dissipent d'elles-mêmes chez le professeur louvaniste qui se rend compte des idées et du travail de ses collègues de la Faculté de théologie. Que si l'un d'entre eux s'est vraiment heurté à une vérité définie, le théologien qui vit à ses côtés et suit son travail, lui dira tout de suite : « Halte-là ! Vous faites fausse route. Il faut reprendre votre travail. Je laisse à votre science toute son autonomie. Mais, puisqu'il ne peut pas y avoir conflit entre vérité et vérité et que d'autre part la doctrine contraire à vos conclusions est tirée d'une source plus sûre que la vôtre, j'ai le droit de vous dire que votre théorie est fautive et que, si vos recherches vous y ont mené, c'est qu'elles ont été mal conduites. Il faut tout remettre sur le métier, sur votre métier à vous ». Ce contrôle occasionnel et les avertissements qu'il provoque, ces explications données à temps pour dissiper les malentendus et les méprises, préviennent les entêtements fumeux. D'autre part, ces communications intellectuelles dans la vie de tous les jours avec les représentants de la science théologique permettent chez nous aux autres savants de s'élever tout naturellement au-dessus de toutes les données de leurs sciences spéciales pour se rapprocher du Vrai suprême. Elles élargissent leurs vues. Elles leur font sans retard examiner du point de vue catholique toute question nouvelle qui se pose dans le domaine scientifique. Elles maintiennent en eux, quoi qu'ils en aient, le sens du mystère qui les dépasse, comme coercitif de l'orgueil qui en éblouit tant d'autres.

La compénétration salutaire des Facultés a toujours été une caractéristique de notre institution. Au XVII<sup>e</sup> siècle, les humanistes de la Faculté des arts se croisent avec les théologiens, comme avec les juristes. Aujourd'hui, les théologiens pénètrent dans les autres Facultés, pour y enseigner la philosophie et la religion, pour y présider aux cercles d'études, y donner des consultations, y diriger les recherches de déontologie. Et, grâce à cette action exercée à l'intérieur par la Faculté de théologie, toute l'Université reste et apparaît catholique et s'étale aux yeux de notre jeunesse, aux yeux du pays, aux yeux du monde entier, comme la preuve en fait de l'accord parfait de la science et de la foi dans tous les domaines, comme une apologie vivante et complète de la religion !

Mais, de ses rapports fraternels et intimes avec les autres facultés, notre Faculté de théologie tire autant de profits pour elle-même que d'occasions de rendre service. Grâce à ces rapports, la science théologique à Louvain ne s'isole pas de la culture générale. Elle se tient au courant de toutes les nouvelles méthodes pour perfectionner éventuellement la sienne ; car la théologie, étant par définition la science des données révélées, doit emprunter aux sciences ce par quoi elle est une science. Toutes les nouvelles acquisitions de l'esprit humain, la Faculté de théologie de Louvain peut les rapprocher du dépôt révélé et de ses formules authentiques, pour dégager de mieux en mieux la vérité divine de toute gangue humaine, pour l'exposer de mieux en mieux avec toutes les subtilités de la pensée moderne, pour mieux faire jaillir tout le sens de ses formules authentiques, pour découvrir dans la tradition des richesses insoupçonnées à l'aide des analogies nouvelles que découvre le spectacle de la nature mieux connue.

C'a été, à tous les siècles de notre histoire, le rôle de notre Faculté de théologie. Elle n'est jamais restée étrangère aux questions de son temps. Elle a toujours marché de l'avant. Dans cette marche quelques-uns de ses membres ont pu faire des faux pas. Mais ils ont toujours été sur-le-champ corrigés par leurs propres collègues. Et puis, on l'a dit avec raison, ceux-là seuls qui ne

marchent point, ne s'exposent pas aux faux pas. Ce qui importe, c'est de ne pas rester par terre après le faux pas.

Quant à vous, Messieurs les professeurs de la Faculté actuelle, laissez-moi vous redire, en ce jour jubilaire, le compliment que vous adressait en 1907 le cardinal Mercier : « Parce que, disait-il, mieux avisés que d'autres, vous avez pratiqué avec rigueur l'étude objective, l'étude sereine des faits, vous avez su tout à la fois préserver notre *Alma Mater* des écarts du modernisme et lui assurer les avantages des méthodes scientifiques modernes. Vous avez su donner un grand exemple à ceux qui ont abusivement identifié leur philosophie avec la science, et à ceux qui, trop timides, ont attendu au coin du feu que d'autres, plus courageux qu'eux, courent hardiment le risque de se brûler le bout des doigts pour leur apporter tout chauds les marrons à croquer... Vaillamment, concluait-il, vous poursuivrez votre voie, creusant chaque jour votre sillon, dussiez-vous, au seuil de votre carrière, reconnaître que vous n'avez fait que creuser, laissant à d'autres non seulement le soin de récolter, mais même celui de jeter dans votre sol les espérances de la moisson. Nous attendons de vous que vous marquiez là voie de la science religieuse aux catholiques de la Belgique et d'au delà de nos frontières! »

C'est par l'expression de la même attente que je termine mon petit discours!

Aux félicitations et aux remerciements que j'adresse à la Faculté jubilaire au nom de toute l'Université pour avoir permis à celle-ci d'être et de rester, pendant cinq siècles, une vraie Université et une Université catholique, j'ajoute le souhait que, pendant le nouveau siècle qui commence pour elle, elle aussi reste fidèlement ce qu'elle a toujours été! Qu'elle remplisse de mieux en mieux le programme que Mgr Baudrillart traçait un jour aux Facultés de théologie : « Fortifier chez nos étudiants qui, presque tous, ont achevé leur temps de grand séminaire, les connaissances dogmatiques et philosophiques qui sont à la base de tout le reste; les initier aux méthodes du travail personnel, scientifique et critique, qui seules leur permettront de faire besogne utile dans la lutte contre les erreurs contemporaines! » Qu'elle reste la voûte qui fait s'élever vers le ciel tout notre édifice! Qu'elle soit, dans notre pâte universitaire, le ferment qui garde toujours sa vigueur, pour faire lever toute la masse! Qu'elle reste la lumière, jamais reléguée dans un coin, toujours placée sur le candélabre, la grande lumière de la Révélation qui éclaire toutes les salles de notre maison! Qu'à l'exemple du Christ qui nous a apporté l'achèvement de cette Révélation, elle ne soit pas seulement lumière, mais vie! Qu'en éclairant, elle vivifie! Qu'à disséquer le dépôt révélé pour en défendre la valeur intellectuelle, elle ne contracte jamais aucune accoutumance! Qu'elle le traite toujours, chez elle et devant ceux du dehors, avec le respect souverain qu'il exige! Qu'elle inspire l'amour, en gardant la foi!

† PAULIN LADEUZE,  
Evêque de Tiberiade,  
Recteur magnifique de l'Université.

## Hommage de gratitude à Louvain<sup>(1)</sup>

La Faculté de théologie de Louvain constitue, au sein du catholicisme belge, un brillant titre de gloire et un puissant facteur d'influence. L'éloquent raccourci que vient de tracer de ses fastes M. le chanoine Bittremieux, doyen de la Faculté, est bien fait pour susciter en nos coeurs des sentiments de fierté — en face d'un tel passé, — de responsabilité — en face d'un tel héritage, — et aussi de reconnaissance.

Reconnaissance d'abord pour la bienfaisante influence qu'elle exerce depuis cinq siècles sur les destinées du catholicisme belge, et de laquelle tous nos compatriotes sont indirectement tributaires. N'est-ce pas grâce à elle, en effet, qu'au XV<sup>e</sup> siècle les théories conciliaires, au XVI<sup>e</sup> le protestantisme et plus tard le gallicanisme furent épargnés à notre pays, exposé cependant par sa situation géographique à en subir les atteintes? N'est-ce pas grâce à son loyal attachement à la vérité catholique que le jansénisme, professé jadis par beaucoup de ses enfants, put être, une fois condamné, extirpé sans peine de nos provinces? N'est-ce pas encore grâce à la qualité de son enseignement que, plus proche de nous, le modernisme n'eut pas l'occasion de causer ses ravages en Belgique?

Mais il est un autre bienfait, plus spécialement réservé aux anciens élèves et élèves, au nom desquels j'ai l'honneur de vous adresser ces quelques mots, et qui appelle spécialement leur reconnaissance, c'est le bienfait de la formation reçue. Formation scientifique au premier chef, car, comme l'écrivait il y a vingt-cinq ans un membre éminent du clergé belge : « Les Facultés de théologie furent et restèrent de tout temps des centres scientifiques, ne visant point en ordre principal à préparer leurs auditeurs à la pratique du ministère des âmes (2). » Formation si fondamentale cependant et si largement réaliste, qu'elle donne accès et prépare aux carrières les plus actives comme aux professions les plus savantes.

Je ne sais si Mgr de Ram, premier recteur de l'Université restaurée, a interrogé les quelques milliers d'anciens élèves qui, depuis le XV<sup>e</sup> siècle, étudiaient la théologie à l'*Alma Mater*; encore moins si, doué d'esprit prophétique, il a connu le sentiment de ceux de l'avenir. Toujours est-il qu'il y a quatre-vingt-cinq ans, voulant renouer les traditions anciennes et orienter la Faculté renaissante, il définit ainsi la méthode théologique de Louvain : « Les théologiens louvanistes ont coutume d'écarter de leurs préoccupations les questions oiseuses et dépourvues d'utilité; s'attachant avec d'autant plus de pénétration à celles où, dans la lutte contre les hérétiques, la foi se trouve engagée. Cette foi, ils ont soin de la défendre et de la protéger moins par le raisonnement philosophique que par les saintes Ecritures, le témoignage des saints Pères et les preuves qu'on en peut tirer (3). »

On ne saurait mieux dire. Et les générations d'étudiants qui se sont succédé depuis ne peuvent qu'applaudir à ces paroles.

Je voudrais illustrer quelque peu devant vous leur témoignage, en mettant brièvement en relief, comment d'une part nos maîtres ont incarné à nos yeux les principes formulés par Mgr de Ram, comment d'autre part les étudiants se sont efforcés de les appliquer, notamment dans leurs dissertations doctorales.

\* \* \*

Lorsqu'en 1834 l'épiscopat belge jugea opportun de ressusciter l'ancienne Faculté de théologie, deux grands courants d'erreur menaçaient nos frontières. Du côté de la France, le libéralisme religieux avec ses innombrables ramifications, dogmatiques, morales et juridiques; du côté de l'Allemagne, l'interprétation protestante des anciens documents du christianisme. De là, on le conçoit,

(1) Discours prononcé, au nom des anciens élèves et des élèves en théologie à l'Université de Louvain, à la séance académique consacrée au cinquantième centenaire de la Faculté de théologie.

(2) F. VAN ROEY, *les Sciences théologiques*, p. 10, dans *Le Mouvement scientifique en Belgique*, 1908.

(3) P.-F. DE RAM, *De laudibus quibus veteres Lovaniensium theologi efferrunt possunt oratio*, 1847, p. 18.

## CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique

des idées et des faits

bon nombre de questions vitales, soudainement posées et qui demandaient examen et réponse.

Comment réagit la Faculté théologique de Louvain? Dans la personne de maîtres judicieusement choisis, un Malou et un Lefebvre en dogmatique, un de Ram, un Verhoeven, un Feye en droit canon, un Beelen en exégèse, elle mena pendant plus de trente ans un combat fructueux et éclairé. Sous leur conduite, une vingtaine de thèses doctorales virent le jour, consacrées aux problèmes les plus brûlants et les plus urgents de l'époque. Ainsi, dès 1841, cinq ans avant l'encyclique *Qui Pluribus* et une trentaine d'années avant la définition du Vatican, le *De Romani Pontificis Primatu eiusque attributis* de Kempeneers; puis, quatre ans avant l'allocation de Pie IX sur le mariage et dix-sept ans avant le *Syllabus*, le *De matrimonii mixtis* de Feye, dont les idées n'ont pas cessé d'être classiques. Ce furent les deux premiers fruits académiques de la *Sacra Facultas*. Suivirent alors, à des intervalles réguliers : d'une part, une étude dogmatique fort opportune sur l'autorité de l'Eglise comme règle de foi (Laforet), et une série de dissertations canoniques : sur les fonctions des curés (Houwen), les empêchements de mariage (Heuser), les oratoires publics et privés (Van Gamenen), les cimetières (Moultart), le devoir de résidence des bénéficiers (Henry), le droit de l'Eglise sur les universités (de Robiano), sujets dont plusieurs connurent en ce temps une acuité particulière; d'autre part, des travaux sur les points les plus essentiels de l'histoire chrétienne : l'origine et l'autorité des Évangiles (Demaret), la divinité du Verbe chez les Pères des deux premiers siècles (Jadot), la procession du Saint-Esprit (Van der Moeren), laquelle venait d'être remise à l'ordre du jour par la traduction récente de la *Théologie orthodoxe* de Macaire (1859) et par la création d'une section orientale de la Congrégation de la Propagande (1862).

Est-ce tout? Non. Car cette sèche nomenclature néglige un élément essentiel à la vie scientifique de Louvain, je veux dire le culte de l'orientalisme.

La passion documentaire qui agitait, depuis le début du siècle, l'Allemagne protestante parut moins, aux maîtres louvanistes, un danger redoutable et auquel il convient de parer qu'une arme précieuse, mise par l'adversaire entre les mains des savants catholiques. Dans l'arsenal de documents qui allaient être versés au débat, — et dont plusieurs, même parmi les plus anciens, ne devaient être découverts qu'en cours de route, — l'on conçoit que les textes orientaux revêtaient une importance hors de pair. Or, en éditant la *Didascalie syriaque*, en 1854, Paul de Lagarde se demandait pourquoi il publiait des textes que presque personne n'était capable de lire.

À Louvain non seulement on savait lire à cette époque, grâce aux cours de syriaque, d'araméen et d'arabe du professeur Beelen; on savait commenter et éditer. En 1859, T. Lamy ne se contenta pas, dans sa dissertation sur la foi et la discipline eucharistiques de l'Eglise syrienne, d'interpréter les textes publiés par Assemani et de Lagarde, il édita lui-même les *Resolutions* de Jean de Falla et Jacques d'Édesse. A quoi, plus tard, il joindra les œuvres de saint Ephrem. Puis, en 1867, J.-B. Abbeloos publie la vie et une partie des œuvres de Jacques de Saroug, enracinant de la sorte à Louvain une tradition qui n'est d'ailleurs pas absolument neuve, puisque la première grammaire et le premier dictionnaire syriaques sont l'œuvre d'un maître ès arts louvaniste du XVI<sup>e</sup> siècle, André Maes.

\* \* \*

Le Concile du Vatican, ouvre dans l'histoire religieuse de la Belgique, une nouvelle période, marquée pour la Faculté de théologie de Louvain par deux nouvelles tâches scientifiques : la mise en harmonie de la théologie avec les principes qui venaient d'être définis, et, un peu plus tard, l'application à la théologie morale des grandes idées politico-sociales de Léon XIII. Les régions vitales n'étaient plus seulement, comme à l'époque précédente, le droit canonique et la théologie positive. C'étaient aussi, et à un titre particulier, la dogmatique et la morale.

Louvain ne se déroba pas aux nécessités du moment. Grâce à un cadre professoral de première valeur, où se rencontraient un Moultart à côté de Feye et de son fidèle continuateur Mgr de Becker en droit, un Dupont en dogmatique, un Van der Moeren et un Dignant en morale, la Faculté de théologie entra vaillamment en lice pour les grands problèmes. L'effort fourni ne manqua point son but, car sur les vingt-huit dissertations doctorales qu'il produisit, une quinzaine au moins ont rapport aux circonstances

signalées. En dogmatique, il y eut : *La doctrine du miracle* (Van Weddingen), — parue en plein concile du Vatican, — *L'élévation à l'ordre surnaturel* (Liagre), *Le péché originel* (Thys), *La foi divine* (De Brouwer), *L'infailibilité pontificale* (Hizette), *La cognoscibilité de Dieu* (Lucas), *L'inspiration biblique* (Crets), *La création ex nihilo* (Van Hoonacker). Le droit canonique, qui par un suprême souci d'actualité s'était enrichi en 1871-1872 d'un cours de droit civil-ecclésiastique, donna le jour dans cette ligne éminemment opportune à un *De Placito regio* (Muller), à un *De concordatis* (Fink) et à un *De jure ecclesiae acquirendi et possidendi bona temporalia* (Scheys). Quant à la morale, où dès 1880 s'annonçait avec la dissertation de Waffelaert un puissant renouveau, tendant à la ramener à ses principes fondamentaux et à coordonner ceux-ci en un système basé sur la psychologie et la métaphysique, elle suscita sous Léon XIII deux brillantes thèses de morale sociale. Au lendemain de l'encyclique *Libertas pretiosissimum* (1894), M. Knoch (*De libertate in societate civili*) prit hardiment position en face du libéralisme et du socialisme. Et un peu plus tard, dans le domaine plus délicat encore de l'économie sociale, celui qui est aujourd'hui S. Em. le Cardinal Van Roey, étudiait la question du prêt à intérêt (*De justo auctario ex contractu crediti*), ouvrage dont un censeur contemporain a dit qu'il « témoigne... d'une prudence et d'une sûreté de vue extraordinaires (1) ».

Pendant tout ce temps l'orientalisme ne chôma point. Sous la direction de T. Lamy, qui était aussi professeur d'exégèse, et bientôt de MM. Forget et Hebbelynck, le syriaque et l'arabe, puis le copte, donnèrent leurs fruits : *La vie et les écrits d'Aphraate* (Forget), *La vie, les écrits et la doctrine d'Isaac le Ninivite* (Chabot), et surtout l'*Étude sur le Cénobitisme pachômien* de celui qui dirige aujourd'hui avec tant de sagesse l'Université de Louvain. Ce dernier travail, qu'on est fier de pouvoir appeler un travail d'étudiant, n'a pas perdu aujourd'hui son actualité. En bien des points ses conclusions sont reprises et confirmées par les travailleurs les plus qualifiés et les plus récents. Et s'il a paru opportun de publier cette année même, en tel ordre d'importance, les *Vitae* de saint Pacôme ainsi que les *Pachomiana latina*, c'est grâce en partie à une ancienne thèse doctorale de Louvain.

\* \* \*

La fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le début du XX<sup>e</sup> entraînent, pour la théologie catholique, une nouvelle série d'obligations, gravitant autour du mouvement moderniste sous toutes ses formes, exégétique, dogmatique, morale, sociale, etc. On a dit que le moyen le plus efficace pour triompher de cette idéologie subtile et malade était de replacer les esprits en face de l'histoire.

Louvain, toujours fidèle à sa mission et s'adaptant par instinct, vit surgir aussitôt à côté de maîtres d'une vigueur dialectique incontestable, — un De Baets, un Laminne, un Becker, — les historiens dont elle avait besoin. Une mention spéciale est due ici à une institution, fondée on ne peut plus opportunément par Jungmann en 1890, mais à laquelle s'attache surtout le nom du professeur Cauchie, le *Séminaire historique*. Ce Séminaire, qui allait indirectement exercer sur toutes les branches de la théologie louvaniste une influence durable, visait à initier les élèves à la recherche positive. On y traita les questions les plus aptes à introduire le théologien dans les secrets de l'histoire chrétienne; les plus variées aussi, embrassant tous les âges de la vie intérieure et extérieure de l'Eglise. Tous ses travaux ne furent pas publiés. Parmi ceux qui le furent ou se grossirent jusqu'à devenir des thèses de doctorat, il convient de mentionner, outre l'étude définitive de M. Rasneur, aujourd'hui évêque de Tournai, sur l'homéousianisme, *L'apolinarisme* de M. Voisin, *L'origine de l'épiscopat* du regretté M. Michiels, *L'auteur du quatrième Évangile* de M. Camerlynck, *L'étude sur le conflit de juridiction dans le diocèse de Liège sous Erard de la Marck* de M. Van Hove, *La doctrine de la prédestination dans l'Eglise des Pays-Bas* de M. Van Oppenraay, *Le catharisme* de M. Broeclx, *Les premières controverses jansénistes en France* de M. De Meyer. Presque tous ouvrages de très haute valeur et destinés à rester classiques.

Le professeur Cauchie n'était pas seul à pratiquer et à enseigner les méthodes que dictaient les événements. En exégèse, M. Van Hoonacker professait depuis 1880 l'histoire critique de l'Ancien Testament, et bientôt M. Ladeuze donna aux études néo-testamentaires une impulsion des plus vigoureuses. La théologie dogmatique

(1) Nouvelle revue théologique, 1904, p. 112.



s'était, dès 1879, renforcée d'un cours de Patrologie qui devint, sous M. Ladeuze et son successeur, M. Lebon, d'une importance capitale. De leur côté, les professeurs de la section canonique s'associèrent comme collègue M. Van Hove, le zélé promoteur de la méthode historique en droit canon.

Le profit et la formation que tiraient les élèves de l'enseignement de ces maîtres se trahissent au premier contact des dissertations de l'époque. L'*Histoire du sanctuaire de l'Arche*, de M. Poels, est bien dans la ligne de M. Van Hoonacker, dont on aurait tort cependant de limiter à une question aussi spéciale l'influence professorale profonde et particulièrement bienfaisante. M. Ladeuze, voyant que deux domaines d'importance capitale — la critique textuelle et la théologie biblique — étaient par trop négligés par les catholiques, orienta ses disciples dans l'une et dans l'autre. M. Coppieters, aujourd'hui évêque de Gand, étudia l'*Histoire du texte des Actes des Apôtres*, tandis que M. Tobac s'attaqua au *Problème de la justification dans saint Paul* et M. van Crombrughe aux *Sources de la soléologie*. Quant au droit canon, résolument, — avec les dissertations de MM. Kisselstein et Koerperich, — on s'orienta vers l'histoire. Et la thèse dogmatique par excellence, le *De essentia sanctissimi Missae Sacrificii* de M. Lamiroy, devenu depuis évêque de Bruges, est à la fois un monument d'érudition et le point de départ d'un passionnant débat théologique sur l'Eucharistie.

Dans le domaine de l'orientalisme, le corps professoral ne tarda pas à s'accroître encore avec les années, et à produire de nouveaux fruits. Le *monophysisme sévérien* de M. Lebon qui, au reste, se rattache à la fois à l'orientalisme, — il eut pour point de départ la publication d'un texte syriaque, — à la Patrologie et à l'histoire ecclésiastique, fit époque dans l'histoire du procès du monophysisme. Puis l'*Etude sur les moines d'Égypte* du jeune copistain Paul van Cauwenbergh, prématurément arraché à une carrière qui s'annonçait brillante, continuait le Cénobitisme pacômien de Mgr Ladeuze.

\* \* \*

Puis ce fut la guerre. Ce qui se passa après est encore dans toutes les mémoires. Il suffira de les rafraîchir discrètement. Si M. Coppieters eût eu l'occasion de développer davantage son enseignement, peut-être eût-il réussi à orienter plus spécialement l'exégèse louvainiste du côté de la critique textuelle, et à rendre celle-ci attrayante. M. Tobac, développant une tendance déjà remarquée avant la guerre chez M. Lebon, l'orienta d'une manière nette et vigoureuse du côté de la théologie biblique. Son dévouement sans limites, son labeur consciencieux et persévérant, son jugement éminemment pondéré — auxquels j'aime à rendre ici, au nom de ceux qui l'ont connu, publiquement hommage — furent largement récompensés. Trois dissertations (MM. Bandas, Charue et Rigaux), toutes connexes à son problème favori, s'élaborèrent sous sa direction, et deux autres — celles de MM. Coppens et Goossens — ne sont pas sans avoir subi son influence. Influence partagée avec M. Van Crombrughe qui, dès la reprise des cours, développa ses leçons sur l'histoire des religions, que dès 1910, — en réponse à un nouveau besoin, — il avait inaugurées à la Faculté. Deux dissertations consacrées à l'histoire des controverses protestantes (les PP. Piette et Polman) continuent la tradition créée par A. Cauchie. Le droit canon accentua encore, avec les thèses de MM. Brys, Voosen et Gillet, sa préférence pour les recherches historiques. L'orientalisme produisit, dans le *Julien d'Halicarnasse* de M. Draguet, un digne pendant du *Monophysisme sévérien*, et tendit de plus en plus à élargir ses cadres. Quant à la morale et à la dogmatique, les thèses du P. Teetaert sur *La confession aux laïques* et de M. Van Hove sur *Le miracle chez saint Thomas* témoignent qu'on n'y néglige pas la théologie positive. Et le souvenir le plus vif que, pour ma part, j'en garde, c'est qu'on y traitait des questions aussi éminemment actuelles que les impôts, les yeux de la foi, l'union des Églises et la médiation de la Vierge.

Telles sont, Eminence, Excellences, Messieurs, les réflexions que suggère à un ancien élève reconnaissant ce cinquième centenaire. Pour les résumer, et apprécier le bienfait que nous a apporté à tous le passage à la Faculté, je ne puis mieux faire que de répéter une fois encore les paroles de Mgr de Ram : « Les théologiens louvainistes ont coutume d'écarter de leurs préoccupations les questions oiseuses et dépourvues d'utilité; s'attachant avec d'autant plus de pénétration à celles où, dans la lutte contre les

hérétiques, la foi se trouve engagée. Cette foi, ils ont soin de la défendre et de la protéger, moins par le raisonnement philosophique que par les Saintes Écritures, le témoignage des saints Pères et les preuves qu'on en peut tirer ».

DOM MAÏEUL CAPPUYNS, O. S. B.,  
Moine du Mont-César, Louvain.

## Où en est le problème de Jésus?

On ne peut se désintéresser de la vérité du christianisme. A tout moment, on est amené à prendre position pour lui ou contre lui.

Le problème du christianisme se transpose toujours en un problème de Jésus. Il y a un problème de Jésus. M. Couchoud a indiqué, dans un style somptueux, comment l'envisagent les sceptiques. « En un éclair de pensée, écrit-il, je vis l'immense courbure de l'Occident, les Etats temporels de Jésus et la place qu'y tient l'idée de Jésus. Et par contraste je sentis le peu qu'on sait de Jésus, historiquement. Aussitôt, un grand problème se découvrit à moi (1). »

Ce serait donc dans le contraste entre l'audace de l'affirmation de la foi et son faible support de réalité que résiderait le problème de Jésus. Pour celui qui, simplement, se résout à l'impartialité de l'histoire, il gît dans un autre contraste. Jésus fut un homme de sa race et de son temps, un Juif du premier siècle de notre ère; ses faits et gestes correspondent à des faits et gestes de ses contemporains, son activité s'insère parmi les événements religieux et politiques de son siècle. Et, d'autre part, on adore cet homme, et personne ne parle de lui sans le traiter en Christ, en Seigneur et en Dieu. Voilà le problème avec ses deux termes : homme et Dieu. Le contraste cache-t-il une contradiction?

Le problème ainsi posé comporte trois solutions, pas davantage. On peut lever la contradiction par violence : soit qu'on refuse à Jésus la divinité, soit qu'on nie son humanité; on peut au contraire chercher à concilier dans le mystère religieux de sa personnalité les caractères humains et la signification divine de sa vie. Toutes les solutions, en fin de compte, se ramèneront à ces trois positions fondamentales. Nous ne songeons pas d'ailleurs à nier l'art avec lequel on les nuance à l'infini.

J'engage à lire un livre récent, de grande valeur, où l'on voit s'entourer de muscles et de nerfs le squelette des trois solutions (2). Le R. P. Braun, O. P., vient de l'écrire. Il est érudit, très clair et très distingué.

La solution du protestantisme libéral fut dominée par la négation du surnaturel, et par suite de la divinité de Jésus. Ce n'est pas assez dire. Cette solution est née du désir de réaliser une chose monstrueuse : un christianisme sans surnaturel. On a voulu conserver dans les masses protestantes la foi au Christ, et ce Christ n'était plus qu'un homme. La forte personnalité de Harnack et l'attrait de sa science ont pu donner le change sur la valeur d'une telle méthode et sur l'avenir de cette religion. Aujourd'hui, les illusions sont tombées. Bien des protestants avouent qu'on respirait, à l'école des théologiens libéraux, le parfum du vase brisé. Il restait encore en Allemagne protestante assez de foi catholique

(1) *Le Mystère de Jésus*, Paris, 1924, p. 11.

(2) FRANÇOIS-MARIE BRAUN, O. P., *Où en est le problème de Jésus*. Bruxelles et Paris, 1932.

pour nourrir les âmes, assez de traditions de la vieille Eglise romaine pour donner de la cohésion aux petits conventicules de fidèles. Aujourd'hui, le dilemme poignant du retour à Rome ou de la mort du Christianisme se dresse devant la Réforme (1).

La façon dont le protestantisme libéral traitait Jésus est fort bien résumée par le R. P. Braun : « Si sublime qu'on le suppose, Jésus (dans la solution libérale) n'est qu'un homme, doué d'un sentiment religieux jusqu'ici inégalé. Fils de Dieu, il l'est seulement en ce sens que sa conscience de la paternité divine l'emporte sur toute autre. Mieux que n'importe quel mortel, il a compris que nous étions tous appelés à regarder Dieu comme notre père. Prédicateur de ce message, il a créé la religion en esprit et en vérité, dégagée des formes extérieures, ayant pour effet de développer dans le cœur de l'homme le double amour de Dieu et du prochain. L'Evangile ne comporte rien d'autre. Le devoir des chrétiens est de se mettre à l'école du Christ comme à celle d'un initiateur sublime, en qui le divin s'est montré aussi purement qu'il le peut sur la terre, et dont l'exemple et les paroles demeurent la force des âmes religieuses. »

Mais ce n'est pas à un homme, si grand fût-il, si pure soit sa doctrine, que nous désirons confier nos vies. Jésus commande des attitudes que nous ne reconnaissons à aucun homme le droit de nous imposer. L'autorité ne se fonde pas sur du sentiment.

\* \* \*

Sur son propre terrain, la critique a fait à l'école libérale un procès qui aboutit à une condamnation sans appel. On n'avait pas haussé Jésus à la taille d'un homme sublime sans un lestage de la matière évangélique. On avait sacrifié, à peu près complètement, les évangiles de Matthieu, de Luc et de Jean; l'évangile de Marc soutenait à lui seul l'édifice historique. On négligeait toutes les affirmations de Jésus qui ne cadraient pas avec l'idée qu'on se forgeait de sa « conscience ». La réaction ne se fit pas attendre. Le R. P. Braun la dessine excellemment sous trois titres : le messianisme fictif, le messianisme politique, le messianisme eschatologique.

Je laisse de côté la première théorie, qui correspond à des vues purement négatives. Comme l'école libérale, au contraire, les tenants des deux autres prétendent restituer à la figure de Jésus de Nazareth sa véritable délimitation.

Dans un ouvrage récent, qui a fait quelque bruit à Paris, M. Robert Eisler reprend à son compte et développe avec une érudition étourdissante l'hypothèse de Jésus Messie politique. Voici, à très grands traits, le roman imaginé par M. Eisler. Après la mort d'Hérode le Grand, la révolte contre Rome grondait partout en Palestine. Jean le Baptiseur, une sorte de sauvage, réunit autour de lui le gros des mécontents. Parmi ceux-ci se trouva Jésus. « Les Rékhabites, à la race desquels Jésus appartenait, étaient tous petits. Sans doute avait-il hérité d'eux sa mine chétive. Mais ses dehors débiles cachaient une âme ardente. Tel Platon, il avait dû voir dans son corps l'étroite prison dont, à tout prix, il fallait chercher à s'évader. Le messianisme offrait alors ses prestigieux mirages. Tout le monde s'en occupait. Le malheureux s'y était abandonné de son côté. Aussitôt, des rêves de revanche avaient commencé à miroiter devant ses yeux éblouis. Il oublia son triste état pour mieux fixer l'avenir. Finalement, il en arriva à croire qu'il était le Messie. Cette idée lui vint sans doute en méditant les oracles d'Isaïe sur le Serviteur de Jahvé « sans beauté pour attirer les regards (2). »

En ces conjonctures, le procureur romain introduisit dans

(1) Voir à ce sujet un échange de lettres entre Harnack et Erik Peterson dans *Hochland*, novembre 1932, pp. 111-124.

(2) F.-M. BRAUN, *op. cit.*, p. 85.

Jérusalem les étendards ornés du médaillon des empereurs. Jésus organise une armée. Il ne savait pas très exactement ce qu'il voulait. Plutôt une résistance passive. Mais les extrémistes lui forcèrent la main. Nous le retrouvons dans son camp du mont des Oliviers. On lui ménage une entrée triomphale à Jérusalem. L'émeute éclate cette fois pour de bon. Les révoltés, divisés en deux bandes, s'emparent du Temple et de la tour de Siloé... La répression fut dure. « Réfugié avec un petit groupe de partisans sur le mont des Oliviers, Jésus est pris par ses ennemis, au moment où il célèbre le repas pascal, la Cène. La nuit même, il était sommairement jugé et exécuté entre les deux brigands qui avaient dirigé la double attaque. En revanche, Barrabas, le fils d'un prêtre de Jérusalem, appréhendé par mégarde dans la bagarre, bénéficiait d'un non-lieu. Trois jours plus tard, le frère jumeau de Jésus fut aperçu par quelques disciples et quelques femmes. On s'imagina que c'était le Christ ressuscité d'entre les morts. Ainsi naquit la foi d'où sortit la primitive Eglise. »

Ce n'est qu'un roman, d'un goût même discutable. Salomon Reinach seul était capable d'y découvrir une démonstration péremptoire de la réalité historique de Jésus.

Le messianisme eschatologique est un système plus sérieux. Ses défenseurs jouent d'une critique serrée. N'allons-nous pas citer M. Loisy? Jésus s'est donné pour le Messie. Il croyait vraiment que Dieu était sur le point d'intervenir en sa faveur, que la fin du monde était une affaire d'heures, et que lui, Jésus de Nazareth, choisi pour y présider, viendrait sur les nuées juger la terre. M. Loisy, qui ne jure fidélité éternelle à aucun système, passa un jour par celui-ci. Il en exposait alors les grandes lignes comme suit : « Un personnage nommé Jésus, originaire de Galilée, particulièrement frappé de l'espérance qui animait la plupart de ses compatriotes et qui en inquiétait un très grand nombre, mais pénétré aussi de la nécessité d'une régénération morale de son peuple en vue du jugement céleste, se prit à annoncer l'avènement de Dieu. Après un temps assez court de prédication en Galilée, où il recrute seulement quelques adhérents, il vint à Jérusalem pour la Pâque de l'an 29, et ne réussit qu'à se faire condamner au supplice de la croix, comme un agitateur vulgaire, par le procureur Pontius Pilatus. Mais le petit groupe de disciples qui avait partagé son espoir, après s'être réfugié en Galilée, se retrouva dans cette foi et continua de croire que, le jugement de Dieu allant se manifester, Jésus, maintenant vivant au ciel, viendrait présider au règne des élus, comme sans doute lui-même l'avait pensé avant sa mort et peut-être dès l'instant où il s'était mis à prêcher en Galilée (1). »

\* \* \*

Qu'ils viennent du protestantisme libéral ou des « eschatologistes », tous ces portraits de l'humanité de Jésus sont incholes. On ne réussit à les tracer qu'en abandonnant quelque chose de la tradition historique la plus solide. Un autre viendra ensuite qui s'emparera de ces restes et y appuiera un nouveau dessin, aussi incomplet et aussi éphémère que le précédent.

Serait-ce une solution que de nier, pour cela, comme on le voit faire dans le petit livre de M. Couchoud, que j'ai cité plus haut, la réalité historique de Jésus? Ceci est une gageure, non une solution. Qui sait lire un document ancien ne prend pas en mains les lettres de saint Paul ou les évangiles sans sentir immédiatement qu'ils sont lourds de vie humaine et de réalisme : et c'est l'humanité de Jésus de Nazareth qui fait leur poids.

Il faudra donc se remettre en face de la difficulté. Jésus a existé, nous connaissons sa vie, sa doctrine, ses pensées secrètes comme ses œuvres extérieures, et la science historique, après une formi-

(1) *Revue d'histoire et de littérature religieuse*, 1920, t. VI, pp. 162 et suiv.

dable dépense d'énergie, se déclare incapable de tracer adéquatément sa physionomie.

Ne serait-ce pas que l'histoire ordinaire néglige précisément l'élément essentiel qui aiderait à faire comprendre Jésus, Cet élément essentiel, c'est sa divinité. Un homme qui serait le plus sage et le meilleur des hommes, et qui aurait versé dans l'illusion la plus grossière jusqu'à se prétendre un dieu, c'est une énigme indéchiffrable. Un Dieu qui se serait manifesté temporellement dans une nature humaine, c'est un mystère. L'historien est acculé au mystère. Le chrétien qui lit l'Évangile comme il fut écrit par Marc, pour être « la bonne nouvelle de Jésus-Christ, Fils de Dieu », possède, dans le mystère, la solution du problème de Jésus. Excellamment, le R. P. Braun l'a montré encore une fois.

L. CERFAUX,  
Professeur à l'Université de Louvain.

## Fouquet<sup>(1)</sup>

LA PLUME POSÉE...

Or, que voyait le surintendant Fouquet lorsqu'il posait ainsi la plume et repassait sa vie?

Ceci, peut-être, ceci qui l'empoisonnait d'amertume.

En juillet 1656, il y avait un an exactement, les troupes royales venaient de subir un terrible échec devant Valenciennes. Il fallait de l'argent, dans l'instant même. Mazarin, toujours ferme et tenace, toujours chef dans le malheur, s'exprimait avec calme, rassurait chacun : mais il n'avait pas un sou. Fouquet le savait bien. En quatre jours, avec une activité prodigieuse, il engagea tout ce qu'il put de ses biens, ceux de sa famille, persuada ses amis et ses proches, et manda au cardinal 900,000 livres de bel argent frais. Avait-il sauvé la Couronne? Non. Mais un peu de l'honneur du Roi, oui.

« Je sais, écrivait le cardinal à Fouquet le 24 juillet, que vous avez trouvé cette somme sur vos obligations particulières, et que vous avez engagé tout ce que vous aviez au monde pour nous assister dans la conjoncture présente; et je sais aussi que vous n'avez rien que vous ne voulussiez sacrifier non seulement pour le service du roi, mais pour le mien particulier. J'en ai la reconnaissance que je dois, et je suis touché au dernier point de la manière dont vous en avez usé. »

En novembre 1655, même dépense inouïe d'ardeur et d'adresse pour trouver les 2 ou 300,000 livres grâce auxquelles — sans parler en outre de bonnes lettres de rémission — le maréchal d'Hocquincourt remit au roi les gouvernements de Ham et de Péronne, au lieu de livrer ces villes à l'Espagne, comme ce valeureux mais douteux soldat en avait l'intention. Car telles étaient les mœurs du temps.

Et s'il n'y avait eu que ces continuels services d'argent!... Mais à quelle affreuse impopularité s'était trop souvent exposé Fouquet et non point, hélas, par hasard ni surprise, depuis l'an 1654 qu'il avait obtenu de partager la surintendance des Finances avec le vieil et honnête Servien! Pauvre Servien qui ne comprenait goutte à la moindre combinaison, il eût laissé vingt fois le Roi dénué comme un manant. Au lieu que Fouquet avait conseillé, lui, et tenté toutes les opérations, jusqu'aux plus follement hardies et provocantes, jusqu'à celles qui étaient presque absurdes à force de cynique désinvolture envers les rentiers, les banquiers, les commerçants : comme, par exemple, d'altérer les monnaies, d'en changer impudemment le cours, en un mot de faire 110 livres avec 100, et si bien déprécier telles ou telles pièces d'or ou d'argent qu'on voyait soudain celles-ci repaître et affluer dans les foires et les marchés, tant on les méprisait; de gens du roi les rafaient alors, et il ne s'agissait plus ensuite que de leur rendre leur première valeur... Toutes ces tentatives sans beauté, c'est le moins qu'on

puisse dire, s'étaient faites d'accord avec l'Etat et pour l'Etat, soit, mais qui donc les victimes avaient-elles accusé avant tous autres, qui donc avait d'abord et surtout supporté le défaveur, sinon l'audacieux surintendant, responsable des finances, Nicolas Fouquet? Car l'autre, le vieux, Servien, demeurait dans l'ombre.

« Les peuples gémissaient dans toutes les provinces sous la main de l'exacteur, écrit le premier président Guillaume de Lamoignon, et il semblait que toute leur substance et leur propre sang même ne pouvait pas suffire à la soif ardente des partisans... » Tenons compte de l'exagération, presque inévitable chez tout homme qui parle du temps où il vit : il n'en est pas moins certain que même dans les provinces paisibles on souffrait. Or, parmi les croquants, boutiquiers et revendeurs pressurés, il n'y avait qu'un nom sur les lèvres haineuses : « Fouquet!... » Ainsi, pendant la Fronde, criait-on : « Mazarin!... » Le surintendant avait enduré à la place du cardinal la rancune et la colère publiques. N'était-ce rien que cela?

Durant toute la Fronde, d'ailleurs, quel n'avait pas été le rôle de Nicolas Fouquet — des deux Fouquet, d'ailleurs, car il ne faut point oublier Basile, le favori entre tous, l'émissaire préféré, l'ombre même de Mazarin. Quels hommes, l'un de tête, Nicolas, l'autre de main, Basile, quels séides, quels lieutenants souples, adroits, entendant à demi-mot, parlant ainsi qu'il convenait, agissant au moment souhaité, Basile adroit comme une anguille et présent partout à la fois, Nicolas diplomate modèle, biaisant et merveille dès qu'une affaire se gâtait, et pontifiant à trente ans en plein Parlement mieux qu'un vieux président!...

Nicolas Fouquet — de sept ans l'ainé de Basile — n'était pas encore surintendant quand le pays haletait et tout à l'heure agonisait dans la guerre civile : mais il avait acheté déjà la si haute charge de procureur général auprès du Parlement. Beaucoup trop fin pour essayer de louvoyer avec une candide astuce entre les deux partis, à la façon de tant d'autres qui s'y étaient perdus, il avait décidé de se donner sans retour à Mazarin. L'intelligence aiguë et indomptable du cardinal, son âme d'acier cachée sous des sourires, puis la force immense d'un idéal tel que l'Etat, voilà de quoi frapper l'esprit et fixer bien vite le parti d'un jeune procureur général, avoué du roi. Sans le roi bien solide sur son trône, en somme, que valait la charge de Fouquet? Tandis qu'avec un souverain tout-puissant!... Donc, sus à la Fronde, et périssent les rebelles : le prestige, la fortune, la gloire étaient à ce prix. Nicolas et Basile avaient épousé la cause du cardinal *perinde ac cadaver*.

Cette formule des Jésuites était familière à Nicolas. Ancien élève du Collège de Clermont, les Pères l'avaient élevé, et fort bien élevé. Jamais ils n'avaient cessé d'environner ensuite Monseigneur qui les aimait, badinait, faisait de l'esprit et des vers latins avec eux, puis concluait après cela contre Arnauld et les Jansénistes au Parlement. Le P. Deschampsneufs consacrait beaucoup de temps et de soins à des élégies virgiliennes sur le surintendant. Et en 1656 encore, un autre Jésuite, le P. Vavasseur, n'avait-il point rappelé fort affectueusement à celui-ci sa tendre jeunesse, alors que le petit Nicolas n'était qu'un enfant délicat, de corps gracile, mais d'un très bel esprit?

*Robere mens vasto, debile corpus erat...*

Ces flatteries rétrospectives échouent auprès des hommes de marbre, tels qu'un Colbert par exemple (1). A des Fouquet, en revanche, si prompts à s'émouvoir, elles plairaient toujours. Enfin, c'était bien des Jésuites, ses premiers maîtres, puis ses amis et courtisans, que Nicolas avait appris la noblesse de ces mots, « l'honneur de servir ». Et il s'en était fait grand honneur, en effet, pendant toute la Fronde... Grand honneur et grand profit : on voit ceci et cela réunis quelquefois.

Dans une circonstance notamment, au cours de cette période où la Fronde minée par Mazarin languissait déjà, Fouquet s'était fort distingué. Il s'agissait de transférer à Pontoise le siège légal du Parlement : c'était un joli coup de guerre. Que quelques conseillers seulement consentissent en effet à rallier Pontoise, et aussitôt tous ceux qui resteraient à Paris par désobéissance aux ordres du roi ne représenteraient plus rien de légal. Ils deviendraient nettement révolutionnaires et insoumis. Il y aurait dorénavant deux Parlements, celui qu'approuvait le roi, le vrai, et l'autre, celui des Parisiens, le faux. On clabauderait, et que de Mazarinades!... Cependant l'opinion hésiterait, de nouveau, se diviserait encore un coup, souffrirait un peu plus, tâtonnerait

(1) D'un Fouquet qui paraîtra bientôt chez Bernard Grasset, à Paris.

(1) Guy Patin l'appelle *vir marmoris*.

davantage, chercherait éperdument le point fixe, l'abri, le tuteur : autant dire la tradition, la loi, le roi... Oui, un joli coup de guerre, une belle ruse.

Mazarin balançait peut-être un peu trop, pesait à l'excès l'une et l'autre chance... Fouquet, cependant, de crier comme un diable : « A Pontoise!... Les chevaux aux carrosses, et qu'on brûle le pavé!... Qu'attend Son Eminence? Demain il sera trop tard. » On l'écoula finalement.

Quand les conseillers fidèles s'étaient comptés le premier jour dans leur nouveau Parlement, ils s'étaient trouvés dix-huit, plus trois conseillers d'honneur et quatre maîtres des requêtes. Avec eux, toutefois, se trouvaient trois présidents, dont l'illustre Molé, et le procureur général Nicolas Fouquet, qui se démena de toute son âme pour prêter à cette assemblée fantôme une apparence d'activité : chaque jour arrivait des sacs de procès, on plaidait, on jugeait... Tout ceci s'était passé en août 1652. Le 21 octobre, le roi était rentré triomphalement dans Paris soumis, puis Mazarin le 3 février de l'année suivante. Certes, il avait fallu bien d'autres événements que le coup, que le bon petit mauvais coup de Pontoise pour amener la fin de la Fronde : mais enfin, Fouquet avait combattu là en très utile soldat, au rang qui était le sien, à sa place parfaite dans la grande bataille... Il s'en souvenait à merveille, lui. Quant à Son Eminence, elle avait évidemment oublié cela aussi, comme tout le reste...

La tête de Fouquet, alourdie par la rancœur, s'appuyait au dossier du fauteuil. Comme il se sentait las et rebuté! Quelle injustice!... Car enfin, n'avait-il point travaillé pendant toute sa jeunesse pour la Régente et le cardinal? Intendant aux armées, autour de Paris pendant la Fronde, en Flandre, en Catalogne, il avait trotté à travers la bise et le déluge, plié sous des soleils de plomb, couché en plein hiver dans des hardes humides, bref mené la dure vie des officiers pour régler à peu près l'approvisionnement des troupes, empêcher, quand c'était possible, qu'on ne dévastât trente maisons pour trouver la poule au pot de M. le maréchal, apaiser à ses risques des hobereaux toujours indignés, persuader tant bien que mal des musquetaires illettrés dont le poing tombait tout de suite à l'épée — faire la police enfin, et ramener deux chariots de blé dans des pays où il n'y en avait pas trois tonnes remplies. Dur emploi, très dur. Fouquet, si gracieux sous ses cheveux ondoyants, avait beaucoup flatté, beaucoup promis, beaucoup souri. Il n'avait pas échoué. On ne l'avait pas tué, enfin.

On ne l'avait pas tué non plus en Dauphiné, où toute la bourgeoisie et bureaucratie provinciales s'étaient tant irritées contre un intendant aussi étrange que ce petit Nicolas Fouquet, blanc-bec venu de Paris, tout gonflé de son importance de maître des requêtes, et qui prétendait réformer les coutumes provinciales, surveiller les traitants, avoir l'œil aux impôts, protéger même le peuple au besoin!...

On ne l'avait pas davantage massacré à Valence, en août 1645. Passant par là pour aller à Paris, Fouquet était tombé en pleine émeute, presque en pleine jacquerie. Des femmes armées de fourches et de pertuisanes parcouraient la ville derrière une mégère aux cheveux épars qui battait du tambour. Le bruit se répand que Nicolas Fouquet est dans la ville : « Un intendant! Bon à pendre! Les tripes dehors!... — Mais il a défendu les intérêts du peuple en Dauphiné... — Mômeries d'église, tout ça, grimaces pour les enfants, fourberies! Où est le Fouquet? »

On amusa les furies, qui commençaient à se sentir lasses, et buvaient comme des rêtres. Au soir venu, le jeune intendant repartit en son carrosse avec un compagnon, Coste, et des montures de main, Soudain, il s'aperçoit qu'une horde de furieux — hommes et femmes mêlés, cette fois — l'a vu et s'égailla après lui sous la lune. « Au galop, touche tes chevaux! » crie-t-il au cocher. Par malheur l'une des bêtes s'abat. La meute humaine se rapproche, elle vocifère... Le cocher, les valets coupent les traits, enfourchent les bidets de poste, et sauve qui peut! Allaient-ils se faire tuer pour leur maître? Plus souvent.

Fouquet descend carrément de voiture avec Coste, et marche vers les hurleurs. Il n'a pas peur, ou du moins n'en laisse rien paraître. Il parle. Les pierres volent. Il parle plus fort : « Coste et lui sont prisonniers, on leur doit protection, et s'il tombe un cheveu de leurs têtes, gare à la vengeance du roi!... »

Plusieurs des assassins, ayant peut-être vu ça et là travailler le bourreau sous un gibet où à la roue, se laissent convaincre. Allons, il faut observer les usages de la guerre. Arrière! Ils sont gens d'honneur, et couvriront les prisonniers. On revient à pied

jusqu'à Valence, où Fouquet est mis à l'abri dans une maison. Et Coste?... Hélas, il avait disparu. Quand on le retrouva enfin, et par hasard vivant, il n'était plus qu'une boule de sang.

Eh bien, ici encore, était-ce Mazarin qui avait essuyé la colère publique en Dauphiné, couru risque d'égoûrement sur la route de Valence, tressé à mort et tremblé de froid en alignant des chiffres sous une tente crevée dans les camps d'Artois et de Catalogne, ou parmi les chemins creux des faubourgs parisiens?

Mais Son Eminence ne connaissait pas la gratitude, Fouquet, l'avait observé dix fois. Qui donc était reconnaissant, du reste, quels amis sincères avait-on?...

Ici, le surintendant s'assombrit tout à fait. On ne doit jamais oublier que, toujours trépidant comme il était, ses nerfs lui menaient la vie dure; on le voyait tantôt rayonnant d'énergie et plus fort que tout le monde, et tel se montra-t-il pendant son procès, d'un bout à l'autre; tantôt éperdu de vanité, d'optimisme, prêt à tout entreprendre; tantôt enfin désespéré, convaincu d'être universellement haï, et qui se disposait à faire front contre le monde entier. C'était en ce dernier état morose et anxieux qu'il s'était enfermé ce matin-là dans son cabinet de Saint-Mandé pour y rédiger son plan de résistance à la persécution, de rébellion armée s'il faut tout dire, et partant de lèse-majesté.

« Pourquoi, songeait Fouquet, remâchant son amertume, pourquoi cette hostilité du cardinal? Qu'ont-ils donc tous à me haïr, ces pygmées? Quoi, pour quelques comptes établis à la hâte, et inexacts peut-être, j'y consens? Mais qui ne se trompe jamais? Leur Colbert lui-même n'a-t-il jamais pris mille deniers pour cent pistoles en sa tête servile? Pour quelques marchés traités trop longuement? Pour un peu de désordre apporté à l'Epargne?... »

« Reproches d'écoliers, de grimands! Quelques mois de bonheur comme de confiance, la faveur sans caprices de Son Eminence, et j'ai le crédit de rendre au roi la vertu de Midas qui changeait tout en or. Bien mieux, le renom de Sa Majesté s'étendra sur les terres lointaines, depuis les Iles jusque chez ces Lapons difformes d'où nous est revenu le petit Brienne, qui conte ses voyages aux dames. Mes plans sont faits : les Français, navigateurs de premier mérite, ôteront tout le trafic à ces Hollandais, blottis dans leurs canaux comme des loutres, et qui n'en sortent que pour arracher l'argent d'autrui. Il n'est que d'établir un impôt sur toute marchandise apportée par les navires étrangers : ce sera le droit du tonneau, j'en vais demain parler une fois de plus au Conseil. Puis, la pêche à la baleine, nous la déroberons aussi aux Hollandais, à force d'industrie : dès maintenant se forme par mes soins une compagnie... Pensez-ils seulement à ces trésors sans nombre que l'empire de Neptune peut jeter dans nos ports, ces marmousets qui me condamnent? »

« Mon père bien-aimé, dont Dieu ait l'âme, m'instruisit jadis en la science des rivages les plus reculés. Lui-même armait à Nantes des bateaux pour les Antilles, encore que de son métier il jugeait des procès plutôt que de tenter fortune au gré des vents. Mais le cardinal de Richelieu en avait fait le roi du commerce des mers : que d'heures monsieur mon père n'a-t-il point passées avec le feu cardinal à pourvoir aux terres d'Amérique! Et moi-même, n'ai-je point armé pour La Guadeloupe et Madagascar, où l'or roule, dit-on, dans les ruisseaux? N'ai-je point acheté toute une île sous un ciel de feu, la belle Sainte-Alouzie (1)?... Est-ce donc Son Eminence, aujourd'hui, qui va donner à l'Etat le Pactole? Non, ce sera moi, Nicolas Fouquet, car je ferai flotter les fleurs de lys sur toutes ces mers... »

Et déjà le surintendant souriait de nouveau à ses projets immenses. Fi des inextricables comptes de l'Epargne! A force d'or tiré des plaines de l'Orient ou des forêts indiennes, on arrangerait tout, le moment venu. Fi du Colbert aussi! On le renverrait à la boutique familiale, un jour, bientôt. M. le Cardinal, ce vieux M. le Cardinal était fort mal portant...

Par la fenêtre ouverte entraient tous les parfums de l'été. En un instant, Monseigneur avait rajeuni de dix ans rien que pour avoir évoqué sa prime jeunesse, messire François Fouquet et ses douze enfants, le bel hôtel familial de Paris, la barque en écorce des sauvages canadiens installée dans une allée du jardin, puis la vaste bibliothèque, ornée de deux grandes mappemondes, où il faisait si bon rêver aux Antilles et aux aventures du prince Enée en revenant du collège de Clermont. « Mon cher enfant, disaient les Pères, étudiez de votre mieux. Peut-être allez-vous étonner le royaume... »

(1) Sainte-Lucie.

Le petit Nicolas commença par émerveiller ses sœurs si pieuses, et sa mère, née Marie de Maupéou, une sainte, puis ses frères, François et Louis surtout, les futurs évêques, presque de son âge. Basile était alors un marmot : sept ans de moins, ce n'est rien entre barbons, mais quand il s'agit de jeunes garçons, cela compte. Basile, le frère préféré, si malin, si alerte, et qui ressemblait tellement à Nicolas... Hélas, Basile, l'inquiétant Basile, à présent!...

Mais laissons Basile. Monseigneur ne voulait plus que rien le troublât en ce jour. Il plia le plan de défense, le mit en un tiroir. Après quoi, appelant le valet qui gardait la porte : « Allez me quérir Pellisson », commanda-t-il.

Pellisson, c'était les affaires encore, les affaires maussades : finances, politique, intrigues, marchés, le Conseil, le Parlement.

Mais c'était également, si l'on voulait, les grâces et les ris, les tableaux, les roseraies, les miroirs d'eau, les poètes, et celle aussi dont les yeux effaçaient le soleil et la lune, cette semaine-là. Il y en avait toujours une. Le surintendant aimait les femmes, toutefois avec une certaine désinvolture : il était très riche.

#### L'INQUIÉTANT BASILE

Basile Fouquet avait autrefois témoigné, lui aussi, une grande désinvolture envers les femmes : mais depuis quatre ou cinq ans, hélas, une remuante pécore avait changé tout cela.

L'inquiétant Basile...

Son frère aîné ne pouvait plus aujourd'hui penser à lui sans impatience ni chagrin. Dieu sait pourtant s'il l'avait jadis choyé, ce petit ! Il rêvait pour lui des plus hauts destins. Que ferait-on, plus tard, de ce bel enfant aux yeux bleus, aux joues en fleurs ? Un chevalier de Malte, comme tous les cadets, ou encore il entrerait dans les ordres?... Bon, c'était le chemin pour devenir grand-maitre ou cardinal. Rien n'était trop magnifique pour lui.

Or, le jeune Basile ne fut ni chevalier, ni prêtre (1), mais dès 1650 on le trouve au service de Mazarin, dont il a toute la confiance. En 1651, il fait la liaison, comme on dit aujourd'hui, entre le cardinal, alors en exil au château de Brühl, chez l'électeur de Cologne, et la reine demeurée à Paris avec le petit roi, tous deux en proie à la meute de princes pillards, de pédants politiques et de généraux passés à l'ennemi qui, durant toute la Fronde, eussent si volontiers vendu et démembré la France : on sait que Mazarin trouva heureusement le moyen de guider à peu près la reine par des lettres continuelles, et de sauver encore le pays, le pays du fond de son exil, tant bien que mal. Mais il lui fallait des courtiers qui n'eussent peur de rien, et dont la ruse égalât l'audace. On les traquait, en effet, on les eût abattus au coin d'un fourré comme un gibier de choix : des lettres de la reine, du cardinal, quelle aubaine si l'on eût mis la main dessus, et la belle bourse à gagner!

Or Basile Fouquet faisait merveille. Traverser un pays inconnu par une nuit de déluge, tromper tout le monde et se soucier des mousquetades comme du moineau qui vole, voilà justement son affaire. Il réussissait mieux que personne, et sa loyauté était impeccable. Mazarin le gronde au besoin :

« J'ai su, lui écrit-il le 16 mai 1651, le danger que vous avez couru. Je serai toujours ravi de vous voir, mais, au nom de Dieu, ne vous exposez plus à de semblables hasards ».

Il le gourmande, oui, affectueusement, mais il ne connaît pas un meilleur serviteur pour les voyages mystérieux, les adrites supercheries et la fidélité. On devine que Basile Fouquet n'y perdait rien : il y gagnait beaucoup d'argent, au contraire, et aussi certains honneurs. Car il les aimait, de passion, surtout les plus voyants.

Quand Mazarin entra triomphant dans Paris, la Fronde terminée, il avait si bien pris l'habitude de Basile Fouquet que peu à peu celui-ci en vint à diriger toute la police du cardinal. Il fut, pour ainsi dire, son ministre de la police. Situation immense pour

(1) Car il n'était prêtre en aucune façon — pas plus que Mazarin — encore qu'on l'appelait communément l'abbé Fouquet ; mais on lui donnait ce titre parce qu'il touchait les revenus considérables de l'abbaye de Noailles, ou Navaille.

A propos de ce mot, Navaille ou Noailles, on ne doit pas oublier que l'orthographe des noms propres était des plus vague au XVII<sup>e</sup> siècle. Nous avons vu, par exemple, le même nom écrit Neuchèse, Nonchaise, Neuchève, Neuchaise, Nuchèse. On écrit également Fouquet ou Fouquet. Nous avons choisi partout l'orthographe la moins surprenante pour nos yeux d'aujourd'hui.

un intrépide petit-maitre (1), mentant comme on respire, apte à se tirer de tout, et en outre de fort jolie figure. Bussy-Rabutin écrit qu'il avait « la mine basse » : mais hormis lui-même et quelques gentilshommes à la mode, qui donc ce quinteux Bussy a-t-il, ne mettons pas admiré, mais seulement admis ici-bas ? Nul autre que lui n'a reproché à Basile cette mine basse ; il se peut que cela eût signifié seulement : « Je le détestais ». En revanche, une belle gravure de Nanteuil, conservée à la Bibliothèque nationale, nous montre un Basile Fouquet fait à souhait pour plaire aux dames.

Comment Basile était-il entré au service de Mazarin ? Qui l'avait recommandé, qui ensuite l'avait habilement fait valoir et poussé ? Il faut bien que ce soit son frère Nicolas, si l'on se rappelle la haute faveur dont jouissait alors celui-ci dans l'estime du cardinal, les services rendus au cours des quatre ans et demi de Fronde par le procureur général, et sa situation, dès lors plus qu'importante auprès du Parlement comme de la Cour. Très attentif, très attaché, l'aîné défendait le cadet. En automne 1651 notamment (8 novembre), Nicolas n'hésitait même pas à écrire à Colbert une lettre des plus vives au sujet de la lenteur que mettait le cardinal à nommer Basile abbé de Noailles. C'est qu'outre le titre, il y avait des rentes bien agréables, attachées à cette abbaye. Le procureur général se déclare « horriblement surpris » qu'on se permette de lanterner son frère ainsi : et il s'impatiente, se pique, se fâche. Finalement Basile obtint son opulente abbaye — il en eut d'autres encore par la suite — et devint désormais l'abbé Fouquet. A peine s'il avait trente ans. Il prétendait arrêter de sa main la Grande Mademoiselle, le cardinal de Retz, négociait de la part du cardinal avec les plus grands personnages du royaume, devenait plus impudent qu'il n'est permis et glorieux comme un paon : déjà il songeait à porter un jour le fameux cordon bleu de l'ordre du Saint-Esprit. Le cordon bleu à l'abbé Fouquet!... Que l'on imagine l'apoplexie d'un Saint-Simon!...

Toutefois l'abbé n'avait pas encore tout à fait perdu la tête, ni le cœur.

Le cœur, surtout, assurément point. Et d'abord, Basile avait-il un cœur ? C'est bien encombrant pour un policier. Une phrase de Mazarin donne à penser. L'indomptable, la brouillonne, la révoltée, séditeuse, fourbe, tourbillonnante et perturbatrice duchesse de Chevreuse avait en 1652 une fille d'une éclatante beauté, âgée peut-être de quelque dix-huit ou vingt ans. Une telle fille, pour une mère pareille, quel merveilleux prétexte à espérances de mariage, sinon à espérances tout court, à combinaisons, échanges et manigances ! La Chevreuse n'y manquait point.

Quant à la malheureuse petite, après un étrange goût pour ce spirituel monstre de Retz, n'avait-elle pas été s'éprendre de l'abbé Fouquet ? Ainsi va la tendresse, mystérieusement... Basile, cependant, s'en montra-t-il touché ? Plus souvent ! A l'automne de cette année 1652, cette créature charmante mourait en quelques heures, et qui sait, peut-être empoisonnée. « Il court un bruit que M<sup>lle</sup> de Chevreuse est morte, écrivait Mazarin à l'abbé Fouquet le 21 novembre. Je ne le puis croire, puisque vous ne me mandez rien. » On le voit, le cardinal lui-même se montrait surpris : il fallait que l'indifférence de Basile fût extraordinaire.

Rude époque, d'ailleurs, pour les âmes délicates. Ce sauvagement de Retz rapporte en dix lignes au plus, dans ses *Mémoires*, la mort soudaine de la pauvre enfant qui avait eu l'extravagance de croire en lui. Le jour même, sans doute, qu'il l'avait vue sur son lit funèbre, il plissait ses yeux de grenouille et minaudent sur la carte du Tendre avec quelque vieille intrigante. Qu'on ne s'étonne pas des frénésies de la Fronde !

Quant au dédaigneux abbé Fouquet, du moins, l'amour eut un jour sa revanche. Il la prend souvent, et furieuse : ce fut ici le cas.

En 1653 Basile eut la bonne fortune de mettre la main, si l'on peut dire, sur un complot magnifique contre la vie du cardinal, son maître. C'est affaire aux policiers que de découvrir les conspirations contre ceux qui les paient, et plutôt que d'y manquer, ils en inventeraient au besoin, afin de les déjouer ensuite avec un art saisissant. Mais, cette fois, il s'agissait bel et bien d'un projet de meurtre. Un certain Bertaut, maître des eaux et forêts en Bourgogne, et M. de Ricous, tous deux partisans fanatiques de Condé, avaient jeté les bases d'une conjuration qui, si elle réussissait, devait tourner en faveur du vainqueur de Rocroy, alors en révolte brutale et acharnée contre son roi. Disons tout de suite que le procès de Bertaut et Ricous eut lieu, et que ceux-ci furent condam-

(1) On sait qu'on appelait alors ainsi les jeunes élégants, toujours plus ou moins insolents.

nés à mort et roués le 11 octobre, pour le plus grand triomphe de l'abbé Basile. Il sauvait l'Etat, il régnait, il était le maître ou le croyait et prétendait qu'on le crût.

L'infortuné Ricous, cependant, avait une belle-sœur parmi la domesticité de la duchesse de Châtillon, une sorte de servante-confidente comme on en voit dans les comédies. Cette Ricous servit-elle d'intermédiaire, ou bien fut-ce un bellâtre assez peu sûr, nommé l'abbé de Cambiac, qui faisait partie des familiers, et naturellement des amoureux de la duchesse, on ne sait trop, mais il n'en est pas moins certain que M<sup>me</sup> de Châtillon, petite-cousine de Condé, et Frondeuse par snobisme, finit par se trouver à peu près compromise dans l'affaire Bertant et Ricous.

Par snobisme, est-ce bien le mot qu'il faut dire?... à moins qu'on ne parle d'oisiveté, du désir de s'occuper ou du plaisir de mal faire. La duchesse de Châtillon, propre fille de ce Montmorency-Bouteville, exécuté sous Richelieu pour s'être impudemment battu sur la place Royale, et veuve, très jeune veuve du petit-fils de Coligny, ne savait même pas trouver en tous ces quartiers de noblesse assez de fierté pour n'imiter personne : la gloire frondeuse des Chevreuse, des Montbazou, des Longueville et des Palatine la hantait, elle tâcha d'y atteindre, et ne fit jamais que se perdre en pauvres petites agitations de procureuse en mal d'argent ou de boutiquière jalouse de la voisine. Excepté la beauté, que tous ses contemporains lui ont accordée sans réserve, on lui cherche vainement une vertu, ou seulement un mérite, ou même moins encore, quelque véritable intérêt.

Bussy-Rabutin la dépeint dans son *Histoire amoureuse des Gaules*. La pensée de tirer la vérité pure de ce fatras d'anecdotes ne saurait venir à personne : mais quand l'auteur rapporte ce qu'il a vu de ses yeux, on doit bien le croire en partie ou alors il faudrait se méfier irrévocablement de tout, ce qui n'est guère plus sage que de croire en aveugle aux moindres racontars de la Cour et de la ville. Lorsque Bussy, par exemple, nous indique, non sans grâce, que M<sup>me</sup> de Châtillon avait « le teint comme il lui plaisait », entendez qu'elle se présentait toujours fardée à l'excès, comme nos belles dames d'aujourd'hui. S'il lui donne une bouche « petite et relevée », c'est donc que sa lèvre supérieure se trouvait fort courte et bien ciselée, telle qu'on la vit plus tard à l'empereur Napoléon : et il n'est pas besoin d'ajouter en ce cas qu'elle avait « un rire charmant », car toutes les lèvres ainsi faites se retournent complètement dans le rire, et pour peu que les dents se trouvent régulières et fraîches, il y a toujours là bien de la séduction. En nous parlant enfin avec quelque regret des bras secs et « carrés » de cette grande brune, je pense qu'il nous donne à comprendre qu'il la jugeait trop maigre, et avait le chagrin de ne pouvoir admirer en elle ces bras ronds et dodus qui passaient au XVII<sup>e</sup> siècle pour parfaitement beaux. La duchesse de Châtillon montrait en somme une silhouette assez pareille à celles qu'on voit à présent partout : en son temps elle surprenait sans doute un peu, et pourtant, « quand elle voulait plaire, déclare Bussy, il n'était pas possible de se défendre de l'aimer ».

Hormis cela, répétons-le, une ribaude sans dignité ni le moindre esprit, mais non sans prétentions, et qui eût ramassé deux liards dans la boue.

Au moment de l'affaire Bertant et Ricous, l'abbé Basile eut l'occasion de se rendre plusieurs fois dans le domaine de Merlou, non loin de Paris : la duchesse de Châtillon avait reçu cette terre en don du prince de Condé, son arrière-cousin, en faveur duquel elle conspirait sans cesse, ou essayait de conspirer, ou se figurait qu'elle conspirait. Basile connaissait bien et admirait déjà beaucoup M<sup>me</sup> de Châtillon : il ne lui fut « pas possible de se défendre de l'aimer », et comme il y avait force galants autour d'elle, la jalousie le saisit à la gorge comme l'assassin sa victime.

Dame! aux pires maux les grands moyens. « Vous êtes plus que compromise dans le projet de meurtre! s'écriait Basile... On va vous arrêter, madame, fuyez, fuyez au plus vite!... Venez, je vous aiderai, j'ai partout des facilités... » Et aussitôt la duchesse épouvantée de le suivre docilement, et de parcourir les provinces déguisée en moine ou en cavalier, comme aux temps héroïques de la Fronde. Basile la guidait, la gardait, heureux, comblé — car cette pauvre conspiratrice de Châtillon mourait de peur en effet, et pour sauver sa vie, se fut donnée à des valets d'armée : l'abbé Fouquet valait mieux.

L'alerte passée, au bout de deux ou trois mois, la duchesse revient en sa terre de Merlou, et se met en tête d'épouser le roi Charles d'Angleterre, puis le prince de Condé, devient la tendre amie du séduisant duc de Candale, de la Feuillade, du marquis

de Cœuvres, du vieux maréchal d'Hocquincourt, que sais-je encore!... Pour le coup, Basile n'y tient plus, et jamais à cour d'expédients, persuadé effrontément au cardinal Mazarin que M<sup>me</sup> de Châtillon est des plus dangereuses, qu'il faut l'arrêter sans plus attendre : et la voilà mise non pas en prison, mais au secret à Paris, dans une maison particulière de la rue de Poitou... Trois semaines de paix pour Basile!

Et puis... et puis, fureurs, imprécations, brouilles sournoises lettres montrées à des tiers, billets surpris, tentatives de suicide « avec du vif argent de derrière une glace de miroir », tromperies, mensonges, cassettes forcées, bijoux confisqués, menaces de se « couper le nez », meubles qui volent en éclat — l'amour, enfin!

Par malheur, l'abbé apportait à ces orages beaucoup plus d'émotion que M<sup>me</sup> de Châtillon, à qui une telle liaison commençait à peser lourdement. Irrité du matin au soir, Basile tourbillonnait, s'agitait, y perdait le bon sens et sa première finesse. Ivre de suffisance, il agissait sans égards pour quiconque, morguait, se cabrait, se gaudait, commettait impair sur impair. En juin 1657, la Grande Mademoiselle, qui ne craignait personne, dut le remettre à sa place comme un insolent qu'il était. Son crédit n'y résista point, car Mazarin voulait bien sourire des bouffons, mais dès qu'un auxiliaire ne servait plus ou servait moins bien, il ouvrait les doigts et le laissait tomber. Pas de mauvais travail!

Basile s'aigrissait, comme il arrive aux orgueilleux. Aussi bien la fréquentation quotidienne d'une Châtillon et de sa cour de brouillants ne pouvait-elle être pour apaiser Basile. Il s'en prenait maintenant à son frère, dont il enviait la fortune ainsi que l'éblouissante position dans l'Etat. Il ne savait même plus gré à Nicolas des services passés. Celui-ci l'avait protégé naguère? Mais quoi, Basile était-il arbre si faible qu'il n'eût point poussé sans tuteur? Après tout, le surintendant s'était donné autrefois le rôle flatteur d'ainé tout dévoué. On l'avait loué, voire admiré : il se trouvait par conséquent payé de sa peine. La bienfaisance est en somme jeu de princes, on s'y livre à ses risques. Et puis, à chacun ses plaisirs : la générosité est un luxe, l'ingratitude un autre. Le fier abbé avait choisi l'ingratitude.

Aussi les deux Fouquet se prenaient-ils à se méfier l'un de l'autre. Un malaise était né, le poison coulait déjà. Il devait leur en cuire à tous deux. On savait que Nicolas n'allait point tarder à effacer le nom de Basile sur son fameux projet de résistance armée, qu'il se garda bien de lui communiquer. Dès septembre 1657, un correspondant inconnu mandait à l'abbé que Son Eminence soupçonnait la brouille, ou du moins la mésentente des deux frères, Mauvaise note pour l'un comme pour l'autre.

Peut-être, pourtant, s'aimaient-ils encore un peu. Ce fut grâce à un prêt de Nicolas que Basile put acheter la charge de chancelier de l'Ordre du Saint-Esprit, puisqu'on n'eut pas honte de la vendre sans trop de difficulté à ce chef d'espions et d'estafiers, dorénavant affublé du célèbre cordon bleu, au pire scandale de la Cour. Le surintendant se fatiguait vite de la rancune, heureusement. Mais il assistait à l'automne d'une tendresse fraternelle qui avait été charmante : bientôt suivraient l'hiver et ses tempêtes, on n'en pouvait douter dès que l'on connaissait le coléreux Basile...

L'inquiétant Basile... ainsi que se chuchotaient à l'oreille Pellisson et toute la cour de Saint-Mandé.

Le mauvais Basile... songeait Nicolas avec amertume.

Le pauvre Basile, devait-il dire seulement, s'il eût été un saint.

JACQUES BOULENGER.

---

A l'occasion des fêtes de Noël et de  
Nouvel An LA REVUE CATHOLIQUE  
DES IDEES ET DES FAITS ne paraî-  
tra pas la semaine prochaine.

---

## L'abbé Frémont

Quels sont les plus grands orateurs religieux, en France, au XIX<sup>e</sup> siècle? Chacun pourra répondre à cette question selon ses lumières et convenances personnelles.

Mais, si l'on demande quels sont, au XIX<sup>e</sup> siècle, les prédicateurs français qui, à tort ou à raison, connurent le grand succès — j'entends : qui remplirent les églises où ils prêchèrent — c'est alors une question de fait, et, sauf meilleur avis, on peut répondre, me semble-t-il, en comptant sur les doigts d'une seule main : le P. Lacordaire, l'ex-Père Hyacinthe, le P. Didon et l'abbé Frémont.

L'œuvre de ce dernier est fort oublié. Les deux énormes volumes que la librairie Alcan vient de lui consacrer, le ressusciteront-ils? Je ne l'oserais garantir (1). Seuls survivent les orateurs qui sont en même temps écrivains. Le cas n'est point commun. Si ce n'est par devoir d'état, qui fréquente encore Fléchier, Mirabeau, Berryer, Gambetta et Jaurès? Comme eux, l'abbé Frémont écrivait honnêtement, mais sans relief ni pittoresque. Cela ne suffit point pour être lu après la mort.

Comme orateur, par contre, au témoignage de tous les contemporains, l'abbé Frémont fut hors de pair. Le maintien et le geste qui imposent, une tête caractéristique, une belle et forte voix, un débit parfait, la facilité d'improviser en périodes harmonieuses, une sincérité éclatante, l'amour manifeste de son auditoire, et enfin cette faculté de s'émuouvoir et de s'en faire accroire à soi-même lorsqu'on est devant le public : il possédait tous ces dons qui vont si rarement ensemble. Mais laissons parler ceux qui l'entendirent. Leur lyrisme nous édifiera :

Le voilà qui « s'avance avec une dignité humble et douce à travers la foule, comme un holocauste vivant. Bientôt, il élève dans la chaire une voix suave, haute, fière, pressante et par moment très émouvante ». Au sortir du saint temple, on entendra des exclamations : « Quelle perfection! Quelle grandeur! Quelle originalité! » Des correspondants nous livrent au vif les impressions des auditeurs. « Comment retrouver à la lecture, écrivent-ils, la vision prestigieuse des tableaux dramatiques que l'abbé Frémont a l'art d'animer? Hélas! l'orateur meurt tout entier! Il est l'encens qui se brûle lui-même en l'honneur du Très-Haut. Ses mouvements oratoires, qui les ressuscitera? Ceux-là seuls qui l'ont parfois entendu pourront s'en faire une idée à l'aide de certains souvenirs, si tant est qu'on puisse se souvenir de la foudre et des éclairs, d'un coucher de soleil ou d'un clair de lune. »

On le sentait bon, magnanime, d'une extrême générosité; une sorte de candeur instinctive et sympathique tempérait ses offensives les plus impétueuses. Il remuait, il bouleversait, il tirait des larmes, jamais il ne blessait.

Faisait-il appel à la véhémence? Ses yeux lançaient des éclairs, son geste imposait ses paroles, un fluide passait de son âme dans l'âme d'autrui, s'en emparait de force, mais avec une force chargée d'amour.

Voulait-il attendrir? Alors, il avait des paroles profondes, délicieuses et vibrantes, une expression de voix si touchante, une noblesse d'attitude si digne, ses traits s'altéraient d'une manière si poignante que l'auditoire tout entier tressaillait. « Jamais, non jamais, la chaire de Saint-Philippe-du-Roule n'a tremblé, n'a gémé, n'a retenti sous des accents plus fiers, plus douloureux, plus vainqueurs. L'impression était si vive, si forte, si intense qu'elle nous accablait : les larmes heureusement sont venues à notre secours. »

Quand le P. Monsabré termina sa carrière, tous proclamèrent que l'abbé Frémont était l'orateur le plus capable d'assembler, à Notre-Dame, un auditoire tel qu'en avaient réuni Lacordaire et

le P. Hyacinthe; et, à l'autorité ecclésiastique, il fallut bien de la diplomatie et de la persévérance pour écarter ce candidat que la renommée désignait. Ce n'était pas qu'il fût indigne de monter dans la chaire illustre, par insuffisance doctrinale ou manque de bon sens (comme c'était le cas, par exemple, du P. Didon), mais ses opinions républicaines, préjudant à son attitude dreyfusarde, constituaient un obstacle insurmontable.

Humble et surnaturel, l'abbé Frémont ne désirait, aucunement la vedette. Son *Journal*, qu'il rédigeait devant Dieu, témoigne de ses dispositions intimes.

A cette époque, il est à Rome où il s'est retiré deux ans, pour y prendre le grade de docteur en théologie; et il écrit :

27 février 1890. — Le *Gaulois* me prédit Notre-Dame. Dieu m'est témoin que cette vision, loin de m'éblouir, m'épouvante. J'ai peur de l'opinion publique qui attend beaucoup et à laquelle je ne serais peut-être en mesure que de peu donner. L'ordre d'idées que j'aurais à défendre ne pourrait plaire à tous. J'attirerais l'attention. Je serais passé au crible, calomnié probablement et persécuté de mille manières. Notre-Dame ne peut être pour moi qu'un calvaire. A la grâce de Dieu!

24 mars 1890. — Cette solitude majestueuse de Rome était bien le cadre qui convenait à mes pensées. Je le sens, à cette heure surtout, où la succession du P. Monsabré met les têtes en l'air. J'aurais été accablé d'indiscrètes visites, à Paris. Rome a été ma délivrance. Qu'elle soit bénie!

6 avril 1890. — Jour de Pâques. J'ai fait aujourd'hui à la Procure de Saint-Sulpice la connaissance de l'abbé Le Camus, auteur d'une *Vie de Jésus-Christ* très estimable. C'est un homme excellent, assez gros et rondlet, un peu méridional, je crois, mais simple au fond, et qui m'a parlé de Notre-Dame où, dit-il, il voudrait me voir monter. Il n'a pas goûté l'avant-dernière conférence du P. Monsabré dont il m'a dit : « Cela sentait le bout de la corde ». Il m'a dit aussi que l'intérim serait fait par Mgr d'Hulst, mais qu'on était moins sûr de cela à Paris qu'à Carcassonne. L'abbé Vigouroux favorise, paraît-il, ma candidature. On se donne bien du mal! Je me tiens en paix, dans l'étude et le recueillement.

On était parfaitement renseigné à Carcassonne, puisque Mgr d'Hulst fut désigné. Le P. Monsabré avait recommandé, cependant, le P. Didon. « Avec lui, écrivait l'abbé Frémont, Notre-Dame deviendrait trop petite. » Mais le dominicain inquiétait. L'abbé Frémont, qui l'aimait, comprenait d'ailleurs qu'il eût été écarté : « Le P. Didon, disait-il, homme supérieur, connaît l'ensemble de la religion. En connaît-il les détails? Non. » Et ce n'était pas le seul grief qui fût allégué contre lui :

1<sup>er</sup> avril 1890. (D'une lettre de l'abbé Frémont à Mme d'Adhémar) — ... Je ne me fais aucune illusion sur la nature des motifs qui pourront empêcher le P. Didon et moi-même de succéder au P. Monsabré. Ces motifs sont plus d'ordre politique que d'ordre religieux. Si le P. Didon et moi nous n'étions connus pour sympathiser avec les idées démocratiques, la porte nous serait grandement ouverte.

Mgr d'Hulst est orléaniste déclaré : il répond aux espérances de l'aristocratie vaincue. Je vois là, bien plus encore que dans sa science qui est considérable et son éloquence écrite qui est réelle, le motif du choix qu'on en a fait. Entre le P. Monsabré et lui, le mépris des temps modernes et le culte, un peu exclusif de la théologie scolastique, est un lien sérieux : l'enchaînement doctrinal se poursuivra. Ni le P. Didon ni moi, nous n'aurions continué la trame. On se fût aperçu bientôt qu'une autre toile s'ourdissait.

Mais, en ce qui me concerne, je m'applaudis de ce que Mgr d'Hulst ait obtenu la préférence :

1<sup>o</sup> Mgr d'Hulst est, à mes yeux, l'ecclésiastique le plus éminent de toute la France. Le caractère, la science, le courage, la fortune sont chez lui en proportion égale et rien ne lui manque de ce qui donne le prestige et l'autorité. Si sa voix un peu grêle et son récit un peu monotone ne nuisaient à l'éclat de sa parole, il aurait tout.

2<sup>o</sup> Mgr d'Hulst ménage l'avenir, rassure l'épiscopat dont il a les sympathies et l'admiration, calme les ordres religieux qui conservent l'espérance.

(1) *Agnès Siegfried*, l'abbé FRÉMONT (1852-1912). Pour servir à l'histoire religieuse. (Paris, Alcan, 2 vol. de 750 pages chacun. Ensemble : 75 francs.)

22 avril 1890. (D'une lettre à Jean Fouruchon.) — ... Mgr d'Hulst occupera magnifiquement la chaire de Paris. Son beau talent d'écrivain, son esprit de réel penseur, et son cœur qui est très noble, lui dicteront des pages dont l'éloquence écrite soutiendra certainement la lecture. L'éloquence parlée pourra fléchir, à cause de l'organe qui est faible, un peu monotone, et de l'accent qui est froid : mais tu verras que le P. Monsabré aura un successeur digne de lui. Je suis de la partie; je connais les deux hommes : le second est très supérieur au premier. Mgr d'Hulst est un penseur original; le P. Monsabré est un original traducteur.

C'est un agrément de trouver, dans le *Journal*, la critique au jour le jour des prédicateurs notoires de l'époque, émanant de quelqu'un qui les dépassait tous. L'abbé Frémont avait une âme honnête où ni le fiel ni la jalousie n'entraient. Il ne demandait que d'admirer, et supportait aisément d'être aidé, dans la conversion du monde, par ses confrères.

Le P. Didon bénéficie des appréciations suivantes :

8 mars 1880. — Le P. Didon que j'ai entendu trois fois à la Trinité, au milieu d'un gigantesque auditoire, a été superbe et irréprochable dans les deux premiers discours : il s'est un peu répété et trop risqué dans le troisième.

9 mars 1880. (D'une lettre à M. Fromillon.) — ... Plus les idées sont extraordinaires, surtout exposées dans un temple, et plus la diction doit être contenue. Le P. Didon est admirablement doué pour ouvrir la brèche. Mais qu'il ne compromette pas le drapeau, en ayant l'air de l'avoir arraché des mains de l'Eglise qui, par timidité, le cachait dans ses sacristies. L'Eglise est une vieille société religieuse qui, ayant traversé mille situations diverses, sait à quoi s'en tenir sur les passions humaines qu'elle regarde de loin, avec un calme divin. Il est bon que des prêtres généreux et éloquents défendent leur mère outragée, mais sans la découvrir elle-même... Il faut exposer, démontrer ses doctrines sublimes, sans prétentions et sans personnalité : tout ce qui aurait l'air trop personnel condamnerait par là même à l'isolement. Le P. Didon est un isolé; il n'a pas conquis le clergé. J'espère qu'il y arrivera.

21 octobre 1881. — J'ai vu ce matin le P. Didon. Son séjour au pénitencier de Corbara est terminé, et j'en suis heureux pour cette âme fière et courageuse. L'illustre dominicain m'a paru très calme, très résigné, très appliqué au travail. Il veut désormais prêcher le « Christ » et se dégager des questions brûlantes... Hier soir, je dinai chez M. le curé avec les vicaires de la paroisse et M. l'abbé Duchesne. Celui-ci m'a conté que le Pape s'était montré sévère à l'égard de l'abbé d'Hulst, parce que ce dernier avait dit quelques mots élogieux pour Descartes dans son discours d'ouverture à l'Université, en novembre 1880. Rome est tout entière thomiste aujourd'hui. J'en suis charmé...

Rome, 14 octobre 1885. — Je viens d'avoir avec un des personnages les plus éminents une conversation... Quand j'étais à Paris, m'a dit le cardinal Czacki, j'ai failli m'attirer les plus graves désagréments parce que je défendais toujours l'autorité des évêques. A l'époque de l'expulsion des religieux, un personnage laïque très dévoué me demanda de fermer toutes les églises de Paris. Il se croyait encore au moyen âge. Mais le Pape ne fermait alors les églises et n'excommuniait les chrétiens coupables que parce qu'il savait que cela soulevait l'opinion publique et pouvait avoir des chances d'amener les récalcitrants à demander grâce. Tandis que, aujourd'hui, excommunier un homme, c'est en faire un héros. Voilà ce qui explique la conduite pontificale; elle tient compte de la différence des temps. Une comtesse disait à son curé qui me l'a répété : « Tant que la Seine ne sera pas rougie du sang des prêtres, la situation ne s'améliorera pas; il faut que les choses aillent pis pour aller mieux ». — « Et pourquoi pas le sang des comtesses? », répartit l'excellent curé... Nous parlâmes ensuite du P. Didon, auquel on a retiré la parole et des moyens qu'il y aurait à employer pour la lui rendre. Je fis observer que prolonger le silence de cet orateur agréable à l'opinion publique, c'était le grandir et peut-être démesurément, d'où pouvaient un jour résulter deux fâcheuses conséquences : la première, l'impuissance où serait le confrencier de soutenir une réputation surfaite; la seconde, le péril où serait alors l'Eglise de passer pour craindre des obstacles imaginaires, et la déconsidération qui s'en suivrait.

1<sup>er</sup> juillet 1886. — Le P. Didon n'a pas été de taille jusqu'ici à faire des œuvres équilibrées et concluantes. Je m'explique fort bien son éclipse momentanée, tout en souhaitant qu'elle cesse,

18 juillet 1889. — J'ai vu le P. Didon (qui écrivait alors sa *Vie de Jésus-Christ*). Les pages qu'il m'a lues sur l'Annonciation et sur la mort du Sauveur sont d'une réelle beauté. Elles ont fait couler mes larmes.

Rouen, 22 mars 1892. — ... Le P. Didon obtient un immense succès à la Madeleine, où je dois lui succéder l'an prochain. Mais ses deux premières conférences sténographiées ne répondent pas à l'attente des esprits sérieux. Ce sont des généralités sans preuve. L'orateur n'aboutit pas. Son thème n'est pas préparé. Avis à l'abbé Frémont.

Varengeville, 20 juillet 1892. — Tout à l'heure, en revenant dans les chemins creux, je me demandais quelle est la différence entre le P. Didon et Mgr d'Hulst. Voici la réponse : Mgr d'Hulst parle admirablement une langue morte, et le P. Didon incorrectement une langue vivante.

Nice, 14 mars 1900. — Le P. Didon vient de mourir. C'était une grande âme, un sublime prêtre, un triomphant et saint orateur, un pionnier de l'avenir, un docte et patriotique religieux. Aussi fut-il, comme Lacordaire, haï de la Synagogue.

21 novembre 1900. — ... Son âme fort belle; mais sa science, en toutes choses, était insuffisante. La puissante formation aristotélicienne lui faisait défaut. Je ne suis jamais sorti satisfait d'une seule de ses conférences. Il n'instruisait pas. Le problème était, d'ordinaire, très bien posé, le plan du discours paraissait neuf et excellent : mais la question n'était pas traitée. Le P. Didon manquait de préparation prochaine. Sa mémoire brûlait en public et il ne restait plus que des cendres chaudes que l'orateur éparpillait d'un geste plein d'ampleur. Aussi, en dehors de Paris et de Marseille, où les amateurs de nouveautés pullulaient et auxquels il plaisait par une certaine hardiesse d'allure, il n'a réussi nulle part. Les prêtres et les hommes sérieux qui venaient l'entendre à Rouen, Bordeaux, Nice, etc., étaient surpris du creux de sa parole. On lui a rendu finalement un grand service en l'arrêtant. On l'a fait grand homme et on lui a permis de composer sa *Vie de Jésus-Christ*, qui est une belle œuvre, mais sans base scientifique.

Et voici quelques jugements sincères, et par conséquent changeants, sur le P. Monsabré :

2 avril 1884. — Je viens de relire les conférences prononcées à Notre-Dame, en 1876, par le P. Monsabré sur la Providence : on y trouve d'excellentes choses, mais l'ensemble est mal construit, mal digéré, empilé au hasard. La méthode fait défaut. L'ordre des arguments n'est ni assez saillant, ni assez logique. Trop de paroles noient la thèse; pas de notes de rappel dans cette harmonie confuse. Tout est vrai cependant : le P. Monsabré est un esprit sérieux, droit, instruit; mais il ne se place pas suffisamment en face des objections modernes; il y répond trop par voie de traduction thomiste, et assez par voie de philosophie pure et simple. L'accent çà et là est trop arrogant. En résumé, le P. Monsabré est un rhétoricien, ce n'est pas un orateur : c'est un érudit, un philosophe de mémoire mais non pas un penseur personnel. La note de la médiocrité, l'allure vulgaire et de temps en temps l'emphase déparent cette œuvre de l'exposition du dogme chrétien, qui cependant ne manque pas de valeur : talent, non pas génie.

5 avril 1887. — J'ai lu attentivement les conférences du P. Monsabré sur le mariage. Elle n'ont pas augmenté l'idée que je me suis dès longtemps faite de son talent. Tout cela doit paraître d'une force peu commune à quelques ecclésiastiques, qui ont la joie d'y retrouver les notions théologiques du séminaire, et tout cela me paraît superficiel. Affirmer sans rien prouver, décrire triomphalement sans se donner la peine d'une démonstration rigoureuse : c'est ce qu'on appelle être profond dans un certain monde clérical où l'on prend l'enthousiasme religieux et la faconde audacieuse pour des arguments irréfutables. J'ai été bien froissé des fautes de goût littéraire qui éclatent çà et là. Est-il admissible, par exemple, qu'un prédicateur fasse des citations comme celle-ci dans un discours sur le divorce : « Allons, Madame, prenez vos hardes; vous vous mouchez trop souvent. Celle qui va vous remplacer a le nez plus sec »? Est-il admissible qu'en parlant du célibat, on s'exprime comme il suit : « Vouloir le supprimer au profit de ce qu'on appelle les vies fécondes, c'est, pardonnez-moi la comparaison, comme si l'on proposait de dévaster, autour d'un magnifique palais, les parterres, les pelouses et les bosquets, pour les remplacer par un champ de pommes de terre qui peuvent très bien pousser ailleurs ». Voilà du style!



20 avril 1890. — On m'a écrit que la longue ovation faite au P. Monsabré (descendant de la chaire de Notre-Dame) prenait des proportions insolites, et que ni Lacordaire, ni Ravignan, ni Félix n'avaient été célébrés de cette façon. Mais la chose s'explique facilement. Jamais Lacordaire n'a été la vivante incarnation du clergé de son temps, dont il froissait au contraire les préjugés politiques, en témoignant quelque sympathie pour la société moderne. Il considérait l'Eglise beaucoup plus sous le rapport de ses devoirs que sous celui de ses droits, que cependant il connaissait et défendait mieux que personne. Le P. Monsabré a toujours considéré l'Eglise sous le rapport de ses droits plus que sous celui de ses devoirs. Ce n'est pas lui que l'on prendrait en délit de sympathie pour ses contemporains. Il méprise hardiment la République qui le lui rend à usure. Il traite la libre pensée comme une « bourriche d'huîtres », et Dieu sait que le moindre petit couteau lui paraît suffisant pour les ouvrir. Le clergé français peut croire qu'il est encore l'arbitre du monde. Le conférencier de Notre-Dame lui a donné l'illusion d'un pouvoir, hélas! perdu. Nous aimerons toujours ceux qui nous flattent. Le P. Monsabré est un flatteur. Son œuvre d'ailleurs mérite l'estime... Ceux qui feront mieux, s'il s'en trouve, emprunteront beaucoup et feront bien de beaucoup emprunter au P. Monsabré.

Rome, 1<sup>er</sup> décembre 1890. — Le P. Monsabré a inauguré sa station d'Avent dans la belle église de Saint-André de la Vallée. Je n'avais pas entendu l'éminent dominicain depuis dix ans : il a blanchi. Mais son talent oratoire est toujours le même, avec ses qualités peu communes, et ses petits défauts. Son discours bien distribué, bien distribué, se composait des lieux communs de l'enseignement catholique. J'aurais voulu un peu moins de vulgarité parfois dans le geste, et pas un seul de ces rires amenés peu décemment, au milieu d'un sujet aussi grave. Le P. Monsabré n'a pas la note divine : il ne l'aura jamais. Cela tient à son esprit qui a pour faculté principale la mémoire, et à son tempérament qui est celui d'un robuste... Auvergnat des bords de la Loire. L'imagination, chez lui, remplace le sentiment. Le pathétique manque à son œuvre; et là où le pathétique n'est pas, le Sinaï de l'art est voilé.

29 février 1892. — J'ai voyagé avec le P. Monsabré qui se félicite peu de la générosité des Romains, et qui regrette, je crois, le chapeau de cardinal qu'on avait agité à ses yeux : comme si Léon XIII fût disposé à brouiller toute sa politique avec la République française, en élisant « un moine expulsé ».

Evêché de Clermont, 18 mai 1895. — Je viens d'entendre le vaillant et vieux P. Monsabré crier la croisade, de sa voix, hélas! brisée. Mais il était touchant. Et le peuple l'a vivement applaudi dans la cathédrale. Je le verrai toute ma vie en chaire, parlant de la Croix, les bras en croix et s'exprimant avec aisance, belle diction, mais d'une voix mutilée.

Nice, 24 février 1907. — J'apprends que le R. P. Monsabré vient de mourir, au Hâvre, à l'âge de quatre-vingts ans. Il y a dix-huit mois, je lui rendis visite dans la petite chambre que des amis lui avaient louée en face du monastère des dominicains, d'où on l'avait expulsé. Je lui demandai sa bénédiction que je reçus avec amour... Monsabré n'avait pas de génie. Aucun de ses successeurs n'en eut davantage; mais Monsabré avait du bon sens, une érudition suffisante, un style oratoire très ferme, un jeu remarquable par sa solidité et sa force, quoique un peu vulgaire dans l'accent, — il disait en effet la science *moderne*, l'idiotie *vulgare*... — ce qui gâtait l'effet d'ensemble. Je ne l'ai jamais entendu sublime, mais je l'ai toujours entendu solide. Il ne risquait rien, récitant de mémoire, ce qu'il m'a avoué à moi-même avec franchise... Le cardinal Mathieu a été reçu à l'Académie et il porte la pourpre : c'était Monsabré qui devait avoir ce double honneur... Du reste, ô mon Dieu, Vous seul avez le droit de juger. Excusez-moi, si je juge mal. Vous connaissez mon cœur.

Par ces extraits, on aura pu juger avec quelle liberté et droiture, l'abbé Frémont rédigeait son *Journal*, et combien l'ouvrage de M<sup>lle</sup> Agnès Siegfried, qui en contient d'immenses morceaux, est instructif pour ceux qu'intéresse l'histoire anecdotique de l'Eglise, entre 1875 et 1912.

L'abbé Frémont est un parfait mémorialiste. Il s'informe avant de parler, il se reprend dès qu'il s'est trompé et les apparences ne lui en imposent jamais longtemps. Il est passionnément démo-

crate; mais cette passion ne nuit ni à sa théologie, ni aux droits de son prochain, ni à la justesse de ses observations.

Son érudition est extraordinaire, son besoin de connaître insatiable. Le modernisme ne l'effleure cependant pas le moins du monde. Il a étudié les Pères, les théologiens, les exégètes et les historiens. Il a un besoin de lecture qui lui fait acheter quinze mille volumes, qu'il lit et relit en les couvrant de notes. Sa mémoire est, d'ailleurs, aussi riche que sa bibliothèque. Tout l'intéresse, depuis la *Messiede* et le *Paradis perdu* jusqu'à Verlaine et Mallarmé, qu'il ne comprend du reste point. Il connaît toutes les villes d'Europe et leurs musées. Il s'entend à la musique, à l'architecture et à la politique extérieure. Il discerne assez justement les idées directrices de son temps et devine assez bien où elles conduisent.

La sûreté de son caractère et sa renommée lui valent un grand nombre d'amis : il voit des impératrices, des ministres de la République, des cardinaux et beaucoup d'évêques. Ses sermons le mènent de cathédrale en cathédrale; ses voyages le conduisent en tous pays; son amour de l'Eglise lui fait souvent toucher barre à Rome; ses admirateurs l'invitent en leurs châteaux où il rencontre du monde et ne cesse de travailler. Et le soir, si ce n'est plusieurs fois le jour, il transcrit dans ses cahiers ce qu'il a vu et entendu.

Car, il a la rage d'écrire. Par les spécimens que nous avons donnés de ses écrits, on a vu que ce grand orateur n'était qu'un médiocre écrivain.

Outre une douzaine de volumes de sermons et une douzaine de volumes de *Principes*, — sorte de somme théologique et apologetique qu'il considérait comme son œuvre capitale, — il rédigea ce volumineux *Journal*, dont beaucoup, craignant de s'y trouver malmenés, auraient voulu s'assurer la propriété. L'abbé leur légua plutôt sa bibliothèque, réservant ses manuscrits à une fille spirituelle qui lui paraissait plus propre à les éditer intégralement.

L'homme était vraiment sympathique. Excellent prêtre, nullement attaché à la gloire ni à l'argent, obéissant à ses supérieurs, n'aimant que la prière, les voyages et l'étude, — car, pour ce qui est de prêcher, ce lui était, à cet improvisateur, une torture, — il mourut pieusement, dans sa maison natale de Poitiers, le 31 juillet 1912, n'ayant fait à la religion aucun ennemi et lui ayant attiré beaucoup d'amis.

J'allais oublier de dire qu'à ses moments libres, l'abbé Frémont avait travaillé, durant vingt ans, à un immense poème : *l'Epopée de la grande Nation*, dont il pensa longtemps qu'elle prendrait rang parmi les chefs-d'œuvre de l'esprit humain et ferait beaucoup de bien après sa mort. Du point de vue de l'art, ce fut une erreur en 25,000 vers. Mais, d'un point de vue supérieur, ce fut une excellente action, en ce qu'elle occupa son auteur entièrement, sans qu'il dût courir çà et là à intriguer et à médire, comme font ceux qui ne savent à quoi tuer leur temps. Ah! que n'avons-nous, tous, comme l'abbé Frémont, une épopée sur le métier, qui nous empêche de nous mêler de ce qui ne nous regarde point et nous ôte les loisirs de manquer à la charité fraternelle!

OMER ENGLEBERT.

#### AVIS IMPORTANT

Les abonnés dont l'abonnement prend fin au 31 décembre de cette année et qui n'ont pas encore payé pour 1933, sont instamment priés de verser la somme de 75 francs à notre C. C. P. : 48,916. Les abonnements restés en souffrance seront supprimés dans la huitaine.

## Le fascisme est-il antiintellectuel?

La dictature n'est pas un climat propice à l'éclosion des œuvres de l'esprit. La glorieuse exception d'un Chateaubriand, d'ailleurs fort mal en cour, confirme une règle d'airain. Pour ce qui regarde le fascisme, la carence des littérateurs a quelque chose de navrant. Les fêtes du Decennale n'ont provoqué, dans l'Italie mussolinienne, que des poèmes « de circonstance ». Encore faut-il déplorer la pauvreté d'inspiration chez les pires épigones d'un Giosuè Carducci. Lorsque Carducci chante l'anniversaire de la fondation de Rome (avril 1876), lorsqu'il regrette la mort du prince Napoléon Eugène (1879), lorsqu'il exalte l'épopée garibaldienne en face du monument élevé à Milan (3 novembre 1880), c'est la « circonstance » qui l'émeut, qui le presse. L'esprit souffle où il veut : et ces trois pièces — nous en pourrions citer d'autres — comptent parmi les mieux venues des *Odi barbare*.

Des porte-lyre de l'an X, nous en choisissons deux à peine. Au demeurant, Arturo Foà n'a pas attendu les jours d'allégresse pour dire sa passion et la renaissance nationale. Le volume qu'il vient d'offrir au Duce, à Turin, est comme un florilège aux tons fanés, aux couleurs déteintes. Certaines pièces datent de la guerre. On ne peut même plus parler des fleurs d'antan (*ante annum*). L'autre poète, Nicola Cupi, est un fasciste calabrais. Son *Canto della Rivoluzione*, en six parties, rappelle par ses divisions les *Laudi* de d'Annunzio. Mais nous sommes loin encore des grands coups d'ailes qui nous enlevaient, en plein ciel d'héroïsme et de gloire, dans les chansons *della gesta d'Oltremare*.

*Ville latine, quelle trouée  
alpestre ou quel golfe marin  
ne porte encore tes signes?  
Quelle humaine destinée  
n'est le fruit de tes desseins?  
Quelle gloire a plus de couronnes  
que ton génie latin et italique?  
Qui, plus que tes fils, calfat  
veille sagement à la carène,  
ou pilote à la barre  
du timon ou à l'amarre  
de l'ancre mariée à la chaîne,  
ou marin à la voile  
tout imprégnée  
d'une moiteur saumâtre?*

Ainsi chante Nicola Cupi.

Marinetti lui-même, de l'Académie et futuriste, fait consister le génie nouveau dans un mélange de grandiose, de pratique et de vélocité. Il insiste surtout sur cette *praticità* qu'engendre la vitesse. La poésie s'en trouve infiniment moins bien que la fabrication à la chaîne, dans les usines Fiat, d'un moteur « standardisé » ou d'un châssis de carrosserie.

\* \* \*

Pour saisir la pensée mussolinienne en matière d'intellectualisme, il n'est que de se reporter aux trois discours que le Duce prononça, pendant la première décennie d'octobre : l'un à l'*Augusteo*, devant l'assemblée des artistes, les deux autres au Capitole, pour le congrès des études juridiques et le congrès des sciences.

Ainsi que l'a fait observer G.-A. Fanelli, dans un article de la *Tribuna*, trois idées-forces animent ces trois harangues. « Intellectuel » est un vocable suspect, taré d'orgueil ésotérique et maçonnique. La culture, dès lors qu'elle tend à elle comme à sa fin, devient une sorte d'argenterie réservée à flatter les goûts égoïstes de ceux-là seuls qui en font usage. Enfin, il faut rompre le cercle étroit des cénacles, abattre les murs aveugles des chapelles; parce que les idées sont faites pour circuler, pour rayonner, et que le peuple entend prendre sa part des conquêtes et des joies de l'esprit qui n'est pas un monopole.

Faut-il voir dans ce programme largement démocratique une affirmation d'antiintellectualisme? Remarquons tout d'abord que Mussolini ne songe pas un instant à battre en brèche l'humanisme. La valeur humaine de l'intelligence, voire de la culture, il la reconnaît hautement. Ce qu'il déplore, ce qu'il condamne, ce qu'il frappe d'interdit, c'est le jeu subtil, raffiné, le « jeu pour le jeu » de ces forces que d'aucuns dénaturent en les mettant au service d'un individualisme monstrueux et inhumain. André Gide est de ceux-là; et aussi le d'Annunzio des années de jeunesse, « l'enfant de volupté » pour qui la vie est à jouir, éperdument, en marge des autres hommes. Pour un Mussolini, au contraire, tout est bien qui maintient le sentiment des valeurs sociales et des limites que la collectivité impose à l'individu. L'intelligence, si elle est un moyen de communication entre les êtres, quel instrument de progrès! Applique-t-elle ses ressources aux créations de sa propre fantaisie, quel organe de décadence!

Le fascisme antilibéral, bien plus qu'antiintellectuel, ne peut accepter cette tradition maçonnique et révolutionnaire (il s'agit des « immortels principes de 89 ») qui continue à sa façon le manichéisme, l'agnosticisme, le pythagorisme et, en général, toutes ces philosophies qui font de l'individu le nombril du monde. Les « actualistes » d'aujourd'hui, avec leur consigne du secret, leur culte de la hiérarchie fondée sur l'initiation, leur dédain du vulgaire, leur mépris de l'autorité, leur religion de la licence et leur indifférence pour toute autre religion, seront toujours vomis par un régime qui défend à la fois le trône et l'autel, parce qu'il voit dans le Pape et l'Empereur les plus sûrs soutiens de l'ordre et de la justice sociale.

Mussolini ne part pas en guerre contre l'intelligence et la culture, mais contre l'intelligence de classe et cette culture libérale qui prétend au contrôle spirituel. Il s'agit bien pourtant d'une aversion pour les « élites ». Resterait à déterminer si le rôle des élites a toujours été digne de leurs responsabilités. Dans l'Etat fasciste et mussolinien, où la notion même de liberté individuelle cède aux exigences collectives et supérieures, il est trop évident qu'il n'y a pas de place pour les immoralistes, les *oullaws*, les solitaires. Chacun a le devoir d'appliquer son intelligence et de développer sa culture au service du bien commun. En dehors du bien commun, il n'est ni moralité ni mérite.

\* \* \*

Ainsi l'antiintellectualisme fasciste rejoint la ligne générale d'une politique et d'une doctrine qui sacrifient délibérément les « droits de l'homme » au profit des « devoirs du citoyen ». La littérature ne pourra qu'y perdre. Le fait littéraire est le fait d'un seul. Et les romantiques ont eu bien tort d'invoquer le génie des masses. Mais il y a longtemps qu'on a dit qu'un poète n'est pas plus utile à l'Etat qu'un joueur de quilles...

FERNAND DESONAY,  
Professeur à l'Université de Liège.

# Le folklore de Noël en Ardenne

IN MEMORIAM...

*Nous l'avions vu trois jours avant sa mort. Dans son bureau du Ministère de l'Industrie, il nous avait reçu, tout plein de gentillesse, pétillant d'humour, débordant de cette sève folklorique, qui n'était pas chez lui de la science, mais de la vie.*

Louis Banneux est mort. C'est la vieille Ardenne qui s'en va, l'Ardenne solitaire, âpre et malicieuse, terre des nutons et des fées, de la chèvre d'or, des coutumes ancestrales, des légendes et des croix au carrefour, de la bruyère rose et blanche, des sapins droits et des aïrelles. Son pays ne lui a jamais fait mal. Et Louis Banneux nous disait comment, chaque année, aux vacances, il reprenait, pour courir les routes et les sentiers schisteux, le bâton du pèlerin. Parfois même, du samedi au lundi, en week-end, comme on dit par anglo-manie, — mais Banneux ne connaissait que son patois. — il s'échappait, fuyant les dossiers et la capitale, vers ces horizons de chez nous où l'air jouette, plus vif, un sang soudain plus jeune.

La sérénité de ce bon tacheur avait quelque chose d'admirable. A une époque où la tarentule littéraire pique les uns et empoisonne les autres, Banneux avait compris que le folkloriste est d'abord unregistreur. Nul ne s'est moins préoccupé que lui de vanité ou de système. Retracer les origines des mythes, faire de la gloire pour un seul avec la contribution anonyme des bergers et des vieilles filles : c'est le dada du théoricien et le péché de l'homme de lettres. Banneux recueillait sa glorie. Trop heureux de nouer la gerbe avec un spot, dans un sourire. Et il nous disait aussi, de sa voix bien timbrée où l'accent de terroir n'avait pas abdicqué, que sa tâche serait tôt terminée. L'Ardenne mystérieuse, l'Ardenne superstitieuse perd, chaque jour davantage de son mystère et de ses superstitions. Il y a l'autobus, le journal, la T. S. F. Il y a la mort qui couche, dans les cimetières des villages, à l'ombre des croix et des sapins, ceux qui se souvenaient encore dans la langue de leurs « taxons »...

Louis Banneux est mort. Il nous avait donné, pour qu'il parût dans cette Revue, le texte de deux causeries qu'il devait adresser devant le microphone aux auditeurs de Radio-Belgique. Car ce fervent du passé n'avait pas la haine de l'aujourd'hui. Le soir de Noël, à l'heure où, dans les chaumières ardennaises, jument le boudin roux et les galettes dorées, il se fut fait une joie de dire aux gens des villos le folklore ingénu de la Nativité.

Que ces pages soient comme l'écho d'une voix chère — et un dernier hommage ! Hommage qu'il nous faut rendre, dans l'affliction de nos cœurs amicaux, non pas au littéraire qu'il n'a jamais rêvé d'être, non pas même au folkloriste, mais à l'Ardennais au grand cœur et dont l'ombre tutélaire hante à jamais la terre des nutons et des fées, de la bruyère rose et blanche, dans le parfum résineux des sapins, dans l'arôme sucré des aïrelles...

D.

De mon commerce d'amitié avec les fées et nutons, j'ai pu obtenir, de ces bienveillants génies des bois et des cavernes, le don de me transporter en divers milieux, tout en restant invisible. Et c'est ainsi que je vous surprends, en cette veillée de Noël, au fond d'une pièce tempérée à souhait et qu'illumine, tombant du plafond, une lumière allègre, dissipatrice de mauvais songes. Il est vrai que les mauvais songes ne sont pas présentement de saison. Ne vous préparez-vous pas à recevoir autour de votre table, au pied de l'arbre de Noël scintillant de neige artificielle et chargé de « surprises », quelques bons amis et l'essaim bruyant de vos enfants, voire de vos petits-enfants ? Vous êtes rentrés tantôt avec, soigneusement dissimulés, les derniers cadeaux que vous offririez, vous, Madame, à votre mari, vous, Monsieur, à votre épouse. Et vous savourez, d'avance, le plaisir que vous allez faire naître...

Au dehors, dans la rue ruisselante de lumière électrique, les autos roulent dans un tohu-bohu joyeux de klaxons déchainés, tandis que les passants s'empressent, leurs épaulettes sous le bras, de prendre le chemin de la maison paisible, heureuse et, déjà, toute frémissante de vie. Car, tenez ! j'entends, à l'étagé, s'échap-

pant de la chambre d'études, le rire frais des petits qui attendent le moment où le Père Noël apparaîtra...

Aucune appréhension : l'heure tisse autour de vous une atmosphère de doux et intime contentement. Aussi, loin de maudire le siècle où vous vivez, chers auditeurs, bénissez-le. N'est-ce pas à lui et à ce qu'il comporte de progrès que vous devez cette quiétude ?

Certes, vous n'auriez pas éprouvé ce bonheur, si le hasard vous avait fait naître en Ardenne, il y a un siècle. Et, à ce propos, arrachez-vous, oh ! quelques minutes seulement, à votre milieu tiède et cossu, pour vous représenter une nuit de Noël en un de ces villages ardennais, à une époque ignorant l'auto, l'électricité, le chemin de fer, la T. S. F., le téléphone, et où l'ombre, entre les collines, s'insinuaît traîtresse, et parfois sinistre.

Une maison, basse et profonde, au bord de la route. Dans la cuisine, sous la hotte enfumée de la cheminée, les bûches de hêtre flambent. Le buste penché sur la table, éclairé chichement par une lampe Carcel, quelques hommes jouent aux cartes, en attendant l'heure de se rendre à la messe de minuit. Entre le feu ouvert et la table, deux paysannes, la mère et la fille, s'occupent à confectionner d'odorantes galettes, que la famille croquera tout à l'heure en les humectant, de temps à autre, d'un verre de vieux pèket : il sied de garnir le coffre, avant d'affronter l'air glacé de ce soir d'hiver.

Tout à la détente du moment, le groupe s'amuse : les rudes plaisanteries fument comme la fumée hors des pipes. Il n'est pas jusqu'à grand-père lui-même, visage aduste, mal raboté, avec de petits yeux en vrille, qui ne sourie, dans son coin, son bâton noueux entre les jambes. Hé ! il n'y a qu'une fois Noël en l'année. Et Noël, c'est une fête de famille, que dis-je ? une belle fête religieuse, une fête de joie, d'espérance et d'amour qui met autant de liesse dans l'âme humaine que s'allument de feux à l'autel, où l'Ardennais, à minuit, ira s'incliner. Car si le rustre brocardé d'aventure son curé, il n'en reste pas moins religieux. Aussi, l'aide-t-elle, cette fête où le boudin sera servi après la messe, à oublier ses ennuis...

Soudain, une main inconnue semble agiter les volets. La porte paraît secouée par une poigne qui dépasse en puissance celle de l'homme. C'est le vent, murmure le paysan. Oui, c'est le vent. Mais ce vent, qui cogne dans l'ombre, le fait tressaillir instinctivement. Et sans qu'il en souffle mot, l'homme songe à la nuit hostile, aux grands espaces vides remplis de murmures mystérieux, aux plaintes dans les arbres, aux étranges bruits venant de la rivière proche, aux esprits ennemis qui le guettent, menacent sa vie, celle des siens, de son bétail. Et il tremble.

Ne souriez pas. C'est naturel. N'a-t-il pas présentes à la mémoire les choses tragiques arrivées à tel de ses voisins ? Comment, alors, n'être point superstitieux ?

Heureusement que, pour combattre les puissances occultes, pour déjouer les maléfices dont il peut être victime au premier jour, l'Ardennais connaît les gestes à accomplir, les rites à suivre, pendant cette nuit qui commémore la naissance de Celui qui a été promis aux hommes de bonne volonté. Ces gestes, ces rites ces coutumes, c'est tout le folklore de Noël en pays ardennais. Il est né de la confiance et de la peur.

Quelles étaient donc ces pratiques conjurant le sort ? Je vous en énumérerai le plus possible, en m'abstenant toutefois de vous ennuyer par la citation des localités où elles étaient en honneur. J'aurai bien un jour l'occasion de m'acquitter de ce souci d'exactitude.

Je tiens à faire remarquer que, de-ci, de-là, en certains coins retirés de nos vallées ardennaises, maintes de ces coutumes ne sont pas encore mortes.

Ainsi, à l'extérieur des maisons, on dépose, d'ordinaire, un chateau de pain, de l'avoine, du foin ou du trèfle. Au coup de minuit, pain, avoine, foin et trèfle sont bénis.

Les personnes mangent le pain, qui les préserve des mauvais esprits pendant toute l'année.

L'avoine garde les poules, des atteintes des renards. Le foin et le trèfle épargnent aux vaches la météorisation, le gonflement.

Autrefois, à Bouillon, à Jalhay et à Hockai, pour garantir le bétail des atteintes du loup, on plaçait, pendant les matines, trois gerbes d'avoine à l'extérieur : on en donnait une à manger le matin ; la deuxième, le 1<sup>er</sup> janvier ; la troisième, aux Rois.

A Hockai et à Rogery, les paroissiens portent sur eux de l'avoine serrée dans de petits sacs. Après les trois messes, ils délimitent un petit cercle à l'aide de paille, jettent l'avoine au milieu pour

être picorée par les poules, ce qui les protégera contre la rapacité des renards.

A *Borzée-Laroche* et à *Erezée*, l'avoine est remplacée par du pain. A *Bihain*, *Bra-sur-Lienne*, *Hockai* et dans la région de *Stavelot*, le pain, porté sur soi pendant les matines et donné aux animaux domestiques, les préserve des maladies pendant l'année.

A *Hockai* et à *Erezée*, il en est qui, pour faire bénir du grain, en portent dans leurs poches au cours des trois messes.

Mais, tout autant qu'à ses bêtes, l'homme songe à lui. Les naturels de *Lamorménil* recueillent, entre la messe de minuit et celle de l'aurore, de la neige; fondue, elle leur sert à guérir les brûlures et les engelures.

Ceux d'*Opont* sont plus avisés. Pendant la messe de minuit, ils mettent devant la porte une bouteille d'huile d'olive. Elle est, paraît-il, souveraine pour guérir les brûlures.

On dit couramment, à *Baronville*, à *Chiny* et à *Lacuisine*, que l'enfant qui naît entre la messe de minuit et la messe de l'aurore charme le feu : le canon, le fusil ne lui feront aucun tort.

A *Bihain*, *Polleur*, *Ster* et *Vielsalm*, on assure que ceux qui ont assisté aux trois messes de Noël ne se noieront pas.

A *Opont*, pour ne pas mourir pendant l'année, il suffit d'assister aux trois messes de Noël et de réciter Pater, Ave et Gloria entre les deux élévations.

D'autre part, on certifie, à *Jalhay* et à *Vielsalm*, que l'enfant né la nuit de Noël est prédestiné, tandis que, pour les gens de *Lacuisine*, cet enfant est réputé sorcier.

Des autochtones de *Hockai*, de *Polleur* et de *Sart* m'ont affirmé que le verre d'eau placé à l'extérieur d'une fenêtre, entre minuit et 1 heure, ne se gâte pas pendant l'année.

Mais voici qui est mieux. Les gens de *Roy* croient qu'à l'élévation de la messe de minuit toutes les eaux sont changées en vin.

Jadis, notamment à *Bercheux* et à *Regné*, on soutenait que l'eau que l'on buvait sur le coup de minuit se changeait en vin, à l'insu du buveur.

Sachez qu'à l'heure actuelle, dans de nombreuses localités des Ardennes, nul ne se permettrait, la veille de Noël, de manger des pommes ou de la compote de pomme, par crainte des furoncles.

Partout encore, on croit généralement que, pendant la nuit de Noël, lorsque les douze heures sonnent, tous les animaux se mettent à genoux dans les étables. Malheur, dit-on, à celui qui cherche à les voir ainsi prosternées! Des imprudents seraient devenus aveugles, ou même tombés morts.

A *Roy*, on ajoute que si quelqu'un entre dans l'étable à ce moment-là porteur d'une lumière celle-ci s'éteint.

\* \* \*

Il ne faut pas seulement sauver gens et bêtes des maléfices, sorts jetés par un porteur d'un mauvais œil, etc., il importe de garder aussi les arbres fruitiers d'ennemis menaçants.

C'est ainsi que, dans plusieurs villages, on juge indispensable pendant la messe de minuit, de lier les arbres, à hauteur d'homme, avec un brin de paille, ou pour les défendre de la gelée, ou pour empêcher les pucerons de monter plus haut, ou pour leur faire porter beaucoup de fruits.

Qu'en disent nos arboriculteurs?

Si vous voulez avoir pommiers et poiriers francs du pied, dit-on à *Hockai*, *Polleur*, *Ster* et *Vielsalm*, semez les pépins en pot le jour des matines, ou le dimanche qui suit.

Les Ardennaises adorent les fleurs comme vous, Mesdames. Seulement, elles ne peuvent se payer le luxe de décorer leurs maisons des corolles somptueuses que des horticulteurs experts font épanouir, à votre intention, en leurs serres surchauffées. Aussi, sont-elles moins exigeantes. Pour en avoir en hiver, elles placent dans de l'eau, la nuit de Noël, des branches de lilas, de pommier sauvage et d'épine blanche.

A *Nafraiture*, *Naomé* et *Paliseul*, on dit qu'une bouture, dans ces conditions, fleurit six semaines après.

Si vous en tentiez l'essai!

On prétend encore, à *Freux* et à *Grand-Halleux*, qu'une branche de lilas, coupée entre les deux élévations de la messe de minuit, fleurit à Pâques et, à *Nassogne*, dans les six semaines.

J'ai là, sous les yeux, l'énumération de plus de soixante localités où, depuis la Noël jusqu'au Nouvel-An, ou jusqu'à la fête des Rois, les cultivateurs n'osaient enlever le fumier des étables et écuries. Car, quiconque se rendait coupable de cet oubli, courait

grand risque de perdre une ou plusieurs bêtes pendant l'année (1). Il subsiste des tenants de cette pratique.

Vous connaissez nos météorologues. Ce sont gens savants qui passent leurs jours à dresser des statistiques et s'efforcent d'en tirer des lois. Nos vieux Ardennais, qui n'épelaient que l'almanach de Mathieu Lânsberg et savaient à peine compter, avaient une façon plus simple de prédire le temps de l'année nouvelle. Naturellement, cette divination ne pouvait se faire qu'au cours de la nuit de Noël.

Au moment de la messe de minuit, on découpait — et l'on découpe encore — soit un gros oignon en douze morceaux, soit, comme à *Francorchamps*, *Grandménil*, *Masta*, *Oster* et *Ster*, six oignons en deux morceaux, que l'on range sur une table, chacun représentant un mois de l'année correspondant à son chiffre, puis on les saupoudre de gros sel.

Après les matines, on les examine. Chaque morceau, rendu plus ou moins humide par le suc qui s'en échappe, signifie que le mois qu'il représente sera plus ou moins humide ou pluvieux; les morceaux restés plus ou moins secs indiquent que les mois qu'ils représentent seront plus ou moins chauds et secs en été, froids et secs en hiver.

Et l'on vient dire que la météorologie est une science compliquée!

\* \* \*

Mais, rappelons-le, si l'Ardennais de jadis, par sa lutte avec un sol tétu, par les forces ténébreuses qu'il sentait rôder autour de lui, ne vivait pas sans appréhensions — et un peu, si j'ose m'exprimer ainsi, sur le pied de guerre — il avait des déteintes. La veille de Noël était souvent une nuit de liesse qui l'incitait à oublier l'austérité de sa vie. Il s'adonnait alors à des douceurs gastronomiques. Le sobre qu'il était, devenait gourmand, gourmet même. Femmes et filles inventaient des friandises, dont se méfieraient sans doute vos estomacs délicats de citadins difficiles sur la bouche, mais qui les remplissaient d'aise, d'autant plus qu'on y attribuait souvent des vertus symboliques.

A *Libin*, par exemple, les ménagères faisaient de petits gâteaux allongés appelés « cougnous ». Les jeunes filles nubiles y glissaient des billets avec une bonne pensée.

A *Lorcé*, la maîtresse de maison distribuait des « cougnous » aux habitués, tandis que la jeune fille se réservait d'en offrir un, trois ou quatre fois plus gros, à son prétendant.

Voilà, à coup sûr, une déclaration d'amour ingénieuse. Et puisque j'en suis à ce si agréable chapitre, j'ajouterai que, au pays de *Grand-Halleux*, les jeunes filles, la nuit de Noël; ou bien se rendaient près du puits, avec une chandelle allumée, pour voir dans l'eau le portrait de leur futur; ou bien elles exposaient à la gelée un verre d'eau; le matin, elles examinaient la glace et, dans les dessins formés, s'évertuaient à distinguer les traits de leur futur.

Ne disait-on pas aussi à *Izier*, qu'à minuit, le jour de Noël, si un jeune homme ou une jeune fille sortent, la première personne qui, sur leur chemin, les saluera, sera ou rappellera la personne qu'ils épouseront.

Une coutume, qu'il serait fâcheux de voir disparaître, est celle qui se pratique encore à *Vielsalm*. Là, le jour des matines est le jour du « pan wârdi » (pain gardé).

Le soir, sur l'appui extérieur des fenêtres du rez-de-chaussée, les habitants déposent des pains, en nombre variable suivant leur générosité ou leur état de fortune.

Les pauvres honteux y vont faire leur provision, à la faveur des ténébres. S'il n'y a plus qu'un pain, ils se gardent d'y toucher, le laissant « à l'wâde di Diu » (à la garde de Dieu).

Ce pain est mangé, le lendemain matin, par le déposant et sa famille; les miettes sont distribuées au bétail, aux poules, etc. Ainsi, pendant toute l'année, gens et bêtes sont sauvegardés.

Quelle émouvante tradition qui peint magnifiquement l'âme ardennaise, généreuse, fraternelle, autant que délicate et croyante sous des apparences rudes et parfois grossières!

Mais c'est la galette aromatique qui l'emporte — même sur

(1) Autrefois, au pays de *Sibret*: a) la veille de Noël, on devait tenir la nourriture toute prête pour le bétail; b) le jour de Noël, le berger ne pouvait « hayer », c'est-à-dire mener paître son troupeau, quel que fût le temps. C'est pour avoir contrevenu à cette coutume, que le berger de Mousny, ses chiens et ses moutons auraient été pétrifiés. (Autre version de la belle légende des *Blancs cailloux*).

le boudin — dans nos villages d'Ardenne. Au moment où je vous parle, que de ménagères ont la main à la pâte! Dans telle maison, une corbeille déborde déjà. Dans telle autre, il en faudra au moins un panier de ces succulentes galettes faites avec de la levure, de la farine, du beurre, des œufs et du sucre. Tantôt, en rentrant de la messe de minuit, on s'en régalerait en famille avec du café chaud, sucré comme il sied et qui ne laisse pas voir Napoléon au fond de la jatte.

Je ne me le dissimule pas, ce menu est trop fruste pour vous, gens des grandes villes. Sur vos tables fastueuses, boudins et galettes, pêket ravigorant et café bouillant sont remplacés par la dinde aux champignons, le lièvre au vin, le bourgogne corsé et la pièce montée. Cela s'harmonise du reste avec le lustre à girandole, faisant feu de ses mille bougies, et l'arbre de Noël, chargé de bijoux et de jouets de valeur. Autre temps, autres mœurs.

J'ai voulu finir cette causerie comme je l'ai commencée : par le contraste entre la vie d'hier et celle d'aujourd'hui.

Il ne me reste plus qu'à m'excuser de vous avoir distraits peut-être de vos préparatifs de fête et de vous souhaiter, en cette nuit qui commémore la naissance de Celui qui est venu apporter aux hommes la paix et l'amour, un sincère et joyeux Noël!

LOUIS BANNEUX.

## Gustave Flaubert<sup>(1)</sup>

BOUVARD ET PÉCUCHET

Il n'existe probablement pas de roman aussi complexe que *Bouvard et Pécuchet* qui, en apparence, est pourtant assez simple : point d'action, ou juste ce qu'il en faut pour que les épisodes se succèdent. Mais en revanche un sujet si vaste, si profond qu'il aurait découragé tout autre que Flaubert. Et même celui-ci fut à dix reprises sur le point de l'abandonner. Encore n'en vint-il point à bout en huit ans de travail acharné.

Qu'est donc cet ouvrage? Un roman? Peut-être, si l'on accepte que les idées tiennent lieu de personnages. Et c'est pourquoi, sans doute, la portée et les mérites de *Bouvard et Pécuchet* ont été si bien méconnus.

Certains n'ont voulu voir dans ce livre qu'une sorte d'énorme farce d'atelier, si disproportionnée que sa lourdeur écrase et le lecteur et l'auteur. D'autres y ont aperçu la condamnation de tout esprit d'entreprise, une raillerie à froid de toutes les connaissances et même de ce qui fait la noblesse de l'homme : le désir de s'élever par l'esprit. Enfin d'autres encore ont affirmé qu'il valait mieux pour la mémoire de Flaubert que la mort l'ait pris avant qu'il eût achevé sa tâche, puisqu'ainsi nous pouvons au moins conserver quelque illusion sur sa valeur.

Peut-être toutes ces erreurs sont-elles dues précisément à l'état d'imperfection relative où le livre fut laissé : Flaubert y eût sans doute introduit plus de clarté et mieux fait voir ses intentions. Toute une partie manque et les critiques disputent encore de son contenu. Ce devrait être une raison pour qu'ils n'abordent *Bouvard* qu'avec prudence (non pas avec indulgence, ce qui serait de l'imperfection). Pas plus qu'en ouvrant la *Correspondance*, nous ne devons oublier que ces textes posthumes, l'auteur n'eût jamais autorisé leur publication.

Mais cette réserve n'empêche point de rechercher le sens de l'œuvre. Il se dégage clairement à la lecture, si clairement même qu'on s'étonne à la pensée que tant et tant de lecteurs ont pu le méconnaître : *Bouvard et Pécuchet* pourrait porter ce sous-titre : *du défaut de méthode*. Ce n'est pas le procès de la science, ce n'est point la condamnation de l'étude, ni même de la *libido sciendi* que Flaubert a voulu tenter. C'est un avertissement qu'il a voulu donner à ceux qui, mal préparés et manquant de culture, n'ont pas appris à apprendre et croient qu'il suffit d'un peu d'audace pour tout oser.

(1) Extraits d'un important ouvrage que publiera, le mois prochain, la Librairie Desclée, de Brouwer et Cie, Paris.

Et là encore on pourrait retrouver l'esprit goethien : les *Apprentis sorciers* de Flaubert n'évoquent plus « l'envoyé de l'enfer ». Mais les puissances qu'ils veulent contraindre à les servir sont non moins redoutables. Elles ont tôt fait de les submerger parce qu'ils ignorent le maître-mot. Le maître qui peut sauver l'apprenti, c'est la méthode. L'avertissement, en cet âge de « primarisme » et de « scientisme » avait sa valeur. Pourquoi fut-il donc si mal compris?

La faute en est moins à Flaubert qu'à ses lecteurs du moment. Ce n'est pas dans la littérature le seul exemple d'un livre qui n'est mis à son rang que bien longtemps après qu'il a paru. C'est le sort des ouvrages qui ont précisément le plus de chance de durer toujours : le langage populaire a comparé les succès trop rapides aux feux de paille qui s'éteignent aussitôt qu'allumés. Et sans chercher des exemples trop loin, l'œuvre même de Flaubert nous en fournit un déjà : *l'Education sentimentale*, si nettement supérieure à *Madame Bovary*, n'a pas encore atteint, aujourd'hui, la renommée à laquelle parvint du premier coup le premier roman du maître. Mais déjà personne n'en parle plus comme on le fit en 1869. Pour beaucoup le renversement s'est accompli, et c'est *l'Education* qui tient la première place.

Il en est de même pour *Bouvard et Pécuchet*. Remy de Gourmont y voyait le chef-d'œuvre de la littérature française. Et M. Albert Thibaudet a pu très justement écrire : « Il fallait *Bouvard et Pécuchet* pour achever Flaubert, pour donner au fleuve son profil d'équilibre, pour le conduire à une fin selon lui-même, pour en faire le miroir d'une idée originale et vivante, et vécue du monde. Tout en se disant bien souvent qu'il fallait être fou pour écrire un pareil livre, il n'avait pas tort de dire : « Oh! si je ne me fourre pas le doigt dans l'œil, quel bouquin! Qu'il soit peu compris, peu m'importe, pourvu qu'il me plaise, à moi, et à nous et à un petit nombre ensuite! »

Ainsi donc, ce livre ne fait pas plus tache dans l'œuvre de Flaubert que dans la littérature contemporaine. Il n'est point un monstre, comme on l'a dit. Il a sa place et il est venu à son heure.

\* \* \*

Ainsi donc voici précisées les origines de *Bouvard et Pécuchet*. Dans ce que Flaubert appelait son « histoire littéraire intime », ce livre représente le dernier terme du cycle satirique, comme *l'Education* le cycle sentimental, comme la *Tentation* le cycle philosophique. Il est un aboutissement. Mais la satire n'y est pas à l'état pur : elle sert à nous faire accepter beaucoup de philosophie. Existe-t-il, d'ailleurs, une véritable satire exempte de philosophie? *Pantagruel* et *Don Quichotte* répondent à la question.

*Bouvard et Pécuchet* ont posé à la critique plus d'un problème que l'inachèvement de l'œuvre rendait difficile. On remarque d'abord que les deux « bonshommes » évoluent durant le récit. Flaubert les présente dans les premières pages comme des grotesques, assez pauvres d'esprit. Puis, chemin faisant, il semble que le sentiment de l'auteur se modifie : on dirait que ses héros ne lui inspirent plus le mépris qu'il garde, cependant, pour leur entourage, pour les Chavignonnais. Cela, c'est très humain et c'est bien naturel : les expériences de Bouvard et de Pécuchet ne sont pas absolument sans profit. Elles « ratent », soit; mais elles leur laissent au moins quelque chose dans l'esprit. Et puis ces deux hommes ne sont point si bêtes, puis qu'ils portent en eux le très noble tourment de s'instruire. Alors Flaubert les dote d'une « faculté pitoyable » — dont il souffrit lui-même si durement : « ils voient la bêtise et ne la tolèrent plus ». Pourquoi? Parce que — c'est Flaubert qui le note — « par leur curiosité, leur intelligence se développe et qu'ayant plus d'idées, ils ont plus de souffrances (1) ». De ce jour « des choses insignifiantes les attristent : les réclames des journaux, le profil d'un bourgeois, une sottise réflexion entendue par hasard. En songeant à ce qu'on dit dans leur village et qu'il y a jusqu'aux antipodes d'autres Coulon et d'autres Marescot, ils sentent peser sur eux toute la lourdeur de la terre » (2).

Ainsi donc, nous voici renseignés.

Souffrir ainsi de la bêtise bourgeoise, c'est le fait de Flaubert lui-même; mais ce n'est certainement pas le fait d'un imbécile.

(1) Cf. RENÉ DUMESNIL, *En marge de Flaubert*, chap. II, « Bouvard et Pécuchet sont-ils des imbéciles? »; RENÉ DESCHARMES, *Autour de Bouvard et Pécuchet* (Librairie de France, 1921); D.-L. DEMOREST, *A travers les manuscrits et dossiers de Bouvard et Pécuchet* (Conard, 1931).

(2) *Bouvard et Pécuchet*, chap. VIII.

L'esprit des deux bonshommes a singulièrement évolué depuis les premières pages du livre! Maupassant qui avait reçu les confidences de Flaubert, définit d'ailleurs ainsi nos deux personnages : « *Bouvard et Pécuchet*, c'est une revue de toutes les sciences, telles qu'elles apparaissent à deux esprits assez lucides, médiocres et simples (1) ». Lucides, oui, certes.

Aux dernières pages du livre, las de tout, fatigués de leurs expériences malheureuses, Bouvard et Pécuchet reviennent par passe-temps à leur ancien métier, reprennent la sandraque et la plume, et de leur belle écriture d'expéditionnaire, ils se mettent à « copier comme autrefois ». Copier quoi?

Les notes de Flaubert ne le disent point. Mais nous avons là-dessus quelques témoignages dont aucun ne serait assez probant, à lui seul, pour nous donner la réponse — mais qui, concordant exactement avec le sens du livre, nous apportent cependant la solution du problème.

Nous venons de voir que, bon gré mal gré, soit qu'il ait prémédité, soit que ses personnages aient évolué en dehors de sa volonté et comme à son insu, Flaubert a doté Bouvard et Pécuchet d'esprit critique au moment qu'il leur remet la plume à la main. On a pensé que le *Dictionnaire des Idées reçues* formait la matière de ce deuxième volume de *Bouvard* (volume dont nous ne savons rien). M. Ferrère l'a prétendu dans sa thèse (2). Descharmes a prouvé que ce ne pouvait être et démontré, au contraire, que Bouvard et Pécuchet copiaient un sottisier dont Flaubert et son ami Laporte avaient réuni les éléments. Ce sottisier était composé de citations tirées de tous les auteurs et jusqu'à Flaubert lui-même. Bossuet y voisinait avec Raspail. Au contraire, le *Dictionnaire des Idées reçues* est un recueil de lieux communs chers aux bourgeois (nous dirions aux *snobs*). Or, Flaubert a dit : « Mon deuxième volume est fait aux trois quarts et ne sera presque composé que de citations ». Voici un premier point. Laporte, d'autre part, m'a répété la même chose. Et j'ai vu, dans ses papiers des pages entières de citations par lui recueillies dans les ouvrages de médecine et annotées de la main de Flaubert, en vue d'un classement. Ces citations représentaient une partie du florilège composé par Bouvard et Pécuchet.

Et pour le rassembler, il fallait bien qu'ils eussent acquis l'esprit critique. Car autrement, par quel prodige eussent-ils choisi? Comment se fussent-ils réjouis de certaines erreurs (pas si faciles à discerner du premier coup, ma foi!) qui font la drôlerie de ces phrases? Supposer que leur bêtise les pousse à copier ces sottises parce qu'ils les prennent pour des beautés, pour des pensées profondes, est absurde. S'ils étaient si bêtes, tout ne serait pas *stupide* ou *faux* dans ce qu'ils choisissent; or toutes les citations du sottisier sont de véritables « perles ».

En écrivant cette phrase : « Ils acquièrent la faculté pitoyable de voir la bêtise et de ne plus la tolérer », Flaubert nous a livré toute sa pensée : ses héros dotés de sa propre nature, souffrent de la sottise et *veulent se venger*. Ils goûtent, selon le mot de Faguet, des *charmes atroces* : « D'un poème ennuyeux, disait J.-B. Rousseau, rendons-le court en ne le lisant point. Flaubert l'aurait lu en l'épéant pour le trouver plus long et avoir matière à le maudire davantage ».

Reprenant la copie, Bouvard et Pécuchet reviennent à leur seconde nature, mais ils ont maintenant des opinions toute différentes de celles qu'ils avaient autrefois. M. Ernest Seillière les qualifie justement d'« intelligentes et même pénétrantes (3) » et il note que Bouvard et Pécuchet deviennent, dans leurs appréciations dénigrantes, les porte-parole de l'auteur et, qu'après avoir étudié les philosophes, « leur supériorité intellectuelle sur leur entourage bas-normand éclate aux yeux surpris du lecteur ». Ils en viennent à exprimer les opinions de celui qui les fait parler sans aucune nuance d'ironie ou de parodie et peut-être le *Garçon* faisait quelquefois de même. C'est bien ce besoin un peu pervers de rechercher la bêtise, tout en sachant que sa découverte leur procurera des « charmes atroces » qui les pousse à se mettre à la tâche, tout comme il a poussé jadis Flaubert à inventer le *Garçon*, à en tenir lui-même le rôle... et, présentement, à écrire *Bouvard et Pécuchet*. Car s'il en était autrement, s'ils copiaient naïvement ces passages stupides parce que ceux-là seuls leur semblent dignes d'être admirés, s'ils faisaient un sottisier croyant faire une anthologie, il y aurait contradiction formelle entre cette admiration de la bêtise et le fait que leur esprit s'est affiné. On ne comprendrait plus pourquoi

Flaubert aurait pris si grand soin de noter que leur développement intellectuel leur donne de nouveaux motifs de souffrir. Ensuite, on pourrait douter que de pareils imbéciles, pour qui la bêtise seule serait admirable, fissent leur lecture coutumière d'ouvrages aussi sérieux. Car, ne l'oublions pas, les citations de l'album sont tirées de préférence des meilleurs auteurs. (Ici on retrouve encore en Bouvard et en Pécuchet un trait du bon Flaubert et sa joie devant la découverte *hénaurme*). Maupassant, dont le témoignage confirme celui d'Edmond Laporte, le dit expressément : « Ce surprenant édifice de science bâti pour démontrer l'impuissance humaine devait avoir un couronnement, une conclusion, une justification éclatante. Après ce réquisitoire formidable, l'auteur avait entassé une foudroyante provision de preuves : le dossier des sottises cueillies chez les grands hommes (1) ».

Mais sans doute Flaubert eût-il senti la nécessité d'exprimer plus clairement sa pensée et eût-il remanié en conséquence les parties du roman qui ont été publiées après sa mort comme « définitives » (sans qu'il les eût revues). C'est pourquoi le jugement de Faguet est doublement injuste, d'abord parce que Faguet n'a pas voulu comprendre le sens profond du roman; ensuite parce qu'il l'a considéré comme il eût fait d'une œuvre achevée, portée par l'auteur au point de perfection où celui-ci la voulait mener. Et qu'on ne doute point de ses intentions : à l'instant de sa mort, Flaubert répondait à Mme Adam, pressée de publier le roman dans sa revue pour procurer à son ami quelque argent : « Pas d'imprudence! mes deux bonshommes ne sont pas près d'être finis! Le premier volume sera terminé cet été. Mais quand? Et le second me demandera bien encore six mois, si toutefois je ne suis pas moi-même fini avant l'œuvre (2) ».

D'ailleurs, qui peut dire si les défauts du livre ne sont sensibles seulement que par notre ignorance de sa conclusion véritable, cette « éclatante justification » dont parle Maupassant? Toutefois nous en savons assez pour regarder ce roman comme un des plus curieux et des plus significatifs de notre littérature et, pour tout dire, comme un chef-d'œuvre. Si l'on s'est mépris sur sa portée, et même sur son sens, c'est qu'on l'a mal lu.

\* \* \*

Evidemment les « sources » d'un pareil ouvrage sont innombrables. Descharmes a relevé la liste des livres empruntés par Flaubert à la Nationale et à la bibliothèque de Rouen de 1870 à 1880. Elle est déjà considérable mais elle ne nous livre qu'une partie des immenses lectures préparatoires de l'auteur : il lut plus de quinze cents volumes. Parmi ceux-ci, certains furent pour Flaubert d'un intérêt essentiel, d'autres absolument négligeables. Descharmes a signalé quelques-uns des premiers et recherché les passages du roman où leur utilisation est visible. Pour en juger, pour comprendre ces choix, cette érudition, il ne faut pas oublier qu'ils représentent « non pas ce que Flaubert savait par lui-même, mais ce que deux cerveaux comme ceux de ses bonshommes pouvaient vraisemblablement et logiquement retenir et concevoir à l'occasion de chaque science particulière. Ici comme ailleurs, l'œuvre n'exprime pas directement la pensée ou la vision de l'auteur, mais seulement cette pensée et cette vision transposées dans des âmes différentes de la sienne, projetées au dehors et traduites par d'autres individus que lui-même » (3). Parmi ces ouvrages qui ont en quelque sorte modelé l'esprit de Bouvard et de Pécuchet, Descharmes en retient trois. L'un est un *Traité de mnémotechnique ou art de fixer la mémoire*, par le professeur Greg. de Feinaigle. Pour écrire dix à vingt lignes de son roman, Flaubert prit soin de feuilleter et d'annoter cette élocubration fastidieuse, et finalement donna pour maître d'histoire à Bouvard et Pécuchet Guillaume de Feinaigle (qu'il orthographe Feinaigle). Les enseignements du *Manuel d'Amoros*, pour la gymnastique, ne sont pas moins scrupuleusement suivis par Flaubert et ses deux personnages. Descharmes a retrouvé sous le rythme des phrases balancées de Flaubert le souvenir des dessins réunis dans l'*Atlas d'Amoros* et il a découvert en même temps que Flaubert n'avait pas très exactement fait les citations des « hymnes gymnastiques » qu'il a placées dans son roman. Quant aux maîtres de géologie de Bouvard et Pécuchet,

(1) MAUPASSANT, *loc. cit.*, p. XXVII; DUMESNIL, *loc. cit.*, p. 54; voir aussi la thèse de M. DEMOREST, *A travers les plans, manuscrits et dossiers de Bouvard et Pécuchet*.

(2) Lettres du 2 décembre 1879 et du 15 février 1880.

(3) RENÉ DESCHARMES, *Autour de Bouvard et Pécuchet*, pp. 98 et sq. et appendice.

(1) GUY DE MAUPASSANT, *Préface aux lettres de F. à George Sand* (1884).

(2) E. FERRIÈRE, *Le Dictionnaire des Idées reçues*, Paris, Conard, 1913.

(3) ERNEST SEILLIÈRE, *Le Romantisme des Réalistes : Flaubert*, Plon, 1914.

Deschamps montre que, de Cuvier (*Discours sur les révolutions de la surface du globe*), de Bertrand (*Lettres sur les révolutions du globe*), ainsi que de Buffon (*Epoques de la Nature*), ce sont les *Lettres* du deuxième qui ont été surtout mises à contribution. Le programme de l'expédition géologique des deux apprentis géologues semble avoir été fourni à Flaubert par un compte rendu, publié par Morel de Glanville, de la découverte d'un crocodile fossile près de Dives, dans le Calvados, en 1871 (*Bulletin de la Société géologique de France*, avril 1876). Enfin, l'*Essai de topographie géognostique*, de M. de Caumont (*Mémoires de la Société linnéenne de Normandie* 1828), a donné tout un passage de *Bouvard*. Tout ceci, pour montrer que « Flaubert, quand il touche aux choses de la science, ne le fait jamais à la légère, et toujours se présente armé de toutes pièces contre les objections possibles des spécialistes; et cependant, qu'il s'agisse d'archéologie, d'histoire, d'exégèse ou de science pure, nulle part il ne fait un étalage prétentieux de son érudition », conclut fort justement Deschamps. Depuis, le *Manuscrit autographe* a publié en fac-similé (1) une lettre de Maupassant à Flaubert, ornée de huit dessins et expliquant au maître tout le détail de la côte et des falaises entre le cap d'Antifer et Etretat. Dans sa glose sur ce manuscrit, M. Jean Royère constatait que Flaubert n'avait que peu utilisé cette longue lettre, si claire, si détaillée de Maupassant : « Pour avoir l'impression qu'il donne du Trou de la Courtine et de la perspective figurée sur les croquis de Maupassant, il a fallu que Flaubert se rendît lui-même sur les lieux pour en rapporter des images rétinienne personnelles ou qu'il se soit aidé d'autres excursionnistes oculaires. Comme les pages du roman utilisent quelque peu la topographie de Maupassant, retienent quelque chose de ses suggestions, mais avec une énorme transposition de l'une et des autres, je conclus que Flaubert s'est montré là, comme partout, un artiste plus que scrupuleux, chatouilleux, un homme qui voulait toujours être le seul père de ses enfants ».

Et c'est bien la conclusion qui s'impose...

#### PHILOSOPHIE DE L'ŒUVRE DE FLAUBERT

Dans *Charles Demailly*, les Goncourt ont tracé de Flaubert ce portrait : « Notre romancier, un succès tout neuf et bon teint celui-là, est un grand garçon, ravagé, mais puissant, un tempérament de bronze à tout porter, vingt-sept heures de cheval ou sept mois de travail aux travaux forcés dans la chambre; l'œil bleu, profond, pénétrant; des moustaches de Mantchou qui s'en-va-t-en guerre; une forte voix militaire et haute. C'est un homme qui a eu quelque chose de tué sous lui, dans sa jeunesse, une illusion, un rêve, je ne sais. Au fond de lui gronde et bâille la colère et l'ennui de la vaine escalade de quelque ciel. Son observation de sang-froid fouille sans vergogne et, manches relevées, l'homme jusqu'à l'ordure; c'est comme une poigne de chirurgien qui tâte avec de l'acier un fond de plaie... Vieille blessure que tout cela, mon ami. Le plus étrange est que, malgré tout, la grande pente de son esprit est à la pourpre, au soleil, à l'or. C'est un poète avant tout, un admirable et inédit fantaisiste. Son livre, son beau livre, est, le croiriez-vous, une pénitence : il a voulu mettre son style au pain sec et brider sa fantaisie à peu près comme ces femmes pléthoriques qui, craignant leurs tentations, se font tirer une pinte de sang (2) ».

Ce portrait de Flaubert en 1857, au moment de la publication de *Madame Bovary*, est fidèle. Il convient même plus généralement à l'auteur de l'œuvre tout entier, car les traits essentiels y sont : c'est bien un homme « qui a eu quelque chose de tué sous lui, dans sa jeunesse, une illusion, un rêve ». Oui, certes. Et l'une et l'autre chose. « Ravagé » par la passion dès quinze ans, il connut la désespérance et l'amertume de la vie avant même d'en avoir savouré la douceur; et puis, quelques années plus tard, en pleine force, une terrible maladie nerveuse l'abattit, laissant pour toujours en lui l'aiguillon d'une inquiétude latente, le sentiment d'un amoindrissement, sinon d'une déchéance. Alors, on comprend ce besoin éperdu de fuite dans le temps et dans l'espace, ce désir sans cesse renaissant de voyages sous d'autres cieux, vers d'autres mers. Ajouté à l'instinct de migration qui pousse tous ceux de sa race à courir le monde, ce tourment le harcèle depuis l'adolescence jusqu'au dernier jour de sa vie, depuis les voyages en Bre-

tagne et en Orient jusqu'aux excursions en Normandie avec Laporte et Maupassant jusqu'au projet de retourner en Grèce pour y chercher l'inspiration d'un livre sur Léonidas et les Thermopyles.

Qu'on réfléchisse à la profondeur de ce mot qui, tin jour, lui échappe : « On ne saura jamais ce qu'il a fallu être triste pour entreprendre de ressusciter Carthage »!

Et il nous donne dans ses livres l'image de gens malheureux comme lui, parce que, comme lui-même, tous se sont « façonné une idée par avancée sur les sentiments qu'ils éprouveront. Et c'est à cette idée d'avant la vie que les circonstances d'abord feront banqueroute, puis eux-mêmes (1) ». C'est la pensée, en même temps qu'elle est la consolatrice, qui joue le rôle d'élément néfaste.

Et c'est ainsi que dans tous ses livres il nous montre que la principale source des maux qui frappent les hommes est cet étrange et terrible pouvoir qu'ils possèdent de se concevoir autres qu'ils ne sont. Le « connais-toi toi-même » est le meilleur précepte de la sagesse humaine. Mais combien peuvent le suivre et se connaître eux-mêmes?

\* \* \*

Ce pouvoir d'illusion, Jules de Gaulthier, dans un livre célèbre l'a précisément nommé le *bovarysme*.

Car tous les malheurs d'Emma Bovary (et de toutes les héroïnes de Flaubert et, plus généralement de toutes les femmes et de tous les hommes) viennent de là. L'illusion sur soi précède et accompagne l'illusion sur autrui et sur le monde. Par elle l'homme est perpétuellement induit en erreur et en tentation pour ce qu'il croit être sa joie, et qui n'est, au fond, que son malheur. Le *bovarysme* nous fait croire que nous sommes tels que nous voudrions être.

De même qu'Emma Bovary emporte avec elle, au milieu des pires déboires, ses illusions qui ne la quittent point, de même qu'elle voit son rêve plus encore que sa vie, dans chacun de nous, notre moi imaginaire accompagne notre moi réel comme l'ombre accompagne les pas du voyageur. Mais au fond, notre reflet *bovaryque* nous appartient; il est nous-même, comme l'ombre du voyageur est, en un certain sens, sa propriété, son prolongement, sa chose. Privée de ce reflet, notre personnalité serait aussi désemparée que celle de Pierre Schlemil, le personnage de Chamisso qui a perdu son ombre.

Et si, selon le mot de Nietzsche, le moi est une colonie d'instincts, tous ces instincts qui nous auraient faits autres que nous ne sommes, et tels que nous aurions pu, que nous aurions dû être si nous ne nous étions pas heurtés aux contingences de la vie — tous ces instincts qui font notre personnalité bovaryque font aussi que cette personnalité illusoire et mensongère est pourtant aussi réelle que l'autre.

Flaubert lui-même ne fut-il pas, au témoignage des Goncourt et de plusieurs autres de ses amis, victime de ce bovarysme qu'il avait si bien montré chez les autres, qu'il avait analysé avec tant de pénétration? « Il n'y a jamais une parfaite sincérité dans ce qu'il dit sentir, souffrir ou aimer », notent les Goncourt en 1865, à propos d'une vantardise de Flaubert au dîner Magny. Mais aussi cette réflexion, Flaubert ne l'a-t-il pas faite lui-même à peu près dans les mêmes termes sur ses amis? Ne pouvons-nous tous la reproduire chaque jour en dix ou cent occasions? Nous manquons de sincérité. Nous attendons toujours des hommes et des événements autre chose que ce qu'ils peuvent nous donner. Nous « demandons des oranges aux pommiers (2) ».

M. Thibaudet dans la conclusion de son *Flaubert* a bien dégagé les conséquences de cette attitude : « A partir d'un certain degré de vie intelligente et artistique, écrit-il, il faut chercher la sincérité à des sources intérieures et fraîches, dans une région de natures simples où on n'utilise pas la vérité, c'est-à-dire où on ne conclut pas. La *Correspondance* (et j'ajouterai les propos de Flaubert) sont d'un homme qui conclut sur tout et à tour de bras — ce qui ne l'empêche pas d'écrire : « La bêtise consiste à vouloir « conclure ». Et il a raison : l'intelligence du moi superficiel est bêtise par rapport au moi profond de l'artiste (3) ». C'est de ce moi profond qu'il tire l'inspiration de son œuvre. Son « impersonnalité », cette faculté de faire sentir ce qu'on n'éprouve pas soi-même (dans son moi conscient, superficiel), qu'est-ce donc, sinon, comme le dit M. Thibaudet, sa vraie personnalité — c'est-à-dire celle qui va au delà de la conscience claire et descend jusqu'aux profondeurs du moi

(1) *Manuscrit autographe*, n° 35, septembre-octobre 1831.

(2) E. et J. DE GONCOURT, *Charles Demailly* (p. 161, édit. Chapiantier, 1877; p. 133, édit. Lacroix et Verboeckhoven).

(1) PAUL BOURGET, *Essais de Psychologie contemporaine*.

(2) Lettre à Louise Colet, du 24 avril 1852.

(3) A. THIBAUDET, *Flaubert, in fine*.

subliminal, « profondeurs qui sont consubstantielles à la profondeur de son œuvre »?

\* \* \*

Apparences, contradictions, antimonies — toute l'amère philosophie qui se dégage de la *Tentation de saint Antoine* aussi bien que de *Bouvard et Pécuchet* ou de l'*Education sentimentale* et de *Madame Bovary*, se résume dans ce mot d'une lettre de 1852 : « La déplorable maladie de l'analyse m'épuise : je doute de tout et même de mon doute ». Rapprochez-le, ce passage, de *Saint Antoine* : « La forme peut être une erreur de tes sens, la substance une imagination de ta pensée. A moins que le monde étant un flux perpétuel de choses, l'apparence, au contraire, ne soit tout ce qu'il y a de plus vrai, l'illusion la seule réalité? Mais es-tu sûr de voir? es-tu même sûr de vivre? Peut-être qu'il n'y a rien ».

Nietzsche, un peu plus tard, écrira : « Le monde-vérité nous l'avons aboli. Quel monde nous est resté? Le monde des apparences, peut-être? Mais non : avec le monde-vérité, nous avons aboli le monde-apparence (1) ».

Découragement qui rappelle l'*Eclésiaste* : « Tournant les yeux vers tous les ouvrages de leurs mains, tous les travaux où les hommes ont pris une peine si inutile, j'ai vu qu'il n'y a que vanité et affliction d'esprit et que rien n'est stable sous le soleil (2) ». N'est-il pas la conclusion de *Bouvard et Pécuchet*, ce verset du philosophe sacré? Entre cette certitude de la vanité de toutes choses, cette horreur de vivre et le comportement de Flaubert dans la vie, il semble qu'il y ait désaccord. On se demande pourquoi tant d'efforts, pour qui ce travail acharné si, d'avance, on est certain de l'inutilité de toutes choses. Cela serait vrai si Flaubert avait été dépourvu de foi, de religion. Or il eut une religion et même, selon le mot de M. René de Weck, il ne cessa de pratiquer des exercices spirituels. Et si l'ascétisme consiste à bien lutter pour transformer sa nature corrompue et faire un chemin à Dieu au travers des obstacles dus à sa passion et au monde, il fut un ascète (3). Mais son Dieu, ce fut son Art : « Je mène une vie âpre, déserte de toute vie extérieure, où je n'ai pour me soutenir qu'une espèce de rage permanente qui pleure quelquefois d'impuissance, mais qui est continuelle. J'aime mon travail d'un amour frénétique et perverti, comme un ascète le cilice qui lui gratte le ventre... Je me hais et je m'accuse de cette démente d'orgueil qui me fait haïer après la chimère. Un quart d'heure après tout est changé, le cœur me bat de joie... J'ai entrevu quelquefois, dans mes grands jours de soleil, à la lueur d'un enthousiasme qui faisait frissonner ma peau du talon à la racine des cheveux, un état de l'âme supérieur à la vie, pour qui la gloire ne serait rien, et le bonheur même inutile... J'ai parfois de grands ennuis, de grands vides, des doutes qui me ricanaient à la figure, au milieu de mes satisfactions les plus naïves. Eh bien! Je n'échangerais tout cela pour rien, parce qu'il me semble en ma conscience que j'accomplis mon devoir, que j'obéis à une fatalité supérieure, que je fais le Bien, que je suis dans le Juste (4) ». C'est le langage même de la mystique. Et c'est logique ainsi : devant la vie et ses contradictions, devant la vanité des choses, Flaubert se tourne vers son Art comme le chrétien vers Dieu et il parle le même langage : « Si vous voulez à la fois chercher le Bonheur et le Beau, vous n'atteindrez ni à l'un ni à l'autre, car le second n'arrive que par le sacrifice. L'Art comme le Dieu des Juifs se repaît d'holocaustes. Allons, déchire-toi, flagelle-toi, roule-toi dans la cendre, avilis la matière, crache sur ton corps, arrache ton cœur. Tu seras seule, tes pieds saigneront. Un dégoût infernal accompagnera tout ton voyage, rien de ce qui fait la joie des autres ne causera la tienne, ce qui est piqure pour eux sera déchirure pour toi, et tu rouleras, perdue dans l'ouragan, avec cette petite lueur à l'horizon. Mais elle grandira, elle grandira comme un soleil. Les rayons d'or t'en couvriront la figure, ils passeront en toi. Tu seras éclairée du dedans, tu te sentiras légère et tout esprit, et après chaque saignée la chair pèsera moins... (5) Tu aimes l'existence, toi, tu es une païenne, une méridionale, tu aspiras au bonheur... Moi, je déteste la vie. Je suis un catholique; j'ai au cœur quelque chose du suintement vert des cathédrales normandes. Mes tendresses d'esprit sont pour les inactifs, les ascètes, les rêveur (6) ».

(1) NIETZSCHE, *Le Crépuscule des Idoles*.

(2) *L'Eclésiaste*, II, II.

(3) RENÉ DE WECK, « L'Ascétisme de Flaubert », *Mercur de France*, 15 mai 1930.

(4) Lettre à Louise Colet, 24 avril 1852.

(5) Lettre du 21 août 1853.

(6) Lettre du 14 décembre 1853.

Mystique, chrétien sans la foi... C'est cela.

Dans ses *Trois grands hommes devant Dieu* (l'un des trois est Flaubert), M. François Mauriac constate que le cœur, chez Flaubert, a été préservé jusqu'à la fin. Le cœur, cette part de l'homme qui demeure sensible au toucher de Dieu. Et M. Mauriac se demande s'il n'a été troublé d'aucun appel. Il croit que c'est sa haine de la vie qui a éloigné Flaubert du catholicisme. Il conteste que l'on puisse, comme l'a fait M. Thibaudet, comparer Flaubert à Baudelaire, car pour Baudelaire, lorsqu'il se lamente et crie qu'il n'a pas la foi, le surnaturel existe, et l'esthétique n'a pas ouvert devant Flaubert ce portique sur le ciel inconnu par où Huysmans pénétra dans l'Eglise (1). Et M. Mauriac s'attendrit : « Ce fanatique de l'Art trahissait l'art, puisqu'il en coupait les racines. Une œuvre essentielle doit présider à toutes les créations d'un homme et c'est sa propre vie, une vie purifiée et sainte, voilà l'œuvre des œuvres... Aucun chef-d'œuvre ne se crée sans amour. Flaubert renie sa jeunesse, entre en cellule, rien ne lui appartient plus en propre, semble-t-il, que ses désillusions et sa rancœur. Il n'empêche qu'il eut la nausée devant le naturalisme sorti de lui... Il semble que dans le portrait de M<sup>me</sup> Arnoux et dans les *Trois Contes*, il ait dépensé tout ce qui subsistait en lui malgré lui, de sa jeunesse et de son amour. Maintenant, rien ne lui reste que de mourir sur une face laborieuse et funèbre, et que de s'incarner dans deux imbéciles que son génie a rendus immortels ».

Mais est-il certain que Flaubert ait extirpé toute tendresse de ses œuvres et que, M<sup>me</sup> Arnoux et Félicité mises à part, tout le reste de ses livres ait été « créé sans amour »? J'aperçois de la pitié jusque dans ces deux imbéciles et même je crois bien que c'est par amour que Flaubert les a finalement transformés, dotés de toutes sortes de facultés qui ne sont pas celles que l'on trouve chez les imbéciles. Mais cet amour, cette charité se cachent avec une pudeur qui nous trompe. Dans les lettres que le P. Didon écrivit à M<sup>me</sup> Commanville à la mort de Flaubert il y a quelques phrases qui vont au delà des consolations qu'un prêtre peut trouver devant un cercueil : « C'est une âme de haut vol : il est impossible que ce regard si grandement ouvert sur l'idéal n'ait pas entrevu l'Infini, et je crois que ces êtres-là sont de la race des immortels que le Christ recueille... J'aimais votre oncle. Son grand œil regardait plus loin et plus haut que le visible; évidemment, il y avait le divin au bout de son regard. J'aime à ne point juger vulgairement des natures hors ligne et à les remettre à l'éternelle Bonté qui les a créées et qui les garde pour les améliorer encore au delà de la mort (2) ».

\* \* \*

Nature hors ligne, certes, et artiste dont le regard alla beaucoup plus loin que le visible. Et c'est pourquoi sa place dans notre littérature fut et demeure si grande. Son influence est la plus forte qui se soit exercée sur son époque : Banville avait raison qui proclamait que de *Madame Bovary* et de l'*Education sentimentale* allait sortir tout le roman contemporain.

C'est dans son œuvre qu'il faut chercher l'image de son siècle. L'inquiétude morale de ses personnages a été celle des générations dont il fut le contemporain. Mais elle vient de plus loin et va bien au delà : elle est humaine. Et en même temps, il propose un remède à ce mal : « Cherche bien quelle est ta nature, conseille-t-il à Le Poittevin, et sois en harmonie avec elle ». *Sibi constat*. C'est dans l'accomplissement de sa tâche littéraire que Flaubert a trouvé le moyen d'être en harmonie avec soi-même (3).

Il est vrai que sa gloire est encore contestée, que Pierre Gilbert a vu dans *Madame Bovary* le type du faux chef-d'œuvre (4), que Léon Daudet a représenté Flaubert lui-même comme un « maître d'erreurs » (5). Et tout en affirmant que « l'image honorée de Flaubert restera debout tant que l'art trouvera sa force à haïr la facilité, à dépasser sa nature par la grâce et sa matière par le style », M. Thibaudet doutait que sa rhétorique voyante pût satisfaire une génération dont l'oreille est devenue moins exigeante que l'âme et croyait que son idée triste de l'Humanité, son nihilisme sarcastique avaient été surmontés et bousculés vers 1914

(1) FRANÇOIS MAURIAU, *Trois grands hommes devant Dieu* : Molière, Rousseau, Flaubert, Paris, éditions du Capitoile, 1930.

(2) Lettres des 9 et 15 mai 1880. (*Lettres du R. P. Didon à M<sup>me</sup> Caroline Commanville*, t. I, pp. 77, 78, 79. Paris, Plon, 2 vol., 1930).

(3) Cf. En marge de Flaubert, p. 169.

(4) PIERRE GILBERT, *La Forêt des Cippes*, 1919.

(5) LÉON DAUDET, « Un Maître d'erreurs », (*L'Action Française*, 24 mai 1912).



par l'élan d'une jeunesse plus virile et plus simpliste. Et sans doute, en 1921 pouvait-on penser ainsi. Dix ans plus tard, le pessimisme de Flaubert ne semble plus si démodé; la jeunesse simpliste a trouvé depuis maintes occasions de vérifier la vanité des ambitions trop orgueilleuses et de constater la valeur de l'exemple proposé par Flaubert, à savoir que le seul bonheur, tout relatif et tout mesuré qui soit permis aux hommes, ne peut résider dans la possession d'un résultat mais dans la poursuite d'un idéal.

Et cela reste digne d'occuper les plus virils...

RENÉ DUMESNIL.

## La prière sur la montagne

Un 29 août à Saint-Elyseo (Corse)

Dans la nuit fraîche et bleue, les garçons de Lugo et de Campo-Vecchio escaladent les rudes sentiers de la montagne. Les pierres roulantes tintent sous leurs pieds adroits, et l'ombre déchiquetée des châtaigniers malades assourdit d'opacité étrange et d'un peu de mystère intermittent leur vibrante caravane de joies et d'énergies. Equipe avant-coureuse des enthousiasmes en excédent et des ardeurs qu'on gaspille. Ils ne se bornent pas au compte exact de la fatigue indispensable. Ils veulent des détours et des crochets. Ils désirent séjourner aux bergeries avant de gagner la chapelle du Pasteur Prophète, petite crèche d'humilité confiante tapie au revers d'une crête secondaire, sous la tutelle du Cardo, puissant suzerain de toutes montagnes d'alentour.

Certains même veulent escalader le Mont, chauve et trapu, et voir l'île innombrable s'irradier sous la première caresse de la lumière. De là, ils redescendent vers Saint-Elyseo dont le point blanc minuscule semble centrer le grand cirque qui s'ouvre de la Pointe Lattinicia à la Pointe de Capezzolo, immense coupe de lumière en vibration et de grisante pureté tendue par la montagne aux paroissiens des cimes et aux marguilliers de l'altitude.

Un peu plus tard, aux premières heures du jour, s'ébranle le gros des pèlerins, infanterie plus pesante de la vie positive et du labeur journalier, clientèle sage et pondérée du saint, n'ayant pas, au temporel et au spirituel, de temps à perdre en acrobaties inutiles. La vie n'est pas une gambade sur les montagnes. Il s'agit de gagner son Ciel tout bonnement et tout simplement; d'obtenir le secours quotidien pour la peine quotidienne, et, aujourd'hui comme tous les ans, d'avoir sa messe à Saint-Elyseo.

Ainsi de Saint-Pierre et de Poggio, de Venaco et de Riventosa, les bonnes gens piétinent et chevauchent l'échine ossueuse de la montagne. Ils ont leur petit bagage de prières pour le champ et pour le troupeau, pour la maison et pour la famille, et le panier de provisions pour le déjeuner du retour, assemblée joyeuse des mysticismes satisfaits et des estomacs en appétit, qui se tiendra aux flancs du vallon frais, sous les arbres dominant le Tufo à sec, autour de la Fontaine du Houx, à *Fontana a Caracutu*.

\* \* \*

Derrière les pèlerins qui montent se déroule et s'amplifie le paysage prestigieux.

À droite, voici Campo Vecchio, maçonné et ceinturé comme une bastide militaire, où les fenêtres s'ouvrent comme des embrasures; façades couturées de balafres, flambées et roussies, dirait-on, par le souffle des assauts.

Lugo, mince et fier, s'aligne en longue file sur sa croupe étroite, depuis le cierge blanc de son clocher accoté au vieux castel municipal noirci et renfrogné, jusqu'au tombeau des Pergola où fument les cyprès.

Serajo s'étend et s'étale sur les pentes comme une belle fille operante qui rit dans les oliviers, portant le coffret précieux de

son église sur le plateau d'une terrasse de théâtre, à l'ombre de son chêne légendaire.

Mais un contrefort déjà les dissimule, derrière lequel se profile, au delà de la Carrière de marbre, surplombant l'écume bruisante du Vecchio, une dentelure titanique, un découpage prodigieux de la montagne.

Voici maintenant Saint-Pierre et son chapelet de maisons grises et roses, pressées à flanc de crête, entre deux ravins. Chapelet dont l'église est la croix, avec sa gracieuse façade blanche et or, qu'avive la terre de Sienna de son clocher non crépi, jolie fleur d'art baroque, apportée par la brise romaine, mais toute virilisée de robustesse corse.

Riventosa et Poggio, couronnées de logis accumulés, dégringolades de toits roux, pincées de maisons claires ou brunes dont on aurait soupoudré deux pitons que bat le flot vert des châtaigniers.

Plus on monte, plus se développe la formidable cavalerie des montagnes dont les escadrons tumultueux « bondissant comme des béliers » semblent accourir en caracolant de tous les points de l'horizon.

De l'autre côté de la vallée, le Nord-Est est occupé par l'aridité austère et tourmentée du Bozio, zone de soif et de calcination, brûlée, rasée, cendrée, offrant à nu l'anatomie complexe de son ossature dépourvue. Au Sud, au contraire, se froissent en festons fantasques les cimes habillées de forêts. Derrière le col de Sorba, le Kyrie Eleyson hausse son crâne abrupt; et plus près, dans un creux de terrain, en lisière des bois, se pose, candide et charmant, blanc et pur, Noceta, village-jouet tombé de la hotte du Père Noël.

Plus haut encore. Par delà les vallées confluentes du Vecchio et du Tavignano, minces rubans qui chatoient de mille paillettes intermittentes; par delà le déroulement des collines et des contreforts, pâte de terrains fauves et de maquis sombres rageusement pétris par des spatules de géant, par delà toutes les fronces et les retroussis de la montagne, s'inscrit sur l'horizon un triangle d'argent liquide et de lumière en fusion : la mer ! la mer romaine ! la mer Tyrrhénienne, où les îles toscanes sont jetées comme des pavés de marbre parmi les flots étincelants.

\* \* \*

Peu à peu les pèlerins arrivent au terme de leurs efforts et la chapelle se remplit. C'est une toute petite bâtisse blanche, à toit de pierres grises, pauvre et fruste, sans âge et sans style, humble grange où le Jésus des bergers semble n'avoir pas changé de crèche, infime maçonnerie chargée de maintenir un point de prière dans l'infinité solitude des cimes, sous le linceul des neiges, les morsures du gel, malgré les tourbillons de l'ouragan et toutes les colères folles de la montagne.

Pas le moindre ornement, moulure, denticule, listel, entaille quelconque, hésitante et émoussée, par où les plus médiocres artisans s'ingénient malgré tout à faire prier les prières de la maison de Dieu. Aucune décoration intérieure non plus. Un autel misérable et deux statues : la statue du saint prophète Elyseo et celle de Notre-Dame du Mont Carmel, infiniment gauches et naïves, grossières ébauches qui semblent émaner de l'art rudimentaire des plus lointains primitifs, et qui pourtant datent d'hier, œuvres d'un « cristaghiu », modeste « façonnier de christes » qui vivait à Saint-Pierre au milieu du siècle dernier.

C'est bien là la maison de toute pauvreté, la crèche, la grange, la bergerie qui convient au prophète pasteur. Au sommet de ce Carmel corse, dans ce cadre d'austérité, de solitude et de grandeur incomparable, les bergers et les labourers, clients attirés du saint, ressuscitent tout naturellement l'image du fils de Saphat, leur frère lointain et prodigieux, qui comme eux labourait le champ familial quand Elie, passant sur la route, le couvrit de son manteau et l'enrôla pour les moissons de l'Éternel.

L'Église n'a pas de liturgie spéciale pour les prophètes. Le 29 août, elle célèbre la décollation de saint Jean-Baptiste, et le curé de Saint-Pierre en chante la messe dans l'oratoire de saint Elyseo avec les ornements rouges des martyrs. Et cela aussi s'adapte assez bien aux destinées longtemps tragiques de cette île de Sang dont la tête fut si souvent servie, comme un dessert épouvantable, aux convoitises féroces des dominations et des despotismes.

Mais la promesse est à côté de la tribulation : « Ceins tes reins et lève-toi, dit l'épître du jour. Voici que je t'ai établie comme une ville forte, une colonne de fer, un mur d'airain contre toute

la terre; et je suis avec toi pour te délivrer, dit le Seigneur. » (Jérémie, I).

\* \* \*

Le souffle impérieux du lamentateur passe incompris de l'humble auditoire qui après avoir rempli la chapelle s'agglomère autour de la porte étroite. Pieux fidèles des paroisses voisines, paysans vêtus du costume de velours beige à boutons de cuivre, paysannes encapuchonnées de noir, nobles matrones aux lignes romaines, belles jeunes filles qu'un modernisme niveleur n'a pu encore trop complètement banaliser, vieilles austères et concentrées qui, sous les voiles sombres de leur vêtue traditionnelle, semblent abriter le flambant brasier de la foi ancestrale et incarner, avec toutes les tragédies de son destin, l'âme même de la patrie corse. Et puis, surtout, il y a les bergers, seigneurs de ces hauts lieux, venus de Saint-Pierre ou de Campo Vecchio, ou descendus des bergeries de Triocco et de Pradelle.

Nobles et graves, silencieux et réfléchis, libérés des tyrannies matérielles qui tiennent partout ailleurs l'humanité asservie, affinés par la pratique d'un des plus vieux labours humains, et par lui délivrés du lucre avilissant, de la glèbe pesante et des brutales besognes industrielles, épurés par la fréquentation des cimes, spiritualisés par la solitude, participant au rythme splendide et à la vie immuable et sereine de la montagne, les bergers ne sont-ils pas un des éléments les plus représentatifs de cette race et de ce pays?

Beaucoup ont fière mine et haute allure. Certains sont des échantillons magnifiques du pur style classique, têtes ciselées en plein bronze par quelque médailleur de l'antiquité et de la Renaissance.

Tout ce monde est pieusement recueilli et attentif. La vieille histoire merveilleuse de l'huile de la veuve et des famines vaincues de Galgala n'est pas morte dans ces cervelles facilement ouvertes au grand souffle biblique. Du fond des cœurs simples et des âmes candides la supplication monte ardente, sans doute, vers le prophète thaumaturge, plus accessible que tout autre à l'humble terre à terre des pauvres soucis matériels, pour qu'il multiplie généreusement le lait dans les mamelles des chèvres et des brebis, et les grains de blé au milieu des aires.

L'ambiance de foi et de prière réagit même sur le dillettantisme amusé et la curiosité condescendante des quelques étrangers en villégiature dans le canton qui se sont mêlés aux pèlerins : fonctionnaires au repos échappés à la canicule bastiaise ou ajacienne, touristes jacasseurs et superficiels, et même rigides hyperboréens étrangers qui regardent de tous leurs yeux et enregistrent sans les comprendre, comme le froid cristal de leurs objectifs, ces tableaux d'un caractère si spécifiquement latin et catholique, auxquels leur mentalité glacée de puritains raisonneurs demeure strictement imperméable.

\* \* \*

La messe est finie. Le curé sort avec les enfants de chœur. Chacun se met en ligne et la procession se forme et se déroule autour de la chapelle.

A flanc de crête, montant et descendant dans les éboulis, la maigre file de pygmées marmottantes ondule sur les pentes rases de la montagne. Devant elle la muraille embrasée du Cardo s'érige, écrasante, et le cirque n'est plus qu'un creuset de lumière incandescente où se dilue la prière.

Comme à la procession de Saint-Marc et à celle des rogations, on chante les litanies des saints. De sa voix bien timbrée le prêtre détache les syllabes latines et la puissante psalmodie, lourde de la supplication séculaire, monte admirablement dans la pureté sereine de l'atmosphère, dans la solitude infinie des sommets :

*Pater de coelis...  
Fili Redemptor Mundi...  
Spiritus Sancti Dei...  
Sancta Trinitas...  
Misere nobis.*

Les noms formidables et les sublimes entités de la Révélation et de la Foi sont jetés aux abîmes et aux colosses de la nature

impassible pour leur signifier qu'ils ne sont que les esclaves de l'Esprit :

*Sancta Maria...  
Sancta Dei Genitrix...  
Sancte Gabriel...  
Sancte Petre...  
Ora pro nobis.*

Vierge des neiges et Dame de toute pureté, tous ces granits et ces porphyres, toute cette accumulation de pierrailles orgueilleuses ne sont que votre marchepied et le socle très humble de votre souveraine puissance. Plus encore peut-être que la mer des marins, la montagne des bergers est votre domaine. Ne furent-ils pas auprès de la couche de misère où vous gisiez exsangue et radieuse, les premiers courtisans de l'Enfant-Roi?

anges et archanges, trônes et dominations, qui gardez en consigne les foudres et les cataractes, gardez-nous des orages de la montagne!...

Colonnes de l'Eglise, grands saints, illustres maîtres, comme Elysée, de la contemplation et de la vie érémitique, prenez en considération les nécessités dérisoires de notre nature charnelle. Ne sont-elles pas les conditions de tout épanouissement spirituel et comme les racines très humbles des fleurs merveilleuses de la mystique?

A trois reprises les fidèles font halte et le prêtre avec le crucifix trace des signes de croix dans la lumière, bénissant l'immense horizon et l'auditoire formidable des monts, tandis que les suppliques se font plus précises sur les besoins de cette foule pastorale et montagnarde :

*De la foudre et des tempêtes,  
De la flagellation des tremblements de terre,  
De la peste, de la famine et de la guerre,  
Délivrez-nous, Seigneur.*

Enfin la litanie se fond en oraison :

*« Nous supplions votre tendresse, Dieu tout-puissant, pour que les fruits de la terre soient pénétrés de la rosée de vos bénédictions; accordez aussi à ce peuple de vous remercier toujours de vos dons; que la fertilité de la terre comble les affamés d'une abondance de biens, et que le pauvre et l'indigent célèbrent Votre gloire!... »*

Qui dira le caractère, la grandeur, l'émouvante beauté de cette prière sur la montagne? L'extrême simplicité des cérémonies, le sérieux touchant et la foi naïve de l'humble assistance, la pureté aérienne et vivifiante du milieu, la paix des choses, la magnificence du décor, tout émeut, tonifie, transporte sur un autre plan, hors des piétinements et des platitudes de l'existence habituelle.

On revient baiser la statue du saint, baiser auquel s'ajoutait autrefois celui du manipule de l'officiant, dernière trace d'une très ancienne pratique liturgique, aujourd'hui abandonnée. Et puis c'est la dispersion de cette gerbe d'âmes et la descente vers les travaux et les soucis d'en bas.

\* \* \*

Mais il semble que la prière se prolonge encore informulée dans les profondeurs inconscientes de cette foule, pour cette terre d'élection dont elle est issue et qui l'enveloppe de son charme et de son prestige :

*« Seigneur, considérez votre Ile, regardez votre Corse, comme une grande main étalée pour demander et pour recevoir. Main calleuse et meurtrie par un dur destin; main jointe pour la prière; main levée, index en avant, pour le commandement; main fermée sur le trésor de vos dons; main lourde et massive pour combattre votre combat.*

*« Seigneur, vous nous avez donné la beauté des choses et la grandeur du caractère; vous nous avez donné la clarté du ciel, la neige pure des blancs septentrions et les blondes ardeurs du soleil; vous nous avez baignés dans la mer latine qui fut à travers le monde le premier véhicule de l'Esprit-Saint; vous nous avez donné une âme de foi, de noblesse et de fierté; vous nous avez trempés dans la fournaise, faisant alterner l'angoisse et la torture avec les chevauchées magiques de l'épopée.*

» Obtenez-nous la compréhension charitable et l'amitié intelligente d'autrui. Faites qu'on ne nous considère pas avec une âme étrangère, une âme de trafiquant et d'ingénieur. Peut-être ne flattons-nous pas les procureurs et les fonctionnaires qui se consacrent à notre développement. Notre pays ne s'inscrit pas en pics aigus, en ascensions impressionnantes sur les diagrammes des statisticiens et les courbes des économistes : nous n'avons que des montagnes!

» Comme le Poverello qui vint chez nous et qui s'y plut, vous nous avez donné pour épouse la sainte pauvreté. Vous avez mis en nous le mépris du mercantilisme, le dédain des supériorités mécaniques et matérielles : nous n'avons pas de besoins, nous n'avons que des passions!

» Avivez les bonnes, Seigneur, faites-en des foyers d'énergie et des phares de lumière et rejetez les autres à la nuit. Comme Elysée sut guérir la lèpre de Naaman, guérissez-nous des rivalités, rongeuses et des querelles qui épuisent. Préservez-nous des miasmes

de la plaine et de la vase malsaine des étangs. Maintenez-nous sur la montagne.

» Surtout, mon Dieu, conservez nos caractères, sauvegardez notre type, préservez notre âme, telle qu'elle est sortie de vos mains, telle que l'ont faite la tradition et les vicissitudes de l'histoire que vous avez permises. Dégagez-nous de la platitude niveleuse, de l'uniformité banale, de la terne médiocrité où s'enlise, s'émousse et se dégrade l'univers.

» Il y a beaucoup de demeures dans Votre Maison. Conservez votre demeure corse telle que vous l'avez voulue dès l'origine, amendée, et purifiée, transformée et embellie, mais gardant les lignes propres de sa structure et les caractères-types de son essence, afin que se maintienne intact, dans la diversité harmonieuse et la perfection nuancée qui font toute la beauté du monde, ce très pur joyau de votre création.»

PIERRE MANTEL.

## Les idées et les faits

### Chronique des idées

#### Thérèse Neumann et Louise Lateau (1)

A la suite de M. Munderlee on a paru attacher quelque importance à une brochure du médecin catholique Deutsch, qui, s'offusquant de la répugnance du père de Thérèse Neumann à livrer sa fille dans une clinique aux explorations médicales et donc à se séparer d'elle pour un temps notable, part de là pour s'alarmer de la pensée d'une réplique de l'affaire Diana-Vaughan et semble donc insinuer l'hypothèse outrageante de fraude.

On estimera sans doute que l'excellent homme qui veut bien trembler pour l'avenir de l'Eglise arrive un peu tard nous mettre en garde contre une fraude qui dure depuis des années et que parmi la foule des observateurs, la foule même des médecins, nul n'a pu déceler encore. Il existe une immense littérature neumannienne, ouvrages d'exposition du fait dont le prototype est le livre de Gerlich; ouvrages de commentaires théologiques, apologétiques, dont le plus important, paru en Allemagne, est celui de Mgr Geiger, vicaire général de Bamberg, suivi de tant d'autres; ouvrages médicaux, purement scientifiques parmi lesquels il faut citer en première ligne : *Die Stig. von K.*, Munich, 1927, du Dr Ewald — incroyant, M<sup>lle</sup> Witt, Clément, Hynek, Bon, Willemin, Louis, von Aelin, van der Elst, Maere, de Gard, Dr Heintz, de Bastogne (Saint-Luc médical), etc. Et cette multitude d'historiens, d'apologètes, de théologiens, de savants incrédules ou croyants dépenseraient leurs efforts et leur encre à l'étude d'un cas imaginaire, fantastique, irréel, d'une mystification? Le plus redoutable analyste du phénomène et qui entend d'ailleurs le faire rentrer dans le jeu des forces naturelles est incontestablement Ewald, dont je me propose de discuter prochainement la théorie. Il s'est donné de garde de tabler sur l'imposture, par la simple raison que, toute considération d'ordre moral mise à part, respectabilité des parents qui ne sont pas des monstres martyrisant leur fille, valeur morale de Thérèse qui n'est pas un monstre d'hypocrisie, il n'y a rien, en l'espèce, de plus invraisemblable, de plus insensé que l'hypothèse de la fraude. Elle peut traîner dans une certaine presse, il faut l'y reléguer.

A quel mobile céderaient les parents de la stigmatisée pour accepter de gaieté de cœur le supplice que leur infligea l'interminable défilé des curieux pendant de longues années, la douleur de contempler leur fille ensanglantée pendant tant d'heures? Cupidité? Leur absolu désintéressement est flagrant. Orgueil, ostentation? Impossible d'en découvrir le symptôme, d'en imaginer la trace chez ces humbles et obscurs paysans bavarois sur lesquels a fondu tout à coup une notoriété mondiale inattendue, insoupçonnée. Fanatisme? Exaltation religieuse poussée jusqu'à l'acceptation d'un supplice prolongé? Cela supposerait un degré de mentalité délirante, une folie qui aurait éclaté depuis longtemps et que jamais personne n'a constaté.

(1) Voir *La revue* des 9 et 16 décembre 1932.

« Au reste, observe finement van der Elst, quiconque a seulement vu une fois, dans l'intervalle des hémorragies, ces invraisemblables et pourtant vrais ulcères, si profonds et si purs, si vierges d'inflammation et d'infection, peut en sécurité défier n'importe quel fraudeur d'en faire autant. Je crois qu'on ne s'appauvrirait guère en promettant tous ses biens au premier bienheureux mortel qui réalisera sur commande de pareilles plaies sur ses deux paumes, surtout sans présenter, dans le creux de ses deux aisselles, des ganglions lymphatiques, copieusement engorgés. »

\* \* \*

L'hypothèse de la simulation n'a jamais hanté, dans le cas de Louise Lateau, que l'esprit de ceux qui ne la connaissaient pas. Dans ses remarquables études que je ne puis relire qu'avec autant d'admiration pour le savant que pour le lettré, le Dr Lefebvre ne fait aucune difficulté d'avouer « qu'il était complètement dominé par cette préoccupation en entrant pour la première fois dans la petite maison de Bois-d'Haine. Ce doute était naturel, légitime, nécessaire même, mais il se dissipa bientôt au contact des faits ». Et le savant docteur, une des plus pures gloires de la Faculté de médecine de Louvain, s'empresse d'en donner la raison : « Comment admettre qu'une jeune fille, élevée dans les austérités du travail manuel, dépourvue d'instruction, qui n'a rien vu et qui n'a rien lu, puisse jouer chaque semaine, pendant une journée entière, des scènes qui exigeraient l'habileté consommée d'une actrice de premier ordre, qu'elle parviendrait à provoquer et à entretenir, sur des points déterminés du corps, ce singulier phénomène de l'hémorragie qu'un médecin, armé de toutes ses connaissances spéciales, ne saurait produire dans les mêmes circonstances; qu'elle répète cette double comédie, pendant un an et demi..., en présence du public, sous le regard défiant de plus de deux cents théologiens et d'une centaine de médecins qui viennent successivement étudier ces faits étranges ».

Le lecteur se dira de lui-même que ces considérations émises en faveur de la sincérité de Louise Lateau vont comme un gant à Thérèse Neumann.

Le Dr Lefebvre ne craignit pas plus que le Dr van der Elst de faire appel aux arguments d'ordre moral, d'ordre psychologique, esquissés plus haut, encore bien qu'ils ne soient pas strictement scientifiques; il démontra péremptoirement dans son Mémoire l'inanité de la triple supposition énoncée ci-dessus, cupidité, orgueil, fanatisme, et il faut loyalement reconnaître que, confrontée avec les faits, avec le caractère de Louise et de ses parents, elle tombe à néant. Mais le psychologue n'était chez ce maître éminent que la doublure du savant et c'est en cette qualité qu'il serra de plus près le phénomène. Si j'en dois juger par les échos sympathiques qui me reviennent de divers côtés à la suite de ce réveil du cas de Louise Lateau, il sera d'intérêt encore actuel de résumer à grands traits l'examen médical de l'hypothèse de la fraude institué par le professeur louvaniste.

Le Dr Lefebvre, en beau joueur, pour faire la partie belle aux contradicteurs, part de ce supposé criant d'invraisemblance :

que l'ignorante et naïve jeune fille est dotée de connaissances rares et de secrets merveilleux, et qu'elle est parvenue, en dépit de l'inquiète et défiant curiosité s'attachant à toutes ses démarches, à se procurer des vésicants, des caustiques, des instruments capables de faire couler le sang par des éraflures au front, par des ampoules aux pieds et aux mains. Le phénomène consiste à provoquer artificiellement un écoulement de sang persistant. Le docteur ne retient que la possibilité de l'hémorragie par les ampoules.

Premièrement, il faut exclure les instruments piquants ou tranchants, car il n'y avait en l'espèce ni piqûres ni incisions, il y avait des ampoules chez Louise comme actuellement chez Thérèse.

C'est bien simple, avait soutenu quelqu'un dont j'ignore le nom, étranger d'ailleurs à la médecine, ce sont les ventouses! On lui répond qu'on n'applique pas de ventouse sur la charpente osseuse et inégale des mains et des pieds, que le flux de sang exigerait encore l'ouverture des vaisseaux par un procédé quelconque, qu'enfin, une fois retirée, la ventouse, l'écoulement du sang s'arrête.

Un autre contredisant invoqua les caustiques, l'auteur a tôt fait de les mettre hors cause. L'eschare produite par l'application d'un caustique mortifiant l'épaisseur de la peau, ne se détache qu'au bout de cinq à vingt jours; la surface du derme mise à nu par sa chute ne saigne pas ou, si le sang s'en échappe exceptionnellement, l'écoulement est bientôt arrêté; enfin l'application du caustique, fût-elle unique, amène une perte de substance uniquement réparable par un bourgeonnement de plusieurs jours laissant une cicatrice. Or, chez la stigmatisée (Louise Lateau ou Thérèse), pas d'eschare, mis l'ampoule, pas de perte de substance, hémorragie durant de longues heures et presque instantanément guérie, sans cicatrice du derme, même après d'innombrables répétitions du phénomène.

Autre supposition: l'emploi de vésicants, c'est-à-dire de substances irritantes déterminant une inflammation spéciale de la peau et amenant à la surface du derme une exsudation de sérosité qui soulève l'épiderme en ampoule: cantharide, ammoniacque liquide, daphné, euphorbe, etc.

Le Dr Lefebvre répond d'abord qu'il n'a pu trouver trace de vésicants, ni par l'odorat, malgré l'odeur caractéristique de la cantharide, de l'ammoniacque, ni à la loupe qui n'a laissé percevoir aucune paillette aisément reconnaissable, ni par le papier de tournesol accusateur des acides. Puis il note les différences d'évolution des phénomènes stigmatiques et des symptômes observables à la suite de l'application des vésicants.

Le processus stigmatique est successif, non simultané. Le docteur l'a constaté de ses yeux, notamment le 10 septembre 1868. « Je suis descendu à l'improviste à Bois-d'Haine. Louise était seule, en extase; les stigmates de la face dorsale comme ceux de la face palmaire des mains saignaient abondamment; à voir les linges rougis de sang desséché, l'hémorragie avait commencé la nuit. Eh bien! la face dorsale des pieds était seulement à la période ampullaire; en ma présence, pendant l'immobilité de l'extase, sans que j'aie quitté un seul instant la jeune personne de vue, l'ampoule du pied gauche s'est rompue à midi et demi, celle du pied droit à une heure un quart, et les deux stigmates ont commencé à saigner largement sous mes yeux. »

Comment affaiblir la portée d'un tel témoignage? Ajoutez à cette vérification effectuée sur place l'absence totale de ces aréoles dont s'entourent régulièrement les vésicatoires, et ce fait capital que la surface du derme mise à nu par l'enlèvement de l'ampoule d'un vésicatoire ne saigne pas. Et le sang de la stigmatisée de Bois-d'Haine, comme celui de la stigmatisée de Konnersreuth, était absolument normal.

\* \* \*

Un jour, le vendredi 27 novembre 1868, le Dr Lefebvre institua une expérience saisissante, en présence de deux confrères, le Dr Lecrinier, de Fayt, et le Dr Séverin, de Braine-l'Alleud. Sur la face dorsale de la main gauche, à côté du stigmate saignant abondamment sur une étendue de deux centimètres, Lefebvre, par l'application d'ammoniacque, déterminait la formation d'une ampoule et la creva par incision, formant ainsi à côté de la plaie stigmatique une plaie vésicatoire, si je puis dire, l'une et l'autre étant situées sur les mêmes vaisseaux, d'étendue égale, de constitution anatomique égale. Les trois médecins se tinrent en observation pendant deux heures et demi: la surface stigmatique continua à saigner, le stigmate artificiel ne donna pas une seule goutte de sang. Il suinta de ce dernier une sérosité incolore, pendant une demi-heure, puis la surface se dessécha. Lefebvre la frictionna avec un linge rude, la sérosité qui l'imprégnait pendant le frotte-

ment rosit légèrement, mais, aussitôt la friction arrêtée, pas un atome de sang!

L'éminent auteur raconte ensuite l'expérience de la main gantée dont j'ai parlé dans un précédent article et qui fut perfectionnée par les enquêteurs de l'Académie.

Naturellement, de toutes les considérations d'ordre moral qu'il a justement émises, ainsi que de toutes les expérimentations auxquelles il s'est livré, en présence de collègues, le Dr Lefebvre se croit en droit de conclure: les faits de Bois-d'Haine sont réels, véridiques, purs de toute supercherie. « En présence de l'impossibilité morale, de l'impossibilité physiologique et matérielle dont je viens d'expliquer les preuves, l'hypothèse d'une fraude doit être absolument écartée. »

Me serait-il permis, en me retournant vers le cas de Thérèse Neumann, de m'étonner que l'on semble n'attacher de valeur qu'à des expériences pratiquées en dehors de Konnersreuth, comme si la science ne pouvait pas s'installer au foyer de la stigmatisée et y opérer avec autant de rigueur et de précision que le Dr Lefebvre et la Commission d'enquête de l'Académie opérèrent jadis au foyer de Louise Lateau?

\* \* \*

Il est étrange assurément que notre grande stigmatisée belge, dont la vie fut à la hauteur de son glorieux privilège et dont la sainte mort ne démentit pas ses vertus ait été reléguée dans le plus injuste oubli. Il est plus navrant encore de constater comment la falsification de la plus véridique histoire s'est introduite jusque dans des publications d'inspiration catholique. Un correspondant bien averti me signale l'article *Louise Lateau* de la toute récente et immense encyclopédie (catholique): *Enciclopedia europeo-americana*, Barcelone, tome XXIX, paru en 1915. On y trouve une biographie assez fantaisiste de Louise Lateau, où elle n'apparaît plus que comme une stigmatisée neuropathique d'après l'enquête canonique ordonnée par le Saint-Siège et il est affirmé qu'une Commission de l'Académie de médecine aurait souhaité la voir enfermer comme coupable de supercherie!!!

La bibliographie de cet article qui fausse l'histoire ne cite d'ailleurs ni l'étude médicale du Dr Lefebvre, ni le *Bulletin de l'Académie* relatant l'enquête.

On m'affirme qu'il y a des Jésuites espagnols qui collaborent à cette Encyclopédie et que celle-ci s'honore par des rétractations lorsqu'elle est convaincue d'erreur, comme elle le fut notamment à propos des incendies et des massacres de Louvain dont elle avait d'abord rejeté la responsabilité sur les francs-tireurs civils, qu'elle voulait bien, dans un article subséquent, innocenter complètement. Nous souhaitons qu'elle s'inspire de sa loyauté pour rétablir la vérité des faits au sujet de Louise Lateau.

(A suivre.)

J. SCHYRGENS.

Vient de paraître :

### Chez Flammarion.

Dr HENRI DUCLOS : *Laennec* (coll. Chefs de file), un vol. : 12 fr.

C'est le roman vrai d'une vie, celle du père de la médecine moderne. Existence agitée de l'homme de génie qui, sans laboratoire, sans microscope, sans aucun des secours qu'apporte au médecin la science moderne, par le seul miracle de sa divination, fixe la méthode et engage son art dans la voie du succès.

Inutile de dire qu'il rencontre maints obstacles : il bouleversait toutes les routines, inventait l'auscultation pulmonaire, classant les signes qui révèlent ainsi chaque maladie du poumon. Les pontifes en place ne le lui pardonnèrent pas, et Laennec, pauvre, continuellement malade, accablé par la clientèle indigente qu'il ajoutait à l'autre, ne connut guère de jours sans difficultés d'autant qu'il eut presque jusqu'à sa fin, la charge de son père homme fantasque et léger. La vie de Laennec tourne au drame : cet homme prodigieusement lucide, grand chrétien, médecin des âmes autant que des corps, qui avait dégagé le diagnostic de la tuberculose et posé les principes de la cure sanatoriale, cet homme meurt tuberculeux.

VICTOR GIRAUD : *Histoire de la grande guerre* (col. « Hier et Aujourd'hui. » Prix : 3 fr. 75).

P. POURRAT : *Jean-Jacques Olier* (col. « Les Grands Cœurs ». Prix : 12 fr.).

Une enfance pieuse, mais turbulente; une époque de tiédeur; une conversion; puis cette longue série d'épreuves par lesquelles le Tout-Puissant forge ses instruments — pour Olier, elle dure à peu près dix ans —, enfin, tout préparé, le serviteur de Dieu peut agir. Curé de Saint-Sulpice, en 1642, il fonde le séminaire, modèle que le monde entier imitera. Pour mieux assurer l'avenir de cette œuvre, il lui donne une âme: le « séminaire intérieur », qui deviendra la Compagnie de Saint-Sulpice, armature du clergé français jusqu'à nos jours. Ainsi le destin de l'Eglise est assuré, dans la mesure où il exige un bon clergé séculier.